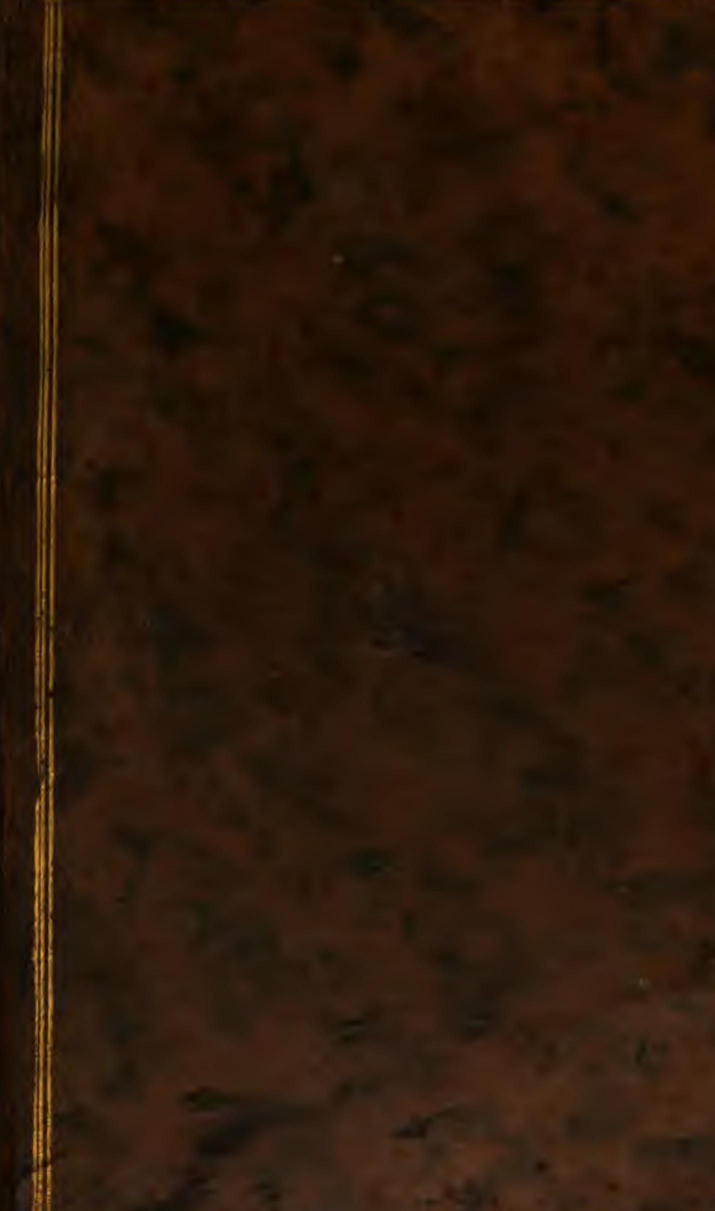
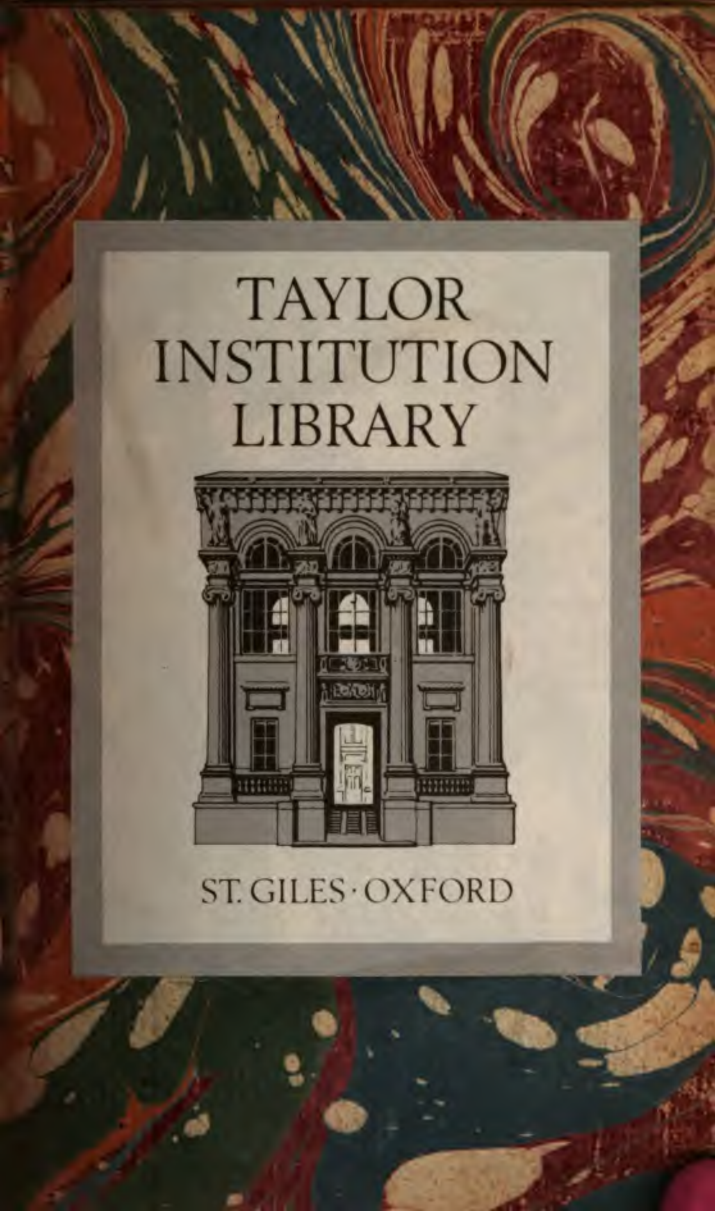



EX LIBRIS
L. DUSSIEUX
56522


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD

MÉMOIRES
DE
M. DE ***.
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DU DIX-SEPTIEME SIECLE.

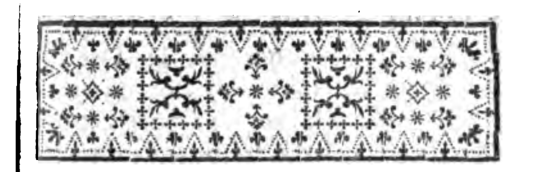
Publiés pour la première fois.

TOME TROISIÉME.



A AMSTERDAM,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LX.



MÉMOIRES DE MONSIEUR DE ***, POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU XVIIe SIECLE.

LE Roi Michel étant mort vers la fin de l'année 1673, on convoqua la Diette pour l'Election, & l'ouverture s'en fit le vingtiéme Avril 1674. Le Vice-Chancelier fut élu Maréchal de la Diette, & il y eut de grandes contestations entre les Polonnois & les Lithuaniens ; les derniers voulant qu'on exclut entierement tous ceux du pays qu'ils nomment Pyasti. Les mêmes cabales qui avoient agité la précédente Diette, se renouvellerent dans celle-ci. An. 1674.

An. 1674. L'Evêque de Marseille, Ambassadeur de France, recommanda le Duc de Neubourg, & l'Ambassadeur de l'Empereur parla en faveur du Prince Charles de Lorraine. Le Czar fit aussi des brigues en faveur de son fils, & le Roi de Dannemarck fit faire des offres considérables, si l'on vouloit élire le Prince George son frere. Les esprits étoient disposés pour le Duc de Neubourg, mais on vouloit qu'il épousât la Reine Eleonor, veuve du feu Roi. La proposition en fut faite à cette Princesse le dix-huit May par quatre Evêques. La Reine qui ne faisoit rien que par le conseil du Chancelier Patz, & suivant les instructions des Ministres de la Cour de Vienne, répondit qu'elle avoit dans la Diette des personnes qui prendroient soin de ses intérêts.

André Trczbicki, Evêque de Cracovie, qui dans cette Députation avoit porté la parole, s'adressa au Chancelier, & tâcha de l'engager à favoriser l'élection du Duc de Neubourg; mais il n'en put tirer d'autre réponse, sinon qu'il étoit homme de parole, & qu'ayant voué ses bons offices au Prince Charles de Lorraine, il ne pouvoit se départir de cet engagement. L'Ambassadeur du Prince

Prince de Neubourg eut avec lui une entrevue à Belveder, & lui représenta l'avantage qu'il pouvoit tirer pour toute sa famille de cette élection; mais il n'en fut point touché. Sa femme même, quoique Françoise, & quelques avantages qu'on pût lui proposer, ne voulut jamais entrer dans le parti de sa nation. Elle étoit sœur du Comte de Mailly, & étant passée en Pologne avec la Reine Louise-Marie, cette Princesse en avoit fait sa Dame d'honneur. Après la mort de sa Maîtresse, elle passa dans la même qualité au service de la Reine Eleonor, & demeura tellement attachée à ses intérêts, que rien ne put l'ébranler. Cependant toutes les mesures qu'elle & le Chancelier son mari purent prendre, se trouverent entierement rompues; & s'ils parvinrent à traverser l'élection du Duc de Neubourg, ils ne purent faire réussir celle du Prince Charles de Lorraine. Le Prince de Condé fut sur le point de profiter de cette division, & si l'Evêque de Marseille eût bien appuyé ses intérêts, il auroit été sûrement élu; mais ce Prélat s'étant déclaré pour Jean Sobieski qui avoit beaucoup de Partisans dans la Diette, toutes les voix se réunirent en sa faveur. JEAN SOBIESKI, qui fut Jean

An. 1674.

An. 1674. Jean III, avoit été très-bien fait dans sa jeunesse ; mais ses débauches excessives l'avoit tellement fait grossir, qu'il lui falloit alors une table qui fut échancrée, pour placer son ventre. Il avoit d'ailleurs fort bonne mine. Il avoit été aussi galant que brave ; & avant son élection, il étoit la terreur des Turcs. Depuis il leur fit même assez voir qu'il étoit toujours le même, lorsqu'il les défit dans la plaine de Calemberg, & qu'il les chassa de devant Vienne. Dans le tems que je l'ai vû, il étoit devenu si pesant, qu'il étoit incapable d'agir Il se laissoit entierement gouverner par sa femme. Quoiqu'avant d'être Roi de Pologne, il eut beaucoup de maîtresses, depuis son élection, il les lui avoit toutes sacrifiées, & n'osoit plus entretenir aucune femme en particulier, de peur de lui donner de l'ombrage. Autant dans sa jeunesse il avoit été libéral, autant il étoit devenu avare : il amassoit tous les jours pour assurer la Couronne au Prince Jacob son fils, & ne paroissoit occupé que de cet objet. Dans cette vue, il avoit voulu le marier avec la Princesse de Radziwil, qui avoit de grands biens & de grandes alliances ; mais l'Empereur avoit traversé ses desseins. Cependant

lant quoique la Cour de Vienne eût nis tout en uſage pour le contraindre à bdiquer, dans l'eſpérance de placer ſur e Trône le Prince Charles de Lorraine, Sobieski deſiroit beaucoup l'alliance de l'Empereur, & auroit bien voulu obtenir l'Archiducheſſe ſa fille pour le Prince Jacob. La Reine, femme de Sobieski, étoit fille du Marquis d'Arquien, Colonel des Cent-Suiſſes de Monſieur, frere unique du Roi. Elle paſſa en Pologne avec la Reine Marie-Louiſe, dont ſa mere avoit été Gouvernante. C'étoit alors une fort belle perſonne: elle avoit la taille fine, le port majeſtueux, le teint éclatant, les yeux pleins de feu, & le regard fier. Elle fut mariée en premieres nôces avec le Chancelier Zamolski. Après la mort du Chancelier, la Reine lui fit épouſer Sobieski, à qui en faveur de ce mariage on donna la Charge de grand Maréchal qui avoit été ôtée au Prince de Bormiski. Cette Princeſſe avoit beaucoup d'ambition, & deſiroit ardemment de pouſſer ſa famille en France; mais comme le Marquis d'Arquien ſon pere n'avoit pas les talens néceſſaires pour obtenir les dignités dont elle vouloit qu'il fut revêtu, elle le fit venir auprès d'elle, & je le vis en Pologne. An. 1674.

An. 1674. Sa sœur fut mariée au Marquis de Bethune, depuis Ambassadeur en cette Cour, où il a resté fort long-tems. La Marquise de Bethune étoit petite, mais elle avoit la taille bien prise, le tour du visage rond, le teint blanc & peut-être pâle, les yeux petits, mais pleins de feu ; elle avoit été fille d'honneur de Madame (*a*). Elle étoit fort douce, obligeante, & protégeoit tous les François qui étoient alors en Pologne.

Le Chancelier Patz avoit l'esprit élevé, & une éloquence naturelle qui persuadoit presque toujours. Il étoit ambitieux, imposant, attaché à ses opinions, ennemi de la résistance, bon ami, & inviolable dans ses promesses.

Le Prince Demetrius, petit Maréchal, étoit brave, ardent, ambitieux, fort aimé des troupes. Il eut avec le Roi, dans le tems que celui-ci étoit grand Maréchal, des démêlés qui partagerent toute la Cour ; mais depuis l'élection de Sobieski, il marqua beaucoup de zèle pour ses intérêts, & fut toujours soumis à ses ordres.

Michel Patz, grand Général de Lithuanie, Palatin de Smolensko, & Se-

(*a*) Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur, frere du Roi.

nateur

nateur du Royaume, étoit brave, & entendoit bien la guerre; mais il avoit l'esprit remuant & capricieux. An. 1674.

André, Comte de Morstin, grand Tresorier, & Senateur du Royaume, étoit homme d'esprit, parloit plusieurs Langues, & aimoit les Lettres. Il fut disgracié pour n'avoir pû bien rendre ses comptes, & il se retira en France, où il est encore dans le tems où j'écris.

Je me disposois à retourner en France, lorsque je reçus ordre de me rendre auprès du Comte de Tekely, Chef des mécontens de Hongrie. Ce Comte pouvoit être alors âgé de dix-huit ans: il étoit fils d'Etienne Tekely de Kesharch, Comte & grand Officier héréditaire de Avowa, Baron de Schaiffoire, qui étoit fort attaché à la Confession d'Ausbourg, & qui possédoit plus de trois cens mille livres de rente. Comme ce Seigneur avoit eu beaucoup de part à la premiere révolte de Hongrie, l'Empereur envoya les Généraux de Spork & de Heister, assiéger Avowa, qui étoit le lieu de sa résidence. Envain il offrit de se justifier; & il eut beau protester qu'il n'avoit jamais rien sçu de la Conjuration de Hongrie, on lui déclara que l'Empereur souhaitoit qu'il reçut garnison dans ses For-

An. 1674. tereſſes ; avec menace , s'il le refuſoit , de le traiter en rebelle. Tekeli ne voulut pas expoſer cette Place à être raſée , s'il attendoit qu'elle fût priſe, & il ſe ſoumit à la volonté de l'Empereur. Il fit cependant évader le Comte Emeric Tekeli ſon fils unique en habit de payſan , & le confia à deux Gentilshommes déguiſés de la même façon. On le fit paſſer au travers des bois , pour le conduire en Tranſilvanie , d'où il gagna la Pologne en habit de fille. Son pere étant mort peu de tems après , l'Empereur confiſqua tous ſes biens , & on enleva de ſes Châteaux des treſors immenſes en or , en argent , en pierreries , & en meubles prétieux. Le jeune Comte Tekeli ne ſauva des débris de ſa fortune que les biens de la Comteſſe de Thurlo ſa mere , fille & héritiere d'Emeric de Thurlo , Palatin de Hongrie , Seigneur fort riche. Tekeli profeſſoit la religion Calviniſte ; il avoit beaucoup d'eſprit , & une grande facilité de parler. Après une retraite de pluſieurs années en Pologne , il retourna en Tranſilvanie , où le Prince Abaſfi lui donna de l'emploi dans ſes troupes.

Ce fut dans ces circonſtances que je paſſai le mont Crapak , & que j'entrai en

Tranſilvanie,

Transilvanie. Cette Province qu'on appelloit autrefois la Dace Méditerranée, à pour bornes au levant, la Valaquie & la Moldavie ; au couchant la haute Hongrie, & une partie de la Valaquie, au midi & au nord, la Russie rouge. Son étendue est d'environ cent soixante & dix milles d'Allemagne de l'est à l'ouest ; mais elle n'est pas à beaucoup près si grande du nord au sud. Quelques-uns la divisent par ses Comtés ; d'autres par trois sortes de peuples qui l'habitent ; & qui sont les Saxons, les Hongrois, & les Siculiens ou Bulgares. Ceux-ci descendus des anciens Huns, étant chassés de la Pannonie ou ils s'étoient établis, occuperent la partie qui est contigue à la Moldavie & à la Russie, nommée Siculie ou Bulgarie. Les Hongrois sont établis sur les bords de la Mavisch, & les Saxons possedent le reste où est compris le Comté de Nosterland, qui est au nord du côté de la Hongrie, & le quartier de Landuordemwal qui est au sud du côté de la Valaquie. L'air de ce pays est fort intemperé, ce qui fait que les chaleurs y sont excessives pendant l'été, & que l'hiver y est très-rigoureux. Le terroir est cependant très-fertile : il produit le meilleur froment de l'Europe, & les vins qu'il

An. 1674.

An. 1674. qu'il porte ont autant de force que de délicateſſe. Les montagnes fourniſſent des mines d'or, d'argent, de fer & de ſel : on en tire auſſi un certain bitume dont la ſubſtance la plus ſolide ſert à faire une cire bonne & auſſi propre à éclairer que celle des abeilles. Les bois ſont peuplés de cerfs, de daims, d'ours, de bufles & de chevaux ſauvages, dont le crin traîne juſqu'à terre. Les rivieres y ſont poiſſonneuſes; mais leurs eaux ne ſont pas ſaines, parce qu'elles paſſent par des mines d'allun & de mercure, qui leur communiquent une qualité maligne : elles cauſent la colique, & la ſciatique; comme les vins engendrent la gravelle. Pluſieurs de ces rivieres ont de l'or mêlé à leur ſable. Telles ſont entr'autres Criſio, nommée autrement Aramas, Aranias & Aragnes : l'or qu'on en tire produit au Prince de Tranſilvanie cinquante mille écus de revenu. La Tranſilvanie portoit autrefois le nom d'*Erdely*, du mot Hongrois *Erdot*, qui ſignifie fôrêt. Buſbec & d'autres ſçavans prétendent que les Tranſilvains ſont une colonie de Saxons, que Charlemagne envoya dans la Dace. Les Hongrois qui ont occupé une partie de cette Province, proviennent des anciens Huns, qui ſortis de la Scythie

Scythie sous la conduite d'Attila, se répandirent dans toute l'Europe, & s'arrêterent enfin dans la Pannonie, & dans la Dace. Les Siculiens faisoient aussi partie de ces Huns, & ils ont pris leur nom du mot Hongrois *Szek-Helys*, qui étoit celui du lieu où ils s'arrêterent. Ces peuples ont eu long-tems une Langue particuliere, qu'ils prétendent être plus ancienne que la langue Allemande. La Transilvanie ayant été soumise à plusieurs Nations différentes, son langage s'est corrompu par le mêlange des idiomes Hongrois, Saxon, François, Italien, Espagnol, Turc & Tartare. En 1242 les Tartares s'emparerent de la Transilvanie, & de la plus grande partie de la Hongrie : c'est d'eux que vient le mot de *Han*, qui signifie Juge; car il y a dans toute la Tartarie des Hans, pour régler les différens qui peuvent survenir entre les *Mirzas*, qui sont les Seigneurs du pays, le menu peuple étant tellement soumis à la Noblesse, qu'elle est maîtresse absolue de la personne & des biens de tous ceux qui le composent, au moyen dequoi il ne peuvent avoir de procès ensemble. An. 1674.

Les Transilvains ont aujourd'hui la tête rasée & la barbe longue, comme la

portoient

An. 1674. portoient autrefois les anciens Daces ; ainsi qu'on le peut voir par la statue du Roi Decebale qui est encore aujourd'hui à Weissembourg en Transilvanie. Attila avoit néanmoins la barbe & les cheveux rasés. Les Avares qui ont occupé pendant quelque-tems la Pannonie & la Dace, laissoient croître également leur cheveux & leur barbe. Sous le regne d'Uladislas Roi de Pologne & de Hongrie, & Prince de Transilvanie, tous ses Sujets raserent leur tête, à la réserve d'un toupet qu'ils laissoient sur le devant.

Les anciens Daces portoient, du tems des Romains, des vestes à manche fort large qui ne passoient pas le genou, & qu'ils serroient avec une ceinture pour les faire plisser. L'habit des femmes étoit peu différent de celui des hommes, si ce n'est qu'il descendoit jusques à terre. Leur tête étoit couverte d'un voile de toile fort claire, qu'elles attachoient par derriere avec un ruban, & qu'elles laissoient pendre sur leurs épaules.

Les Transilvains d'aujourd'hui portent des chemises fort larges, & pardessus des vestes fort étroites. Ce juste-au-corps qui descend jusqu'à mi-jambe, est serré avec une ceinture de soye de plusieurs couleurs, & par-dessus ils ont une

une espèce de casaque fort large de peau de renard ou de mouton avec des manches fort courtes, qui ne passent pas le coude. Leur chaussure est peu différente de celle des Turcs & des Polonnois. Ils ont sur la tête des bonnets garnis de fourure fort larges & fort longs, dont le bout retombe sur les épaules. Les habits des femmes ont de la magnificence : leurs jupes sont faites de riches étoffes, & ornées de galons d'or & d'argent ; leurs corps sont couverts d'une broderie d'or mêlée de pierreries. Les filles laissent pendre leurs cheveux sur leurs épaules, & les tressent avec des rubans de diverses couleurs ; les femmes les renferment dans un voile qu'elle nouent par derriere avec un ruban.

An. 1674.

Les Soldats, pour se rendre terribles, portent sur les épaules des peaux de loup : ils vivent dans une grande discipline, & le moindre vol est puni de mort.

La Dace étoit autrefois gouvernée par des Rois particuliers, & elle fut soumise aux Romains par l'Empereur Trajan. Dans la décadence de l'empire Romain, elle devint la proye des Sarmates, des Gots, des Huns & des Saxons. Saint Etienne I, Roi de Hongrie, la conquit environ l'an 1002, sur Giula son oncle,

qui

An. 1674. qui perdit la liberté dans cette guerre ; & depuis elle demeura jointe au Royaume de Hongrie. Louis posséda en même-tems la Hongrie, la Transilvanie, la Moldavie, la Valaquie, la Mœsie, la Dalmatie & l'Esclavonie. Son frere André ayant été assassiné par sa femme, Jeanne Reine de Naples, Louis passa en Italie pour venger sa mort, & laissa le gouvernement de ses Etats à Etienne, Waivode de Transilvanie. Celui-ci rendit de si bons services à son Maître, qu'il lui donna pour récompense la Souveraineté de cette Province, dont il n'étoit que Gouverneur. Il changea néanmoins de sentiment peu de tems après, & donna la même Province à Nicolas Bebec. Etienne dissimula son ressentiment pendant la vie du Roi. Après sa mort, il essaya d'ôter la Couronne à sa fille Marie, femme de Sigismond, Roi de Bohême, & d'établir sur le Trône Charles, fils d'André, Roi de Naples. Il réussit dans son entreprise ; mais Nicolas Gaora, Palatin du Royaume, ayant fendu la tête au nouveau Roi d'un coup de sabre, fit venir Sigismond & la Reine Marie sa femme, pour prendre possession de la Hongrie. Etienne & ses Partisans, se voyant les plus foibles, se retirerent au-

près

près de Bajazeth, Empereur des Turcs, & ce fut lui qui ouvrit le premier aux Infidèles le chemin de la Hongrie. An. 1674.

Albert I. Roi de la Maiſon d'Autriche, & ſucceſſeur de Sigiſmond, mourut ſans enfans, & laiſſa ſa femme groſſe, ce qui donna lieu à une guerre civile. Quelques-uns des principaux Seigneurs, & entr'autres Jean Huniade Corvin, incertains ſi la Reine accoucheroit d'un fils, offrirent la Couronne à Uladiſlas, frere de Caſimir, Roi de Pologne. A peine les Ambaſſadeurs étoient arrivés à Cracovie, que la Reine Eliſabeth, veuve d'Albert, accoucha d'un fils. Les Hongrois ſe diviſerent alors en deux Partis, les uns pour Uladiſlas, & les autres pour le jeune Roi. Amurat, Empereur des Turcs, voulant profiter de cette méſintelligence, entra en Hongrie avec une puiſſante armée: il fut d'abord repouſſé par Corvin, & enſuite il remporta ſur les Hongrois une grande victoire, dans laquelle Corvin fut tué. Uladiſlas fit quelque-tems après la paix avec les Turcs; mais l'ayant violée, il perdit la vie à la bataille de Varne.

Pendant ces guerres civiles & étrangeres, la Tranſilvanie fut ſéparée de la Hongrie, & ſoumiſe à Etienne Battori.

lorſqu'Etienne

Lorſqu'Etienne fut élu Roi de Pologne ; il abandonna la Tranſilvanie à Jean Zapollik, Comte de Seguſe, & en mourant il laiſſa la Couronne à ſon fils, Jean Sigiſmond, alors en bas-âge, ſous la tutelle de la Reine Eliſabeth ſa mere. Ferdinand Roi de Bohême, & frere de l'Empereur Charle-Quint, qui prétendoit que la Hongrie échue à Seguſe par la mort de Louis lui appartenoit, eſſaya de dépoſſéder le jeune Prince, & conquit une partie de ſes Etats. La Reine Eliſabeth eut recours à Soliman, Empereur des Turcs, qui, ſous prétexte de la défendre, s'empara d'une partie de la Hongrie.

An. 1674.

Maximilien, ſucceſſeur de Ferdinand, n'ayant pû chaſſer de Hongrie les Infidèles par la force, après la mort de Soliman arrivée devant Signet qu'il tenoit aſſiégé, pour conſerver les Places qui lui reſtoient en Hongrie, prit le parti de céder à Soliman II, ſon fils, toutes celles que ſon pere avoit conquiſes. Après la mort de Selim, Amurat II, ſon ſucceſſeur, porta encore ſes armes dans la Hongrie, ſous la conduite de Simon Bacha qui prit d'abord Javallin : mais ayant été battu depuis par l'Archiduc Mathias qui commandoit l'armée Impériale, il fut contraint de ſe retirer à Bude.

Sigiſmond

Sigismond Battori, Prince de Transilvanie, ayant épousé Marie Christine, sœur d'Anne, Reine de Pologne, & niéce de l'Empereur Rodolphe, se ligua avec les Impériaux, & défit les Turcs en plusieurs rencontres. Ses deux oncles Baltazar & le Cardinal Etienne Battori, formerent une conjuration pour lui ôter la vie & s'emparer du Trône. Leur dessein fut reconnu; Baltazar mourut par la main du boureau; & le Cardinal Battori mourut malheureusement en exil. Sigismond n'ayant pû consommer son mariage, en devint si chagrin, qu'il céda ses Etats à l'Empereur Rodolphe. Ce Prince en donna le gouvernement à Georges Baste, fils de Demetrius, Gentilhomme Albanois, & Georges défendit cette Province, non-seulement contre les Turcs, mais encore contre Sigismond, qu'il obligea plusieurs fois de se retirer dans ses Etats, & contre les Vaivodes de Moldavie & de Valaquie, qui vouloient se servir de l'occasion pour s'en emparer. An. 1674.

Mahomet III, successeur d'Amurat, vint en personne en Hongrie, se rendit maître d'Agria, & défit les Chrétiens dans la plaine de Cheste. La campagne suivante Osmin Bacha s'empara de

An. 1674. Canicha. L'Archiduc Mathias voulut la reprendre, mais il fut contraint d'en lever le siége. Les Impériaux forcerent ensuite Pest, & assiégerent Bude; cette derniere entreprise n'eut point de succès, & leur fit perdre le fruit de la premiere.

Achmet ayant succédé à Mahomet III, Bethleem Gabor se mit sous sa protection, pour obtenir la Principauté de Transilvanie. Après avoir manqué le dessein qu'il avoit formé sur Lipa, il favorisa lui-même l'élection d'Etienne Boleni, Seigneur Hongrois. Le Sultan, avec le secours de ce nouveau Prince, s'empara de Strigonie. Ensuite pour le récompenser de ses services, il le fit déclarer Roi de Hongrie & couronner à Bude par son grand Vizir. Etienne ne voulut pas cependant prendre le titre de Roi, de crainte d'attirer contre lui toutes les forces de l'Empereur Rodolphe. Il signa même avec le Comte Fergus son Ambassadeur, un Traité par lequel il lui cédoit toutes ses prétentions sur la Hongrie, & se contentoit de la Principauté de Transilvanie. Etienne étant mort quelque-tems après d'hydropisie, les Transilvains élurent en sa place Sigismond Ragotski, par le moyen duquel

quel Rodolphe conclut avec Achmet une tréve de vingt ans. Georges Ragotski son fils ayant porté la guerre en Pologne, sans l'aveu de la Porte, attira dans ses Etats & dans la Hongrie, toutes les forces Ottomanes. La guerre ne fut terminée, comme je l'ai dit, que par la cession que l'Empereur fit à Mahomet IV de Neuhauzel, & de quelque autres Places. Cette paix néanmoins n'appaisa pas les troubles de la Hongrie, qui continuerent toujours au point que les Mécontens tenterent de diverses façons de se défaire de l'Empereur, pour secouer le joug de la maison d'Autriche, & se mettre en liberté. An. 1674.

Ces Mécontens en effet, ayant appris que l'Empereur avoit épousé par Procureur Marguerite Marie-Therese d'Autriche, fille de Philippe IV, Roi d'Espagne; & qu'il devoit l'aller recevoir sur la frontiere, accompagné seulement du Prince Lobkowitz, grand Maître de sa Maison, & de douze Gentilshommes, firent venir cinq cens hommes bien armés autour de Puttemdorf, Place qui appartenoit au Comte de Nadasti, dans le dessein de les mettre en embuscade sur le passage de l'Empereur, & de le faire poignarder: mais ce Prince les prévint

An. 1674. par sa diligence & se rendit auprès de l'Impératrice, avant que toutes leurs mesures fussent prises.

Cette entreprise ayant manqué, les Mécontens résolurent de recourir à la force. Le Comte Pierre de Serin, qui étoit un de leur principaux chefs, passa par la ville de Muran où le Palatin faisoit sa résidence, feignant d'aller faire les préparatifs du mariage de sa fille avec le Prince Ragotski. Là ces deux Seigneurs prirent ensemble des mesures pour faire réussir la conspiration. L'Empereur avoit si peu de soupçon de la conduite de ce Comte, qu'il lui ordonna de travailler avec les autres Commissaires, pour faire par son crédit & par celui de Ragotski, fortifier les Places frontieres, comme les Députés des Etats en étoient demeurés d'accord. Le Comte de Serin, loin d'exécuter les ordres de l'Empereur, ne s'étudia qu'à les traverser. Il leva même des troupes conjointement avec le Comte de Nadasti, pour se mettre en état de soutenir leur révolte. Les courses des Turcs leurs en fournirent le prétexte, & ils feignirent de vouloir s'en servir, pour se saisir d'un passage par où l'on pouvoit aller en Dalmatie.

La

La mort du Palatin Vecellini qui arriva sur la fin de l'année de 1667, déconcerta un peu leurs mesures. Le Comte de Nadasti qui agissoit de concert avec le Comte de Serin, sollicita fortement cette dignité : mais l'Empereur ne voulut pas la conférer à un homme entreprenant, qui étant déja Président du Conseil Souverain, ne s'étoit acquis que trop de crédit dans l'esprit des peuples. L'Empereur crut même qu'il étoit de la politique de laisser cette Charge vacante jusqu'à ce que les troubles de Hongrie fussent calmés. Nadasti indigné de ce refus gagna un Charpentier qui travailloit à un nouveau bâtiment que l'Empereur faisoit faire dans son Palais, pour loger l'Impératrice Eleonore sa mere. Il engagea ce malheureux à mettre le feu aux appartemens, afin que dans le tems que l'Empereur se se sauveroit de l'incendie, les Conjurés qui devoient être en embuscade, pussent le massacrer, ou dumoins se saisir de sa personne Le Palais de Vienne fut embrasé le vingt-trois Février 1668 : mais quoique l'on vît bien que le feu y avoit été mis exprès, il fut impossible d'en découvrir l'auteur. An. 1674.

Nadasti ne se rebuta pas pour avoir

An. 1678. manqué cette entreprise. Croyant mieux réussir par le poison que par le fer, il invita l'Impératrice, les Princesses Impériales, le Prince Charles de Lorraine & le reste de la Cour, à venir prendre le cinq Avril de la même année le divertissement de la Pêche à Puttemdorf. Cette auguste compagnie s'y étant rendue, il fit préparer un magnifique repas dans lequel on devoit servir devant l'Empereur qui aimoit beaucoup la patisserie, une tourte de pigeonneaux empoisonnée. La Comtesse de Nadasti ayant été avertie de cet horrible dessein, se jetta aux pieds de son mari, pour en empêcher l'exécution & le conjura de lui percer plutôt le sein à elle-même, que de commettre un tel parricide, en la personne de son Souverain. La Comtesse n'ayant pû rien gagner sur lui, feignit d'entrer dans les mêmes sentimens de vengeance : elle ordonna à son cuisinier de faire une tourte toute semblable à celle qui avoit été empoisonnée, & la fit servir sur la table de l'Empereur. Nadasti voyant ce Prince se lever de table au même état qu'il s'y étoit mis, ne douta point de la tromperie que sa femme lui avoit faite; mais il n'osa l'en punir, & fit tomber toute sa vengeance

sur

fur le Cuifinier qui ayant abufé de fon fecret, avoit manqué l'entreprife. Peut- An. 1679. être auffi voulut-il moins le punir, que le mettre hors d'état de découvrir à l'Empereur le deffein qu'il avoit formé contre fa vie. Il ne voulut confier à perfonne l'exécution de ce qu'il crut devoir faire pour fa fûrete, & tua le même jour jour de fa propre main ce miférable Cuifinier.

Le Comte de Tottenback étant allé vifiter le Comte de Serin à Mourachez, celui-ci l'engagea infenfiblement dans la ligue des Mécontens, lui fit voir le traité que Nadafti avoit fait avec Vecellini, & lui en fit figner un femblable. Ils réfolurent enfuite enfemble d'implorer la protection de la Porte, & de fe fervir des Tranfilvains, pour négocier avec les Miniftres du Divan. Aux premieres ouvertures qu'ils en firent, les Turcs offrirent de les feconder puiffamment, s'ils vouloient fe rendre leurs tributaires, à l'exemple des Tranfilvains, ce qui rebuta la plûpart des Chefs du parti Hongrois.

Nadafti voyant qu'il n'y avoit aucun fecours à attendre de la Porte, réfolut d'attenter encore une fois à la vie de l'Empereur. Il crut que le plus fûr moyen étoit d'empoifonner les puits d'où l'on

An. 1678. tiroit de l'eau pour ses cuisines. Il y fit jetter un chien, deux chats & deux cocqs, les uns enveloppés dans une serviette, & les autres dans un morceau de taffetas. Ces animaux étoient déja presque consumés, quand les Officiers de cuisine s'apperçurent que l'eau étoit gâtée : mais le dessein de Nadasti n'eut aucun effet, parce qu'on tiroit de l'eau des fontaines ou des réservoirs pour la bouche de l'Empereur ; outre que l'eau de ce puits venant de source, elle n'étoit pas susceptible de corruption, ce que l'on reconnut par l'expérience de plusieurs Officiers qui en burent sans en être incommodés. On découvrit quelque-tems après qu'on s'étoit encore servi d'un autre artifice, pour empoisonner les puits. Le Fontainier ayant voulu ouvrir la porte du réservoir qui donnoit sur un des bastions de la ville, ne pût en venir à bout, parce que la serrure étoit mêlée. Après qu'il l'eut fait lever, il trouva dans le réservoir un chien mort, avec un pannier rempli d'une poudre blanche semblable à de la chaux ; ce qui fit juger qu'on avoit voulu empoisonner cette eau avec un poison plus violent, dans la pensée qu'elle servoit à la bouche de l'Empereur, puisqu'on en tenoit la porte fermée à la clef.

Quoique toutes ces entreprises eussent manqué, les mesures étoient si bien prises, que tous les Comtes du Royaume alloient se soulever en même-tems, si la conjuration n'eût été découverte par un événement bizare. Le Comte de Tottenback avoit fait mettre en prison son premier Valet de chambre qu'il accusoit de l'avoir volé : cet homme qui avoit connoissance de ce que son maître tramoit, crut pouvoir en même-tems se vanger de lui & se mettre en liberté. Il avoit deux copies écrites de la propre main de son maître, l'une du Traité qu'il avoit fait avec le Comte de Serin le 11 Septembre 1667; l'autre d'un projet détaillé de ce que chacun devoit faire, lorsqu'il seroit tems de prendre les armes. Il remit l'un & l'autre entre les mains de François de Ville Prevôt de Campagne, qui les envoya à l'Empereur dans le paquet du Baron d'Oker, Chancelier du Royaume. L'Empereur en donna d'abord avis à Godefroy Prainer, Président du Conseil Souverain de Stirie, avec ordre de s'assurer de la personne de Tottenback. An. 1678.

Le Comte de Serin s'étant mis en campagne avec quelques troupes, pour obliger les Comtes qui étoient d'intelligence avec

An. 1678. avec lui à prendre les armes, Tottenback pour ôter tout soupçon à Prainer, feignit d'aller négocier avec le Comte de Serin pour l'exhorter à rentrer dans son devoir. Lorsqu'il retourna à Grâts pour rendre compte du succès de sa conférence, Prainer lui manda que le conseil étoit déja assemblé, & qu'il pouvoit y venir prendre sa place. Tottenback s'y étant imprudemment rendu, Prainer envoya le Greffier pour l'amuser dans l'antichambre, tandis qu'il donnoit les ordres nécessaires pour le faire arrêter. Quand Tottenback voulut entrer dans la chambre du Conseil, le Juge de la Ville lui demanda son épée de la part de l'Empereur, & l'ayant remis entre les mains de six Gardes, le fit conduire au Château de Senedi le 22 Mars 1670. Le même Juge alla aussi-tôt chez Tottenback pour se saisir de ses papiers : il y trouva quantité de munitions & d'armes, & une somme considérable destinée à lever six mille hommes, comme on l'apprit par ses mémoires ; & il avoua dans son interrogatoire les engagemens qu'il avoit pris avec le Comte de Serin.

Il auroit été néanmoins difficile de convaincre ce Comte & les autres complices, si tout le secret de la conspiration n'eût

n'eût été découvert par l'interception d'une Lettre du Marquis François-Christophe de Frangipani, beau-frere du même Comte, écrite au Capitaine Tscoutieths qui en contenoit toutes les circonstances. Le Marquis avoit été assez imprudent pour expliquer par cette fatale lettre la haine qu'il avoit conçue contre l'Empereur, & contre la nation Allemande, sans songer quelle seroit un jour la conviction de son crime. An. 1678.

Le tems dont les Mécontens étoient convenus pour se déclarer étant venu, ils crurent pouvoir, sans rien hazarder, se mettre en campagne, sous prétexte de s'opposer aux entreprises des Turcs. Ils convoquerent néanmoins une Diette à Cassovie où la Noblesse & les Députés des Villes de la basse Hongrie furent mandés. L'Empereur qui n'avoit pas assez de troupes sur pied, pour remédier à un soulévement général, crut devoir employer la douceur pour gagner du tems. Il ordonna au Comte de Rothal de défendre de sa part cette assemblée, avec menaces de punir séverement ceux qui refuseroient d'obéir à ses ordres. Les Mécontens qui comprirent bien la politique de l'Empereur, continuerent leur levées, distribuerent les charges militai-

res, & donnerent tous les ordres nécef-
An. 1679. faires. Les treize Comtes fignerent une union, & affemblerent des troupes, dont Ragotski devoit avoir le commandement, en y joignant deux mille hommes qu'il promettoit d'entretenir à fes dépens.

Ce Prince dans l'efpérance de furprendre Tokai, pria un jour à dîner le Comte de Staremberg qui en étoit Gouverneur. Staremberg qui n'avoit aucun foupçon de fon deffein, fe rendit chez lui avec quelques Officiers de la garnifon, & fut arrêté à l'iffue du repas. Ragotski fit en même-tems inveftir la place par huit mille Huffards; le Lieutenant qui commaudoit en l'abfcence du Gouverneur, les repouffa vigoureufement. Il fit tirer le canon fur quelques Hongrois qui avoient pris le parti des Mécontens, & les obligea de rendre les armes.

Ragotski avoit formé une autre entreprife fur Montcaftch qui n'eut pas un meilleur fuccès. La Princeffe fa mere ayant eu avis de la marche de fes troupes deux heures avant qu'il arrivât, fe retira dans la citadelle que fa fituation rendoit imprenable, & dans laquelle il y avoit une forte garnifon Hongroife & Allemande, dont elle exigea un nouveau ferment de fidélité. Ragotski s'étant rendu devant

devant la place, trouva les ponts levés & les canons pointés. Il ne laissa pas que de faire proposer à sa mere de lui remettre la Citadelle entre les mains; mais cette courageuse Princesse refusa fierement de le satisfaire, & lui fit tous les reproches qu'un fils rebelle devoit attendre d'une mere extrêmement fidèle à son Prince. An. 1679.

L'Empereur, avant que de faire marcher des troupes contre les Mécontens de la haute Hongrie, envoya dans la Croatie le Général Major Spankau avec six mille hommes pour s'opposer aux entreprises du Comte de Serin, parce que cette Province étant plus voisine des pays héréditaires, le danger y paroissoit plus pressant. Le Comte de Serin se trouva dans une grande consternation, lorsqu'il apprit la marche de ces troupes. Toutes ses mesures lui avoient manqué: il avoit échoué dans une entreprise formée sur Copranitz qu'il avoit promis de livrer aux Turcs; Ragotski ne lui avoit point envoyé d'argent pour payer son armée, parce qu'il n'avoit pû se saisir du tresor de son pere qui étoit dans Montcastch; les Valaques à qui il n'avoit pû donner les sommes promises avoient abandonné son parti, & s'étoient accommodés

An. 1679. commodés avec le Comte de Herbertin, Gouverneur de Carlestad, qui étoit venu pour les combattre. Il n'avoit dans Schaketorn que deux mille Morlaques, & il n'étoit pas en état d'y soutenir un siége, faute d'argent & de munitions; en un mot il ne pouvoit plus résister à son Souverain. Ces considérations l'obligerent d'envoyer un Trompette à Vienne pour assurer l'Empereur de sa fidélité, & pour demander à se justifier. L'Empereur ne voulut pas écouter ses propositions: il ordonna à Montecuculli de lever le plus de troupes qu'il pourroit pour bien munir les Places frontieres de la haute Hongrie, & à Spankau d'aller sans perdre un moment mettre le siége devant Schaketorn. Le Comte de Serin en ayant eu avis, se prépara d'abord à se défendre; mais s'étant laissé persuader par le Pere Marc Forstal, Augustin, d'implorer la clémence de l'Empereur, il le chargea de travailler à son accommodement. Ce Religieux s'étant rendu à Vienne, s'adressa au Prince Lobkowitz qui lui dit, que si le Comte de Serin vouloit qu'on travaillât fructueusement pour lui, il falloit qu'il envoyat son fils à la Cour pour gage de sa fidélité, & qu'il se soumît sans réserve à la volonté de

l'Empereur.

l'Empereur. Il ajoûta, que si le Comte prenoit cette conduite, non-seulement il obtiendroit son pardon, mais qu'on lui conserveroit encore ses biens, sa liberté & ses Charges ; & qu'enfin s'il vouloit donner la démission de celle de Ban de Croatie, on lui conféreroit le Gouvernement de Carlestad, ou quelque autre aussi important. Le Pere Forstal alla porter ces paroles au Comte de Serin, qui lui remit entre les mains son fils unique, avec un blanc signé qui fut rempli d'une promesse de recevoir garnison Allemande dans toutes ses Places, & de déclarer les complices de la conspiration. An. 1671.

Pendant que le Pere Forstal retournoit à Vienne, Spankau arriva avec l'armée Impériale devant Schaketorn qu'il investit aussi-tôt. Le Comte de Serin envoya un Gentilhomme à ce Général, pour lui apprendre que son accommodement étoit fait avec Sa Majesté Impériale, & lui demander une suspension d'armes, jusqu'à ce qu'on lui eût envoyé son amnistie. Spankau répondit, que n'ayant reçu aucun avis de ce Traité, il ne pouvoit contrevenir aux ordres qu'il avoit reçus en partant de Vienne, de faire ce siége avec toute la diligence possible. Aussi ne perdit-il pas une moment

An. 1679. & pressa-t'il tellement la Place, que le Comte de Serin, & Frangipani son beau-frere qui s'y étoit renfermé avec lui, n'ayant pû la défendre, furent contraints de l'abandonner. Les Impériaux y étant entrés, on se saisit de la Comtesse de Serin, & de tous les effets des deux Comtes, qui abandonnant ce qu'ils avoient de plus précieux, & ne songeant qu'à sauver leur vie, sortirent de la ville par une porte secrette avec trente maîtres seulement, dans le dessein d'aller trouver l'Empereur, suivant le conseil que leur en avoit donné le Comte Keri. Ce Comte les reçut dans son Château avec six valets seulement, sous prétexte de ne pouvoir loger plus de monde, & s'étant saisi de leurs personnes les conduisit lui-même à Vienne.

Ils y eurent d'abord assez de liberté, & furent visités des gens les plus qualifiés de la ville. Mais ce traitement doux ne dura qu'autant qu'il en fallut au Général Spankau, pour réduire toutes les Places qui appartenoient aux deux Comtes. Le Prince Ragotski ne s'allarma pas de leur disgrace, & se prépara à former en même-tems le siége de Tokai & de Zathmar. L'Empereur appréhendant qu'il ne se rendît maître de ces deux

Places

Places, se servit du Comte de Serin pour ramener ce Prince à son devoir. An. 1674.
Il lui fit dire par le Prince de Lobkowitz, que s'il vouloit s'employer auprès de Ragotski, pour l'obliger de rentrer dans l'obéïssance qu'il lui devoit, il auroit pour prix d'un tel service, non-seulement une amnistie, la liberté de sa personne, la restitution de ses biens, de ses honneurs & de ses charges, mais encore le premier Gouvernement qui vaqueroit. Le Comte de Serin se laissant éblouir par ces promesses, écrivit à Ragotski pour l'engager à suivre son exemple. Ce Prince qui n'avoit réussi dans aucune de ses entreprises, ne fut pas fâché de voir qu'on lui fît des propositions d'accommodement de la part de l'Empereur. Il dépêcha à la Cour le Comte de Colonitz qui avoit été son prisonnier, pour y ménager ses intérêts; mais il n'eut que des réponses générales. Le Comte de Rothal, Plénipotentiaire de l'Empereur, déclara à Colonitz que Ragotski devoit aller lui-même se jetter aux pieds de Sa Majesté Impériale, pour la mieux persuader de la sincérité de son repentir. Ragotski dans l'indécision où le mettoit cette réponse ambigue, eut recours à sa mere, qui partit sur le champ pour aller

An. 1674. demander à l'Empereur la grace de son fils. Cette Princesse, pour l'obtenir plus facilement & ne laisser aucun soupçon à Sa Majesté Impériale, lui offrit de la part de Ragotski, de recevoir dans toutes ses Places une garnison qu'il entretiendroit à ses dépens; & de faire raser celles qui ne mériteroient pas d'être gardées.

Lorsque l'Empereur eut mis garnison dans toutes les places de Ragotski, & qu'il se vit par ce moyen en état de ne plus rien craindre de la part des Mécontens, il manda à Vienne les principaux Seigneurs, & les Députés des treize Comtés de la haute Hongrie, déclarant qu'il tiendroit pour criminels de Leze-Majesté, ceux qui refuseroient de s'y rendre au premier ordre, & qu'il seroit procédé militairement contre eux. Quant à Ragotski, l'Empereur lui envoya un sauf-conduit, pour qu'il fit moins de difficulté de venir à la Cour. Le Prince de Holstein & le Général Heuller, qui étoient allés lui porter les ordres de l'Empereur, conclurent avec lui un Traité, par lequel il s'engagea à entretenir à ses dépens les garnisons qu'il avoit reçues dans ses Places. La mere de ce Prince qui s'étoit employée avec

chaleur

chaleur pour desarmer la colere du Souverain, donna beaucoup d'argent pour payer ces troupes ; & pour plus grande assurance de sa fidélité, elle laissa entrer garnison Allemande dans la ville de Moncasch où elle faisoit sa résidence. L'Empereur extrêmement satisfait de la conduite de cette Princesse, rétablit son fils dans tous ses biens. Ragotski de son côté, pour répondre aux bontés de son Souverain, fit publier par toutes ses Terres, qu'il feroit couper le nez & les oreilles à tous ceux qui leveroient des troupes contre l'Empereur, ou qui favoriseroient les Mécontens directement ou indirectement. An. 1674.

Dès que la Hongrie fut paisible, les affaires du Comte de Serin commencerent à prendre un mauvais tour. Frangipani, son beau-frere, qui vouloit le perdre pour profiter de ses charges, fit entendre aux Ministres de l'Empereur, que la déclaration qu'il avoit faite des circonstances de la conjuration n'étoit pas sincere. Ragotski contribua aussi à le perdre, en remettant à l'Empereur toutes les Lettres que ce Comte lui avoit écrites. La Comtesse de Serin ayant appris le mauvais succès des affaires de son mari, écrivit à l'Empereur une Lettre

An. 1674. fort touchante qui ne produisit aucun effet. On commença à instruire le procès des deux beaux-fréres, & le Chancelier Oker les interrogea plusieurs fois. Le Comte de Serin témoigna d'abord être fort satisfait de ce qu'on lui donnoit le moyen de faire connoître son innocence. Frangipani se plaignoit beaucoup de lui, & disoit qu'il avoit voulu se décharger du crime dont il étoit prévenu, en le chargeant lui-même; mais qu'il n'en seroit pas mieux, puisqu'il n'étoit pas difficile d'informer les Juges de la vérité.

Bathori & les autres chefs des Mécontens qui craignoient de partager l'infortune des trois Comtes prisonniers, & qui d'ailleurs ne pouvoient se résoudre à subir le joug qu'on leur vouloit imposer, trouverent plus à propos de traiter de loin avec leur Prince, que dans un lieu où ils pouvoient être arrêtés. Ils firent prier le Prince Abaffy de les recevoir dans ses Etats, & n'ayant pû y obtenir un asile, par la défense que les Turcs lui avoient faite de leur en accorder, ils passerent les uns dans la Valaquie & les autres dans la Moldavie. Aprés que toute la haute Hongrie fut réduite, le Prince Charles de Lorraine s'approcha avec un détachement de l'armée du Général Spark,

Spark, de Muran, ou la veuve du Palatin Vecellini demeuroit encore avec quelques Mécontens qui s'y étoient réfugiés. La Comtesse lui en refusa l'entrée; mais ce Prince s'étant saisi d'une hauteur qui commandoit la Ville, & s'y étant fortifié, l'obligea de capituler. Elle consentit à la laisser entrer, à condition qu'elle garderoit les clefs de la ville, & qu'elle y donneroit l'ordre. Le Prince Charles de Lorraine en ayant pris possession, fit arrêter Nagiferents, Secretaire de la Ligue, qui ayant été le principal confident du Palatin, avoit tout le secret de la conjuration, & les traités qu'on avoit faits avec tous les Princes voisins. Nagiferents ayant été amené devant le Prince Charles, fut contraint de découvrir toute la trame, & de lui remettre entre les mains les traités avec les instructions qu'il avoit en son pouvoir. Ce Prince ne se contenta pas de mettre dans la Place une garnison de deux cents hommes: il fit encore arrêter la Comtesse, comme complice de la conjuration. Le Confesseur de cette Dame, par le moyen duquel elle entretenoit des correspondances avec les autres Mécontens, s'étant trouvé à Leutseh quand le Comte de

An. 1674.

An. 1674. Volkra en partit pour aller interroger la Comtesse, il le pria de trouver bon qu'il l'accompagnat pour entrer plus aisément à Muran. Il portoit à la Palatine des lettres de ceux qui s'étoient retirés à Hus. Le Comte de Volkra qui se défioit de ce Moine, le fit suivre par quelques Soldats, lorsqu'il alla rendre visite à cette Dame. Les Soldats étant entrés avec lui dans la chambre, remarquerent qu'il lui faisoient plusieurs signes. Après l'avoir fait dépouiller, ils porterent ses habits à Volkra; on trouva dans son froc les lettres des Mécontens, & le Comte le fit arrêter sur le champ. Mais soit que les Gardes eussent été gagnés, soit qu'ils lui eussent donné trop de liberté, il s'échappa de leur mains. Volkra interrogea aussi la Comtesse qui nia fortement d'avoir aucune connoissance de la conspiration, jusqu'à ce qu'on lui eut représenté les Lettres que son Confesseur lui avoit apportées. Elle se mit alors à pleurer, ressource ordinaire des femmes & des hommes foibles, quand ils se voyent convaincus, & après avoir bien maudit le Moine, elle confessa tout.

Quoique cette conjuration fut découverte depuis long-tems, & que l'Empe-

reur

reur eut réduit tous les rebelles à l'obéïssance, il ignoroit encore de quelle maniere elle avoit été conduite ; mais la prise de Naglferents, & de tous ses papiers, ne laissa rien à desirer sur toute la suite de cette affaire. On trouva dans sa chambre cinq cassettes remplies de lettres, d'actes, de traités & d'instructions, qui furent envoyées à Vienne. On fit traduire en Allemand les piéces qui étoient en langues étrangeres, & le tout fut remis entre les mains des Commissaires qui instruisoient le procès des prisonniers. On y trouva, entre autres choses, les lettres des Comtes de Serin & de Frangipani, qui servirent tant à leur propre conviction, qu'à découvrir leurs complices qu'ils n'avoient pas voulu nommer, dans l'espérance, que, faute de preuves, on les mettroit en liberté. An. 1674.

Ce fut par ces mêmes lettres qu'on apprit la part que Nadasti avoit dans la conjuration. Ce Comte qui n'avoit pas cru qu'on pût l'envelopper dans la disgrace des autres, demeuroit paisiblement dans son Château de Puttendorf. Ce n'est pas qu'on n'eut eu déja quelque soupçon de sa conduite ; mais il avoit toujours marqué à cet égard tant de confiance, qu'il en avoit imposé aux plus

 clairvoyans.

An. 1674. clairvoyans. Lorsqu'il sçut néanmoins que les papiers de Nagiferents avoient été saisis, il craignit d'être arrêté, & il rassembla cinq cens hommes pour l'escorter jusqu'à Venise où il prétendoit se retirer. Le Lieutenant Colonel du Régiment d'Huseler vint investir son Château avec un fort détachement, & le surprit dans son lit. Nadasti ayant appris de cet Officier qu'il avoit ordre de l'Empereur de le conduire à Vienne, le pria de lui permettre de s'habiller, & de prendre les choses qui lui étoient nécessaires pour son voyage. Mais cet Officier instruit qu'il avoit dans sa chambre un escalier dérobé par lequel il pouvoit sortir du Château, & que l'on y passoit par une porte qui paroissoit être celle d'une armoire, ne voulut pas le perdre de vûe. Il le fit habiller par ses domestiques, & l'ayant conduit à Vienne il le mena dans la prison commune de la noblesse d'Autriche.

Les Ministres de l'Empereur, voyant qu'il y avoit plus de personnes engagées dans cette conspiration qu'ils n'avoient cru, jugerent à propos de séparer les prisonniers, de crainte qu'ils n'eussent entre eux quelque correspondance. Ils firent transferer les Comtes de Seri &

de

de Frangipani à Neustad où ils furent mis dans des prisons differentes avec une garde de cent hommes commandées par le Comte Henri de Mansfeld. Nadasti ne voulant rien négliger qui pût contribuer à sa liberté, écrivit au grand Vizir qui étoit alors à Andrinople ; mais sa lettre fut interceptée. Les Juges la lui ayant representée, il nia de l'avoir écrite, & soutint que c'étoit un artifice de ses ennemis, pour le perdre. Il fallût pour le convaincre, lui demander son cachet dont on confronta l'empreinte avec celle de sa lettre. An. 1671.

Tottenbach de son côté trouva le moyen de s'échapper de la prison ; mais il fut bien-tôt repris, & conduit de la ville dans le Château par la même voute souterreine dont il devoit se servir pour s'en rendre maitre, après qu'on auroit brûlé la Ville. Il fut toujours depuis gardé à vue, sans qu'on lui permis d'écrire à personne ; & il ne vit que son Médecin & son Confesseur, encore n'eut-il cette liberté qu'à certaines heures.

Sur la fin du mois de Septembre, Nagiferents fut aussi conduit à Vienne, & mis dans les prisons de l'Hôpital où Nadasti fut transferé peu de tems après. Ce Comte, quoique convaincu par tous

ces

An. 1674. ces actes, soutint que depuis l'amnistie qu'on lui avoit accordée pour avoir eu part à la conspiration du Palatin Vecelini, il n'avoit rien fait qui put le rendre coupable. Les soins qu'il prit pour se justifier furent inutiles, parce qu'on avoit trouvé dans les papiers de Nagiferents, la preuve de toutes les entreprises qu'il avoit faites contre la vie de l'Empereur. On découvrit de plus par ce moyen, qu'il avoit écrit autrefois à Georges Ragotski, pendant qu'il étoit Prince de Transilvanie, qu'il le feroit Roi de Hongrie, s'il vouloit soutenir avec vigueur le parti des Mécontens. On apprit aussi qu'après la mort de ce Prince, il avoit voulu donner quarante mille écus Romains à sa mere, pour retirer la lettre qu'il avoit écrite à feu son mari, & ce n'étoit pas sans raison qu'il avoit essayé de la supprimer : la Princesse Ragotski chercha si bien dans ses papiers, qu'elle trouva cette lettre & l'envoya à l'Empereur.

Quand le procès des trois Comtes fut instruit, l'Empereur pour ôter tout prétexte de plainte aux Puissances étrangeres qui pouvoient s'intéresser à leur vie, leur donna des Commissaires tirés des principaux Tribunaux de Vienne, du

Conseil

Conseil de Guerre, du Conseil Aulique, & de la Cour Souveraine de la basse Autriche. Il fit le Chancelier Oker, Président de cette Chambre, & le Docteur Freyen, Procureur Général : les Docteurs Strosca & Eirod, furent chargés de proposer les défenses des accusés. Cette apparence de Justice qui sembloit bannir la cabale & la prévention, ne donna néanmoins aucune espérance aux prisonniers de sauver leur vie, parce qu'ils se voyoient convaincus. An. 1674.

Par l'instruction de ce procès, on reconnut que plusieurs personnes qui n'avoient pas même été soupçonnés d'aucune intelligence avec les Mécontens, avoient néanmoins beaucoup de part à la conjuration, & comme plusieurs de ces rebelles avoient pris les armes pour leur défense, lorsqu'ils avoient vu les principaux chefs de leur parti arrêtez, l'Empereur envoya le Lieutenant Colonel Huseler pour les réduire. Huseler étant parti de Vienne avec mille chevaux, se rendit maître de toutes les Places appartenant au Comte d'Othecitz qui avoit été arrêté, & de celles de Petrozzi & de Baragotzi, où l'on trouva quantité de munitions & de vivres. Ce Général y ayant mis de bonnes garnisons passa plus

plus avant, & alla combattre le Comte
An. 1674. de Tekeli qui s'étoit mis en campagne. Ce Comte protestoit qu'il avoit été toujours fidèle à Sa Majesté Impériale, mais qu'il prétendoit défendre sa liberté jusqu'au dernier soupir. Dans cette vue, il fit fortifier tous les passages par où l'on pouvoit venir attaquer son Château. Il avoit dressé son camp du côté de la Moldavie, de la Valaquie & de la Pologne, & il avoit fait prendre les armes à ses Sujets & aux Molaques. Heuseler ayant appris le bon état de la Place, envoya demander à Vienne un renfort de troupes, & l'attirail nécessaire pour former un siége. On fit partir aussi-tôt quelques Régimens qui se trouverent prêts à marcher avec de l'artillerie & des petards. Dans le tems que Huseler se préparoit à attaquer Tekeli, ce Comte mourut dans son château de Kul, qui fut défendu avec beaucoup d'opiniâtreté par ceux qui l'occupoient : mais Huseler les pressa si vivement, qu'après douze jours de tranchée ouverte, il les obligea de capituler. Il y avoit dans cette Place huit cens Hussards qui se joignirent à ses troupes. Les autres qui étoient demeurés dans le Château, & qui pour la plûpart étoient Allemands, refuserent de se

rendre, jusqu'à ce qu'on leur eut accordé une amnistie. Cependant lorsqu'ils virent que Heuseler ne vouloit les recevoir qu'à discrétion, ils arborerent le drapeau blanc, & se soumirent à sa volonté du vainqueur. Le jeune Emeric Tekeli qui fut depuis le Chef des Mécontens, voyant la garnison dans le dessein de l'abandonner, se sauva de nuit accompagné de son cousin Kizir, de Baragotzi & de Petrozzi, avec lesquels il se retira à Licona. Heuseler les y alla assiéger, & les trouva fort disposés à se défendre; mais une bombe étant tombée sur le magazin, & ayant mis le feu aux poudres, ils recoururent à l'artifice pour sauver leur vie. Ils feignirent de vouloir capituler, & ayant demandé à parler au Comte Paul Estherasi, Palatin du Royaume, qui se rendit pour cet effet près de la porte, ils le firent saluer de deux coups de fusil, dont néanmoins il ne reçût aucun mal. Estherasi qui s'étoit précautionné contre les surprises, avoit mis en embuscade quelques Soldats qui s'étant jettés tout-à-coup sur les Mécontens, en tuerent une partie, & firent Baragotzi prisonnier. Ceux qui étoient restés dans la Place, n'étant pas en état de soutenir un plus long siége, se reti-rent

An. 1674.

An. 1674. rerent à Hulh, château extrêmement fort dans la Transilvanie. Ils se mirent ensuite sous la protection de la Porte, & payerent par avance leur catrache, ou tribut, pour empêcher qu'on ne les poursuivît.

L'Empereur fit apporter à Vienne les pierreries & la vaisselle d'argent des Comtes de Serin & de Frangipani, qui étoient d'un grand prix, & le tresor de Nadasti, dont on avoit chargé huit chariots, le tout sous l'escorte d'une compagnie de Cavalerie du Régiment de Heuseler. On fit venir encore dans six chariots les meubles de Tekeli, consistant en vaisselle d'or & d'argent, pierreries, tapisseries & tentes superbes, avec quantité de fort beaux chevaux : on envoya à Vienne dans le même tems, un domestique du Comte de Serin, dont il s'étoit servi plusieurs fois pour porter des lettres aux Ministres de la Porte & ailleurs, & en rapporter les réponses. On apprit par son interrogatoire plusieurs circonstances importantes sur les négociations de son maître.

Le Comte de Rhotal ayant convoqué la Diette de Hongrie, les Députés des Comtés ne voulurent travailler à aucune affaire, parce que l'Empereur y vouloit faire

faire assister son Procureur Général, disant que ce Prince les vouloit traiter, comme les peuples de ses pays héréditaires. Ils se plaignirent encore, qu'au lieu de faire instruire le procès des trois Comtes par des Juges de leur nation, suivant l'usage du Royaume, on leur avoit donné des Commissaires tirés de tous les Tribunaux de Vienne. Ces difficultés obligerent le Comte de Rothal de faire une nouvelle proclamation pour le douze de Janvier 1671. Les Comtes de la basse Hongrie obéirent & envoyerent leurs Députés; mais ils n'en vint pas un de la haute Hongrie. Plusieurs qui étoient déja partis pour s'y rendre, après avoir examiné le danger où ils s'alloient exposer, se sauverent les uns dans la Valaquie, & les autres dans la Transilvanie, bien résolus d'abandonner plutôt tous leurs biens, que d'y comparoître en personne, pour s'y voir poursuivis criminellement. L'ouverture de la Diette se fit cependant le vingt-quatre Janvier: mais comme les Députés de la haute Hongrie envoyerent leur déclaration, portant qu'ils étoient prêts de se rendre à l'assemblée, pourvu qu'on leur donnât des sauf-conduits, on la prorogea jusqu'au trois de Février. An. 1671.

L'Empereur

An. 1674. L'Empereur étant informé du peu de fruit qu'il devoit esperer de cette Diette, résolut d'employer toute son autorité, pour réformer de pareils abus. Quoique ce Prince crût avoir éteint la rebellion, que son armée tint les Hongrois en bride, & qu'il eut en son pouvoir les principaux Chefs de la révolte, c'étoit néanmoins un feu caché sous la cendre, que les mal intentionnés tâchoient d'entretenir & de fomenter. Un Particulier fut assez hardi, pour écrire au Pape en faveur de Nadasti, dans le tems même que ce Comte se croyoit abandonné de tout le monde. Cette lettre contenoit en substance, que le Nonce que Sa Sainteté avoit envoyé à l'Empereur, depuis qu'il étoit rentré dans le sacré Collége, pouvoit lui certifier que Nadasti, dans toutes les Diettes, avoit soutenu avec chaleur les intérêts de la Religion & du Saint Siege ; qu'il avoit fait bâtir à ses dépens un Collége de Jesuite à Zopranie pour l'instruction de la jeunesse ; qu'il avoit par ce moyen travaillé si utilement à l'extirpation de l'hérésie, que dans ce même lieu ou avant cet utile établissement, il y avoit à peine dix Catholiques, il s'en trouvoit alors deux mille ; qu'il avoit encore fait construire

construire un Couvent d'Augustins, & un Couvent de Servites à Stoquin sur les frontieres de l'Autriche ou tant d'étrangers alloient en pelerinage, que cette dévotion avoit contribué à la conversion de la plûpart des Protestans du voisinage ; qu'il avoit au péril de sa vie chassé les Ministres Luthériens de tout son ressort, & que même les Hérétiques en avoient formé contre lui des plaintes à la Diette ; qu'il avoit été à Rome exprès pour y visiter l'Eglise des Saints Apôtres ; qu'il avoit travaillé lui-même à la conversion de plusieurs Seigneurs du Royaume, qui avoient, par leur exemple, obligé la plus grande partie de leurs Vassaux d'embrasser la Foi catholique ; enfin qu'il avoit fait rentrer dans le sein de l'Eglise plus de quarante mille ames : que si par hazard, il s'étoit un peu écarté de l'obéissance qu'il devoit à son Souverain, il y avoit été forcé par les injustices que les Ministres de l'Empereur lui avoient faites, & par les persécutions qu'ils avoient exercées contre lui. Par toutes ces considérations, on supplioit Sa Sainteté de demander à l'Empereur la grace du Comte Nadasti. Cette lettre produisit l'effet qu'on en avoit attendu, & porta le Pape à An. 1671.

An. 1671. écrire à Sa Majesté Impériale en sa faveur. L'Empereur reçut en même tems la lettre du Saint Pere, & celle de l'intercesseur de Nadasti que le Pontife lui renvoya. Ce Prince mit tout en usage pour en découvrir l'Auteur, mais il fut toujours ignoré.

Le procès des trois Comtes étant instruit, les Commissaires s'assemblerent, & après avoir examiné toutes les piéces, les condamnerent à être dégradés de Noblesse & à avoir la tête & la main droite coupées, avec confiscation de tous leurs biens. Ce Jugement ayant été communiqué au Comte de Spointznes, Maréchal d'Autriche, qui assembla les Juges criminels de la Noblesse, après qu'ils eurent déliberé sur cette condamnation, ils ordonnerent que les noms de Nadasti & de Serin seroient effacez de la matricule de la Noblesse, dont on dresseroit un résultat qui seroit mis entre les mains de l'Avocat des Criminels, pour leurs en faire la lecture.

Le Comte de Souches transféra le même jour, 27 Avril 1671, le Comte Nadasti de la Maison provinciale au Palais de la Jurisdiction ordinaire, pour le remettre entre les mains du Lieutenant Criminel. Le lendemain on lui envoya son

son Confesseur, qu'il reçut avec beaucoup de marques de satisfaction, parce qu'étant entiérement détaché du monde, il ne vouloit songer qu'aux affaires de son salut. Quoique l'Empereur lui eût permis de voir ses enfans, il ne voulut pas qu'on les fît venir, par la confusion qu'il avoit de ce que son crime leur faisoit perdre leur noblesse. Le même jour sa Sentence lui fut prononcée par le Secretaire Leventner, & par le Docteur Crampach. Le 30 Avril, qui étoit le jour destiné pour l'exécution de la Sentence, il fut conduit sur l'échaffaut qu'on avoit dressé dans la cour du Palais, & il eut la tête tranchée, l'Empereur lui ayant accordé qu'il n'auroit pas la main coupée. L'exécution des Comtes de Serin & de Frangipani, se fit le même jour dans la ville de Neustad, & ils souffrirent la mort avec beaucoup de résignation. La punition des trois Comtes s'étendit jusqu'à leurs enfans, dont on changea les armes, & à qui l'on ôta les noms des grandes Maisons dont ils sortoient. Les enfans du Comte de Nadasti, prirent celui de *Crontzemberg*. Ils étoient onze, & le dernier qui n'avoit que quatre ans fit une extrême compassion, lorsqu'une Dame lui ayant présenté un morceau de

An. 1671.

An. 1671. sucre & lui ayant dit, *prenez cela, Comte*, il répondit avec une présence d'esprit au dessus de son âge, *qu'il n'étoit plus Comte, mais un malheureux orphelin sans nom.* Le fils du Comte de Serin fut nommé *Gadé* : c'étoit un Cavalier de très-bonne mine & rempli de cœur. Le Comte de Tottenbach ne fut jugé que sept mois après l'exécution des autres, parce que l'Electeur de Brandebourg prétendoit qu'en cas que ses biens fussent confisqués, le Comté de Rheistam lui devoit être dévolu de plein droit; surquoi il y eut de grandes contestations entre ses Officiers & ceux de l'Empereur. Mais ce différend ayant été terminé à l'amiable, on passa outre au Jugement du procès. Après qu'il eut été instruit à Grats par la Régence, l'Empereur ordonna que le Comte fourniroit ses défenses devant le même Tribunal, quoiqu'en matiere de crime de Leze-Majesté, on n'eut pas coutume d'observer toutes ces formalités. Le Jugement fut rendu secrettement; ensuite on envoya le Procès, la Sentence, & les avis des Juges, à l'Empereur, pour sçavoir ses intentions. Ce Prince fit remettre le Procès entre les mains d'un Juge subdélégué, pour lui en faire le rapport dans son

ſon Conſeil Secret. L'affaire ayant été diſcutée devant Sa Majeſté Impériale, elle confirma la Sentence qui étoit ſemblable à celle des autres Comtes. Le Secretaire Abalé fut chargé de la faire exécuter, & s'étant rendu à Grats, il fit transferer le Comte dans la priſon publique. Le Comte fut de nouveau interrogé ſur ſes complices, & découvrit pluſieurs particularités qu'il avoit tenu cachées juſqu'alors. On lui ſignifia en même-tems le réſultat de la Sentence, par lequel il étoit ordonné que lui & ſa poſtérité ſeroient rayés de la matricule de la Nobleſſe, ce qui le toucha ſenſiblement. On lui amena ſon fils unique âgé de douze ans, qu'il embraſſa tendrement, le priant de lui pardonner le malheur & l'infamie qu'il lui cauſoit, & il l'exhorta à être plus ſage que lui, & à ne pas ſuivre ſes mauvais exemples. Le lendemain 30 Novembre, il paſſa toute la journée avec des Jeſuites, pour ſe préparer à la mort. Le Mardi premier Décembre, il fut conduit ſur l'échaffaut qui lui avoit été préparé, & on lui donna pluſieurs coups pour lui ſéparer la tête du corps, ce qu'il ſouffrit avec beaucoup de conſtance.

An. 1671.

L'Empereur ayant ainſi pacifié les

An. 1679. troubles de la Hongrie, par la mort des principaux chefs de la révolte, jugea à propos de ſupprimer la Charge de Palatin, comme étant d'une trop grande autorité ; puiſque celui qui la poſſédoit, avoit l'adminiſtration de la Juſtice, avec le commandement des Armées, & que cette dignité étoit perpétuelle. Il réſolut de faire gouverner ce Royaume par un Vice-Roi, auquel il donneroit un Conſeil compoſé de perſonnes qui ſeroient affectionnés à ſon ſervice, & il confera cette charge à Jean-Gaſpard Ampringhen, Prince de l'Empire, & Grand-Maître de l'Ordre Teutonique. Le principal ſoin de ce Vice-Roi, fut d'extirper l'héréſie qui ſe répandoit de plus en plus dans le Royaume, de réconcilier les Proteſtans avec les Catholiques, & de rompre les liaiſons des Hérétiques, avec les Tranſilvains & les Turcs, qui donnoient azile aux mécontens. Cette conduite lui réuſſit pendant quelque-tems : mais comme les peuples étoient dans une continuelle défiance, & s'imaginoient que l'Empereur ne ſongeoit qu'à établir une autorité indépendante, le feu de la rebellion qui avoit demeuré caché ſous la cendre, éclata de nouveau avec plus de violence qu'il n'avoit fait

la

la premiere fois. Les Transilvains se mirent de la partie, sous pretexte de rentrer dans les Comtés de Zatmact & de Zambolich qui avoient éte cédés à l'Empereur par le feu Prince Ragotski. Les Mécontens reprirent les armes sous le commandement de Benoît Erdedi, Etienne Petrozzi, Mathias Succhai, Gabriel, Kendé, Paul Zepeti, & plusieurs autres Seigneurs Ils se saisirent d'abord d'Ermiska, & ensuite bloquerent étroitement Cassovie. Ils envoyerent le lendemain un corps de mille hommes à Eperies, & obligerent une Compagnie du Régiment de Grana qui y étoit en garnison, de se rendre. Après la prise de cette Place, ils entrerent dans le Comté de Sepuse, & ils brûlerent les offices & les écuries du Château qui en porte le nom. Ils investirent ensuite Laits; mais les Impériaux se défendirent si bien qu'ils les obligerent de se retirer. L'Empereur ayant eu avis de ce nouveau soulévement, envoya en Hongrie le Général Kops avec une armée de dix mille hommes. Ce Général ayant joint Spankau, fit lever le blocus de Cassovie, & obligea les Mécontens de repasser la Teyssa. Pendant que le Général Kops prenoit la route de Livonie, Pika Gentil-

An. 1679.

An. 1674. homme de Mont-Tekeli, ayant passé par les détours des montagnes, entra dans le Comté d'Oraux. Il eut par le moyen du Bulgrave du Château d'Arva des intelligences avec un Sergent du Régiment de Strasolde qui y commandoit avec trente Soldats, & l'ayant engagé à lui livrer cette Place, moyennant quatre cens talers, il y entra avec un corps de cent hommes. Dès qu'il fut maître de ce poste, il fit soulever tout le Comté, & se saisit des passages de Tranchin & de Rosemberg, pour entrer dans la Silésie. Cette révolte donna l'allarme à la Cour de Vienne, & l'Empereur pour y apporter quelques remédes, y envoya le Général Spork, avec le Régiment d'Herbestin, & quelque Compagnies de Cavallerie. Spork étant arrivé en Hongrie, détacha le Comte de Suys, Lieutenant-Colonel du Régiment de la Borde. Cet Officier s'étant rendu devant Arva, la garnison se saisit de Pika, & du Sergent qui étoit de son intelligence; après quoi elle ouvrit les portes aux Impériaux qui firent pendre l'un & l'autre. Les Mécontens reprirent une nouvelle vigueur à l'arrivée d'un Scelerat, nommé Strisinischi, qui se disoit envoyé par les anciens des Villes des Montagnes, pour

pour se mettre à leur tête & défendre leur liberté : il se faisoit nommer le Duc Jean. Il délivra plusieurs Commissions, comme s'il avoit été Souverain. Plusieurs Avanturiers du même calibre ayant suivi l'étendart de ce fourbe, s'avancerent du côté de Branitz. Ils assassinerent trois Prêtres à Migniave, Tumulaka & Brelove, & un Gentilhomme Catholique à Kunona. Le Duc Jean avoit déja envoyé ses Emissaires du côté d'Arva, pour obliger les peuples de la Silésie & de la Moravie à prendre les armes; mais le Comte de Strazolde ayant joint à son Régiment quelques troupes postées le long du Wagne, marcha contre ces rebelles. Il envoya d'abord pour les reconnoître un petit détachement, auquel on ne répondit qu'à coups de fusil, ce qui obligea Strazolde de les charger. Les Protestans eurent d'abord quelque avantage, parce qu'ils avoient gagné une hauteur; mais Strazolde y étant monté avec une échelle, tua leur Chef d'un coup d'épée, fit prisonniers six des principaux d'entre eux, & fit main-basse sur le reste. Il alla ensuite à Cassovie où il y avoit eu quelque soulevement, & à son approche les Séditieux se sauverent à Tranchin. Il s'y rendit sur le champ, & ayant obligé les

An. 1674.

An. 1674. les Habitans à les lui livrer, on lui en remit dix-sept qu'il envoya à Eperies, où on leur fit leur procès. Les uns furent condamnés à être écartelés, les autres à être pendus, & quelques-uns à être empalés, suivant qu'ils etoient plus ou moins coupables. Le feu ayant pris à l'Arsenal de Cassovie, consuma une partie des munitions. Les Mécontens voulurent profiter de ce désordre; mais les Impériaux les repousserent vigoureusement, & en firent un grand carnage. Ces Mécontens qui étoient la plûpart Lutheriens ou Calvinistes, commirent de si grandes cruautés contre les Prêtres, que l'Empereur, pour les en punir, envoya ordre au Vice Roi de chasser tous les Ministres Protestans, & de faire rendre aux Catholiques les Eglises que les Hérétiques leur avoient usurpées. Les Rebelles s'y opposerent avec vigueur, & tous les Protestans prirent les armes pour empêcher qu'on ne les privât de leurs Temples. On découvrit en mêmetems une conspiration qui se tramoit à Kalo par le moyen d'un Trompette, & celui-ci eut la tête tranchée avec quatre Mousquetaires. On accusa le Prince de Lobkowitz d'intelligence avec les Mécontens, & Fery, son Secretaire, fut arrêté.

Il

Il fut mis à la question, & bien que son maître n'eut pas été chargé par ses réponses, on ne laissa pas de le traiter en criminel, & de se saisir de tous les effets qui pouvoient lui appartenir, ainsi que de tous les immeubles qu'il avoit en Bohême & en Autriche. Le Comte de Souches ne fut pas plus heureux : l'Empereur soupçonna sa fidélité, lui refusa l'audience qu'il lui avoit fait demander, & lui ordonna de se retirer dans son Gouvernement de Varadin, ou dans une de ses Terres ; ce qui obligea son fils de se démettre de toutes ses Charges & de se retirer de la Cour. On arrêta aussi à Vienne le Comte d'Ampierre, qu'on prétendoit être informé des intelligences que les Mécontens avoient avec les Turcs ; mais on ne pût tirer de sa bouche aucun éclaircissement, quoiqu'on le menaçât de l'appliquer à la question. An. 1675.

Les choses étoient en cet état, quand j'arrivai à *Alba Julia* ou le Prince Abaffy faisoit sa résidence. Cette Ville est la Capitale d'un Comté. Elle a pris son nom de Julie, mere de l'Empereur Marc-Aurele, comme il paroît par une Inscription qu'on y voit encore. Auparavant, elle se nommoit *Apulum* & *Colonia Apulensis*, selon Lazius. Les Allemans

An. 1674. mands l'appellent autrement Weissembourg. Elle est bâtie sur le penchant d'un côteau, d'où l'on découvre une vaste campagne; elle est au midy de la riviere d'Ompay qui entre un peu au-dessus dans celle de Maros, & les antiquités qu'on y découvre de tems en tems, font croire qu'elle a été autrefois beaucoup plus grande qu'à présent. Aussi quelques uns prétendent-ils, qu'elle servit anciennement de bornes aux conquêtes des Romains de ce côté-là. Elle est du-moins défendue par une assez bonne forteresse. L'Académie que le Prince Ragotski y avoit fondée, étoit assez florissante pour le pays. Je trouvai dans Alba-Julia, le Comte Tekeli, avec le Prince Abaffy, & j'eus avec eux plusieurs conférences au sujet de la guerre qu'ils avoient résolu de faire à l'Empereur. Bien que le Prince Abaffy eut reçu ordre de la Porte de soutenir le parti des Mécontens, ils ne voulurent commettre aucune hostilité qu'ils n'eussent un prétexte de rupture. Il fut donc résolu que le Prince de Transilvanie demanderoit à l'Empereur la restitution des Comtés de Kalo & de Zathmar, & de la Forteresse de Tokai, que le Prince Ragotski son prédécesseur lui avoit cédée. L'Empereur

répondit

répondit à l'Envoyé de ce Prince, que ces deux Comtés étoient de l'ancien domaine du Royaume d'Hongrie, & qu'ils lui avoient été cédés par le dernier Traité avec les Turcs. Cependant, comme on ne vouloit pas tout-à-fait éfaroucher ce Prince, dans un tems où l'on n'avoit que trop d'ennemis sur les bras, on nomma des Commissaires pour examiner ses prétentions, & l'Empereur envoya un de ses Officiers à Andrinople pour se plaindre au Grand-Vizir de la conduite du Transilvain. Pendant cette négociation, le Prince Abaffy qui ne vouloit pas laisser ses troupes oisives, entra en Hongrie; & après avoir battu le jeune Spankau, il alla mettre le siége devant Zathmar. Ces progrès donnerent beaucoup d'inquiétude à l'Empereur qui craignoit de fournir au Grand Seigneur un prétexte de rompre la tréve. Il ne négligea rien pour donner une entiere satisfaction à Sa Hautesse, tandis que d'un autre côté il négocioit avec Abaffy & les Mécontens, qu'il tâchoit par tous les moyens possibles de ramener à leur devoir. Les Transilvains vigoureusement repoussés au siége de Zathmar, en leverent le siége, & avancerent ensuite vers le pont d'Esseck, dans le dessein

An. 1675.

An. 1675. deſſein de ſurprendre Eperies ; mais leur entrepriſe ayant été découverte n'eut aucun effet. Le Prince Abaffy envoya un des Officiers de ſon armée, accompagné d'un Aga Turc, à l'Empereur, pour l'amuſer par de nouvelles propoſitions, tandis qu'il négocioit avec les Habitans de Zathmar & de Kalo, pour les engager à ſe mettre ſous la protection de la Porte. Mais le Comte de Stralzode qui découvrit cette intrigue, envoya deux Compagnies de Cavalerie dans ces Places, pour en fortifier les garniſons, & fit échouer le projet du Tranſilvain.

An. 1676. L'année 1676, commença par la priſe de Debrezene, Ville tributaire de la Porte, que le Comte de Stralzode ſurprit, ſous prétexte de pourſuivre les Mécontens qui s'y étoient retirés. Quoiqu'il n'eût rien fait ſans ordre, on ne laiſſa pas de le déſavouer, parce qu'on eut avis à la Cour de Vienne que tous les Commandans Turcs des Places de Hongrie ſe plaignoient hautement de cette action, comme d'une infraction à la paix. L'Empereur qui avoit un grand intérêt à ne pas rompre avec la Porte, dépêcha un Gentilhomme au Grand-Vizir, pour détourner l'orage dont il étoit menacé,

&

& il fit rendre la Place aux Turcs. Mais quelque ſoin qu'on eût pris pour appaiſer les Infidéles, ils parurent fort irrités, & le deſir qu'ils avoient de porter la guerre en Hongrie, contribua ſans doute beaucoup à les rendre moins traitables ſur cet article. Les Mécontens s'étant approchés du Château de Balar, s'en ſaiſirent dans le tems qu'on en ouvroit les portes, & ils tuerent ou firent priſonniers tous ceux qui étoient dans la Place. Dans le tems qu'ils ſe retiroient, le Lieutenant-Colonel Scheudern les chargea, mais avec tant de malheur, qu'il y demeura ſur la place avec une partie des Huſſards qu'il commandoit. Le Comte Stralzode qui étoit à Onod, ayant appris la réduction de ce Château, ſe mit en marche pour l'aller reprendre. A peine fut-il à une demie lieue de la Ville, qu'il fut attaqué par quatre cens chevaux des Mécontens commandés par le Colonel Harcani. L'eſcorte du Comte ſe défendit avec toute la bravoure poſſible; mais Colalto, Major du Régiment de Palfi, ayant été tué, Willeda, Capitaine de Cavalerie, & le reſte prirent la fuite. Hans Gregori, Major dans Holſtein, y fut pris & bleſſé: le Comte Strazolde y reçut une bleſſure conſidérable au viſage, perdit ſon bagage,

An. 1676.

An. 1676. ge, & eut de la peine à se sauver. Lorsque les troupes furent en quartier d'hyver, l'Empereur envoya le Général Barracozzi en Hongrie, avec de nouvelles propositions d'accommodement pour les Mécontens. Elles portoient, outre l'amnistie & la restitution de leurs biens qu'on leur avoit toujours offertes, la permission d'avoir dans chaque Comté une Eglise Lutherienne & une Eglise Calviniste, avec entiere liberté à chacun d'exercer la religion qu'il professoit. On promettoit de plus, qu'ils seroient admis à toutes les Charges militaires & politiques, suivant leurs qualités. Ces conditions, quoique très-avantageuses, ne furent acceptées que par quinze cents du parti rebelle qui vinrent se rendre à l'Armée Impériale; les autres, au nombre de plus de dix mille, les rejetterent toutes; soit qu'ils ne trouvassent pas de sûreté à l'exécution de ce qu'on leur promettoit, & qu'ils regardassent ces offres, comme un piége qu'on leur vouloit tendre, pour les punir plus aisément quand ils seroient désarmés; soit que les esprits fussent trop aigris, pour pouvoir être ramenés tout d'un coup à des sentimens pacifiques. Ils ne négligerent pas cependant de nommer des Commissaires qui se rendirent à Eperies,

Eperies, où les Conférences furent commencées & continuées pendant tout le mois de Mars. Pendant ces négociations, les hostilités continuant, on arrêta le Comte Esthérhazi accusé d'intelligence avec les Mécontens. Cette accusation étoit fondée sur une lettre interceptée, par laquelle on exhortoit les Hongrois à demeurer fermes dans leur rebellion, les assurant d'un prompt secours de cinq mille hommes. Quoique la signature du Comte se trouvât au bas de cette lettre, il sçut justifier son innocence, & fut mis en liberté.

An. 1678.

D'un autre côté le Marquis de Bohême ayant détaché quelques partis vers Zathmar, on apprit par les prisonniers qu'ils amenerent, que le Major-Genéral Smith qui commandoit un corps considérable de l'armée Impériale, s'avançoit avec des troupes beaucoup plus fortes que les nôtres, & qu'il faisoit préparer du canon pour nous venir attaquer le lendemain. Deux cavaliers qui le jour précédent avoient deserté de notre camp, & qui s'étoient jettés dans Zathmar avec un de leurs valets, lui avoient rapporté que nos troupes étoient en petit nombre, qu'elles étoient extrêmement fatiguées d'une longue & pé-

An. 1678. nible marche, & qu'elles manquoient de toutes sortes de munitions. Ils avoient aussi assuré que tous les Reitres & une grande partie des autres Troupes murmuroient du mauvais état où elles se trouvoient; qu'elles étoient toutes prêtes à se mutiner, & qu'ils se faisoient fort de les faire révolter, si on vouloit leur permettre d'écrire à un de ceux qui avoient le plus de crédit parmi eux, & de lui envoyer un valet. Smith persuadé que leur rapport étoit véritable, leur accorda cette permission. Le valet retourna le soir à notre camp, feignant que les ennemis avoient fait ses maîtres prisonniers, & qu'il s'étoit échappé: mais sur le soupçon qu'on eut de l'infidélité des Transfuges, il fut arrêté par ordre du Marquis de Guenegaud, Colonel des Reitres. Intimidé des premières menaces qu'on lui fit, il avoua la désertion, ainsi que le complot des deux Cavaliers; il rendit même leur lettre qui étoit adressée à un de leurs camarades pour la communiquer à tous les autres. Elle contenoit un long détail des préparatifs de Smith, pour nous mieux attaquer, & leur représentoit le grand danger où ils étoient exposés; on les exhortoit en même tems par des motifs de compassion

ſion à pourvoir à leur ſalut, en leur aſſu- An. 1678.
rant de la part de Smith un bon quartier & un traitement favorable, ſi, lorſqu'ils ſeroient attaqués, ils ſe rendoient ſans combattre, ſe ſaiſiſſoient des papiers & de l'argent de tous les Officiers, & principalement du Comte Uladiſlas Veſelini, fils du dernier Palatin de Hongrie & neveu du Général des Mécontens, & s'ils ſe joignoient au parti des Impériaux. Cette lettre les avertiſſoit encore de mettre, au commencement du combat, pour ſignal à leurs bonnets, ou à leurs chapeaux, un bouchon de paille. Smith pour les aſſurer de tout ce qui leur étoit promis par leurs Reitres, avoit ſcellé la lettre du grand ſceau de ſes armes, avec ces mots : *Per hoc aſſecurantur Domini Poloni.*

Le Marquis de Bohême voyant qu'il n'avoit aucune nouvelle de Veſelini, & qu'il n'y avoit pas même d'apparence que ce Comte pût arriver aſſez-tôt pour ſe trouver au combat qui ſe devoit donner, repaſſa le défilé, & la petite rivière de Bator, pour aller dans un endroit plus avantageux faciliter la jonction des troupes Polonoiſes qui étoient reſtées derriere, & raſſurer par ſa préſence la Nobleſſe des Comtés de Berchof & d'Orguela, qu'on menaçoit

de maltraiter pour avoir favorisé les Mécontens. Nous partîmes à minuit pour cacher notre marche, & nous fîmes tant de diligence que nous arrivâmes à la pointe du jour du côté du bois & du défilé avec toutes nos troupes & nos équipages. Mekellin, Capitaine dans Guenegaud, fut détaché avec cent Maîtres pour aller se mettre en embuscade dans un endroit du bois, d'où il pût observer les ennemis, & nous en rapporter des nouvelles. Nous continuâmes cependant notre marche en bon ordre, & nous arrivâmes à midi entre le Château de Nalab & la Teïsse, qui étoit le poste que nous avions occupé trois jours auparavant. Nous avions derriére nous la Teïsse sur la droite, & sur notre gauche le village de Nalab avec un bois assez épais. Il n'y avoit qu'une avenue libre entre le Château & la rivière, mais elle étoit assez spacieuse pour donner aux Impériaux le moyen de venir à nous en bataille. Deux heures après que nous nous fûmes saisis de ce poste, nous apprîmes par quelques Cavaliers que Mekellin étoit poursuivi de près par les ennemis, qui s'avançoient avec un corps de quatre mille chevaux & de mille hommes d'Infanterie. Nous eûmes aussi un avis certain

An. 1678.

que

que Smith qui comptoit sur le secours que les Transilvains lui avoient promis, étoit parti de Zathmar avec son armée à neuf heures du soir; qu'il avoit marché toute la nuit, & qu'il avoit occupé à la pointe du jour le camp que nous venions de quitter. Le Marquis de Bohême connut par toutes ces circonstances, qu'ils avoient pris des mesures justes, & qu'il seroit bientôt attaqué. Il donna en même tems les ordres nécessaires pour recevoir les Impériaux, & disposa toutes ses troupes, à la réserve des Reitres, sur une même ligne, en sorte qu'elles occupoient le terrein qui étoit entre le bois & le Château. Le premier escadron du Régiment de Guenegaud fut détaché avec un bataillon de Dragons du Régiment de Bohême, pour occuper un passage entre le Château & la rivière, & pour empêcher les Impériaux de nous attaquer. Le second escadron de ce Régiment de Cavalerie, conduit par le Lieutenant-Colonel, fut porté derrière l'Infanterie pour la soutenir. An. 1678.

Telles étoient nos dispositions, & à peine avions-nous achevé de nous mettre en bataille, lorsque les premières troupes de l'avant-garde des ennemis chargerent brusquement notre garde avan-

 cée,

An. 1678. cée & la poussérent même avec beaucoup de vigueur, mais ils ne conservérent pas long-tems cet avantage; la Cavalerie Hongroise & Tartare qui s'avança pour soutenir les gardes, les remit en état de charger à leur tour les Impériaux. Koreski, Colonel des Tartares de Lipka, fut blessé dans le premier choc, & cet accident ébranla un peu quelques escadrons. Smith qui s'en apperçut, essaya d'en profiter. Il chargea d'abord avec beaucoup d'impétuosité les Hongrois & & les Tartares, dont une partie fut contrainte de plier; mais Ferval, le Colonel-Major & Guenegaud sçurent si bien prévenir les suites de ce petit désordre, qu'ils ralliérent en un moment ceux qui avoient quitté le combat. Les Croates détachés des troupes Impériales avoient poursuivi les fuyards avec la vîtesse ordinaire aux troupes de cette nation; ils en avoient tué quelques-uns, & fait plusieurs prisonniers. Smith qui avoit laissé son Infanterie trois lieuës derriére lui, pour faire plus de diligence, marcha à la tête d'un front de Cavalerie de vingt escadrons beaucoup plus forts que les nôtres. Il avançoit avec eux au trot, n'ayant ordonné que cinq escadrons pour le corps de réserve, & il témoignoit par

sa

ſa contenance avoir de grandes eſpérances de la victoire; mais lorſqu'il fut à portée, & qu'il eut eſſuyé le feu d'un bataillon du Régiment de Dragons de Bohême, qui étoit poſté à la droite de la ligne dans des brouſſailles au pied de la hauteur ſur laquelle le Château eſt ſitué, voyant nôtre réſolution & le bon ordre dans lequel nous marchions vers lui en bataille, il reconnut que la trahiſon ſur laquelle il avoit fondé ſon eſpérance, n'avoit pas l'effet qu'il en avoit attendu, puiſqu'il n'apperçevoit pas le ſignal qu'on avoit promis de lui donner. Il montra donc quelque étonnement, & commença de juger, qu'il s'étoit engagé dans une entrepriſe plus dangéreuſe qu'il n'avoit prévû. Les Hongrois & les Tartares qui s'étoient ralliés, revinrent à la charge avec tant de vigueur, que les Impériaux étonnés du nombre des flêches, des coups de ſabre redoublés, du feu continuel de l'Infanterie, & des Dragons, & de la quantité de morts de leur parti qui couvrirent en un inſtant le champ de bataille, lâcherent le pied, & ſe renverſant les uns ſur les autres, prirent la fuite. Nous les pourſuivîmes près de deux lieues, nous en tuâmes encore un grand nombre, & nous fîmes quantité de priſonniers. Le

An. 1678.

An. 1678. nombre des morts fut de plus de mille, outre ceux qui furent noyés, en tâchant de se sauver à la nage. Le Comte d'Herberstein, Colonel d'Infanterie & Commandant de Zathmar, & Collalto, Colonel des Croates, furent de ce nombre. Smith fut blessé à la main, & se sauva à pied avec grande peine. Un Tartare trouva son cheval, dont la selle & la housse étoient en broderie d'or. Nous prîmes dans cette déroute quatre paires de Timbales, outre celles du Régiment du Général, avec la plus grande partie des Trompettes, Drapeaux & Etendards des Impériaux, & nous fîmes plus de huit cent prisonniers. La perte des Allemands auroit été beaucoup plus grande, sans la nuit & les bois voisins qui favoriserent leur retraite; elle fut néanmoins de la moitié des Troupes avec lesquelles il nous avoient attaqués, ce qu'il fut aisé de connoître par le grand nombre de chevaux & d'armes qui demeurerent sur le champ de bataille. Nous nous reposâmes deux jours dans la plaine de Nalab, pour nous rafraîchir, faire enterrer les morts, & panser les blessés; nous repassâmes ensuite les défilés, & la petite rivière de Bator. Après deux jours de marche

nous

nous joignîmes l'armée des Mécontens, commandée par Veſelini qui ſe trouva forte de ſeize mille hommes. Cette jonction faite, nous réſolûmes d'attaquer Tokai ; ce qui étant venu à la connoiſſance du Général Kops, il ſe mit en marche pour s'y oppoſer. Veſelini qui ne jugea pas à propos d'hazarder une bataille avant que d'avoir une retraite, repaſſa la Teïſſe, & ſe rendit à Eſſek, où le Général Kops le ſuivit. Il reçut peu de tems après un ſecours de deux mille Tranſilvains conduits par le Comte Tekeli, premier Miniſtre du Prince Abaffy. Nous marchâmes enſuite à Verſermay, après avoir défait Baragoski & Colalto, dans le deſſein de l'aſſiéger. Le Général Kops, à notre approche, y jetta des troupes, qui nous empêchérent d'exécuter ce projet ; mais nous tournâmes enſuite vers Nagibania, dont nous nous emparâmes ſans réſiſtance, & fîmes un grand butin à cauſe des mines d'or qui ſont près de cette Ville. Nous pillâmes l'Hôtel de la Monnoie, & nous fîmes donner dix mille florins de contribution : nous en partîmes peu de jours après, & y ayant laiſſé une garniſon de quinze cens hommes, nous marchâmes vers Zathmar. Mais comme la ſaiſon étoit fort avancée, nous

An. 1678.

An. 1678. nous n'osâmes en former le siége, & nous nous mîmes en quartier d'hyver. La Transilvanie ne fut pas exempte des troubles qu'elle essayoit d'entretenir en Hongrie. Comme cette Principauté étoit sous la dépendance du Grand Seigneur, qu'il la mettoit souvent à l'encan, & la donnoit à celui qui lui en rendoit davantage, Pedipol crut qu'il pouvoit faire déposer Abaffy, & prendre sa Place, s'il faisoit quelques propositions avantageuses au Sultan. Il négocia ce changement auprès du Grand-Visir qui y consentit; mais les peuples ne voulurent pas recevoir un autre Prince. Pedipol ne laissa pas néanmoins que de former un puissant parti contre Abaffy, ce qui obligea les Mécontens à envoyer une partie de leurs troupes au secours de ce dernier. Le Grand Seigneur mal satisfait de ces divisions, dépêcha exprès un Pacha en Transilvanie, avec ordre de faire couper la tête à celui des deux Compétiteurs qui refuseroit de se soumettre à ses ordres; mais avant l'arrivée du Pacha, le sort de la guerre décida leurs différends. Ces deux Princes étant venus aux mains, Abaffy avec le secours des Mécontens conduits par le Marquis de Bohême, défit entiérement Pedipol & l'obligea de se retirer

en

en Valaquie avec le Chancelier Bethele, Thomas, & trois autres des principaux Officiers. Ce Prince néanmoins ayant reçu un ſecours de Valaques & de Moldaves, crut pouvoir relever ſon parti abattu; mais il ne fut pas plus heureux cette ſeconde fois que la première, parce que le nouveau Pacha de Varadin lui commanda, de la part du Grand Seigneur, de mettre les armes bas, & d'abandonner ſes prétentions chimériques. An. 1678.

Pendant la guerre de Tranſilvanie, la Diette de Hongrie s'étoit tenue à Altenbourg, & les principaux Seigneurs allérent rendre compte à l'Empereur de ce qui y avoit été réſolu; mais ils repréſentérent en même-tems à l'Empereur que le changement qu'il avoit fait dans le gouvernement n'avoit pas peu contribué à la révolte des peuples, & qu'il étoit abſolument néceſſaire, pour le repos du Royaume, de rétablir la Charge de Palatin National. On convoqua donc une Diette générale. Les Commiſſaires que l'Empereur avoit donnés aux Hongrois pour conférer avec eux, en demeurérent d'accord; mais ils voulurent que le pouvoir du Palatin fût limité, & ils prétendirent que les lettres pour la convocation de la Diette fuſſent itératives,

An. 1678. tives, au lieu que les Seigneurs Hongrois vouloient qu'elles fussent seulement mandatives, pour ne pas effaroucher la Nation. On traita dans la même Conférence de la restitution des Temples; mais les Ministres de l'Empereur tâcherent d'éluder cet article, quoique le plus important de tous, & celui où les Mécontens s'attachoient avec le plus d'opiniâtreté, ce qui fit connoître à leurs Députés que la négociation n'étoit pas sincére. Pendant ces Conférences, le Comte Paul Veselini, frere du défunt Palatin, mourut de maladie, & les Mécontens déférerent au Comte Tekely le commandement de toutes leurs troupes, qui avoient été jusques-là partagées entre eux. Le Prince Abaffy y joignit un secours considérable, de sorte que l'armée se trouva de douze mille hommes effectifs. L'Empereur, dont les forces étoient alors inférieures à celles des Mécontens, crut devoir employer l'artifice, pour gagner du tems. Il fit publier un Manifeste par lequel il exposoit, qu'il accorderoit une amnistie générale à tous ceux qui voudroient rentrer dans leur devoir, qu'il les rétabliroit dans leurs biens, & qu'il leur laisseroit une entière liberté d'exercer leur Religion; qu'il leur rendroit

droit leurs priviléges, & les admettroit aux charges publiques, pourvû qu'ils missent les armes bas, & qu'ils se retirassent chez eux dans trois mois, à faute de quoi il enjoignoit à toutes les Communautés, & à tous les Etats de la Hongrie, de joindre leurs armes aux siennes contre les contrevenans.

An. 1679.

Les Conférences avoient toujours continué à Vienne entre les Hongrois & les Ministres de l'Empereur; mais un différend qui arriva entre les premiers & le Chancelier Oker aliéna extrêmement les esprits. Ce Ministre, en parlant des Mécontens, ne put s'empêcher de dire que les Hongrois avoient toujours été infidèles à leurs Princes; à quoi le grand Chancelier du Royaume de Hongrie répondit, qu'il étoit injuste de vouloir rendre toute la Nation coupable du crime de quelques particuliers. Oker encore plus échauffé par cette réponse, ajoûta que l'Empereur seroit heureux, si de douze Hongrois il s'en trouvoit un qui fût sincérement dans ses intérêts. Le Comte Palfi, Trésorier de Hongrie, ne pouvant souffrir ce discours, sortit en colere, appellant Oker traître & mal-honnête homme. Le Comte Harcani, l'un des députés, quoique fort incommodé de la goutte,

An. 1679. goutte, se leva, & pressa les autres de se retirer, pour éviter de pareils outrages. Le grand Chancelier de Hongrie, & le Comte de Forgats dirent à Oker en sortant: *Sçachez que nous n'avons jamais trahi notre Roi, ni defendu comme vous nos parens, quand ils ont fait de mauvaises actions. Apprenez qu'on n'a pas oublié ce que vous avez fait en faveur du Gouverneur de Fribourg.* Oker ne sçachant que leur répondre, les quitta, & alla rendre compte à l'Empereur de ce qui s'étoit passé à l'Assemblée.

Le Comte Tekeli ayant appris que la Conférence de Vienne étoit rompue, crut qu'il devoit affermir les Mécontens dans leur révolte par quelque action d'éclat, & signaler les commencemens de son Généralat. Il marcha d'abord vers Cassovie, dont il brûla les Fauxbourgs; & après s'être emparé de la Citadelle de Zeilaverd, il s'avança vers la rivière de Thorna, qu'il passa malgré la vigoureuse résistance des Impériaux qui étoient campés à l'autre bord. Il attaqua ensuite la Citadelle de Thorna, & détacha pour cet effet un corps de Cavalerie & de Dragons commandé par le Marquis de Guenegaud, & deux cens hommes d'Infanterie. Ces troupes se posterent dans les maisons

maisons les plus proches de la Place, firent un logement dans le fossé, & avancerent si vivement leurs travaux, que le Vicomte de Thorna & les habitans prirent le parti d'égorger la garnison Allemande, laissant la Place à leur discrétion. Cette conquête fut suivie rapidement de celles de Zeineritz, de Lewens & de deux autres Places. Le Comte Tekeli envoya ensuite des lettres circulaires à tous les habitans du pays, pour leur représenter les mauvais traitemens que l'on continuoit de faire aux Mécontens, & la résolution dans laquelle il étoit, ainsi que tous les autres chefs du même parti, de défendre jusqu'à la mort leur liberté & leurs priviléges. Il invitoit tous les Hongrois de se joindre à lui, avec menaces de traiter comme ennemis, non-seulement ceux qui favoriseroient l'Empereur, mais encore ceux qui voudroient demeurer neutres. Ces lettres & les heureux succès de l'armée des Mécontens, obligerent tant de Hongrois à embrasser leur parti, que leur armée se trouva, au commencement d'Août, de plus de vingt mille hommes, sans compter plusieurs détachemens qui étoient dispersés en plusieurs endroits. An. 1679.

Le Comte Tekeli, pour ne pas laisser tant de troupes oisives, repassa la Teïsse,

An. 1679. & marcha le long du Mont Crapax, qui sépare la Hongrie de la Pologne. Après avoir traversé le Comté de Sépuse, il s'approcha de la ville de Rosemberg qu'il prit d'assaut, & brûla dans le Château deux cens hommes du Régiment de Strazolde. Il envoya ensuite un parti de deux mille hommes, dont la plûpart étoient Tartares, dans la Moravie pour y faire le dégât. Il détacha aussi le Colonel Josna, qui, après avoir été Religieux, s'étoit fait Protestant, avec cinq mille hommes pour ravager l'Autriche; ce qui donna l'épouvante à tout le pays, & obligea un grand nombre de paysans de s'aller réfugier dans Vienne.

Pendant ces hostilités, l'Archevêque de Strigonie tâcha de renouer la négociation; il examina avec les Ministres de l'Empereur les réponses que le Comte Tekeli avoit faites aux propositions de Sa Majesté Impériale. Ce Comte demandoit par son Mémoire, qu'on fît sortir du Royaume de Hongrie tous les Ecclésiastiques qui étoient suspects aux Mécontens; qu'on leur accordât une amnistie générale, le libre exercice de la Religion, la restitution de leurs biens, & de leurs Temples, la permission d'élire chez eux un Palatin de leur Nation, & qu'on

qu'on donnât des assurances pour l'exécution de tous les articles, avec menaces de livrer aux Turcs les Villes des Montagnes dont ils s'étoient emparés. L'Empereur qui venoit de conclure la paix avec la France, témoigna être moins disposé à l'accommodement. Il déclara qu'il prétendoit que la charge de Palatin demeurât entiérement supprimée, & que le Royaume fût gouverné, comme il l'étoit, par un Vice-Roi; il refusa de donner aux Protestans des Temples dans les Villes, voulant qu'ils se contentassent d'en avoir dans les Villages; enfin il demanda qu'avant que d'entrer dans aucune négociation, les Mécontens congédiassent les troupes étrangères qui étoient à leur service: ce qu'ils n'avoient garde de faire, sans être assurés du succès. An. 1679.

Le Grand Duc de Moscovie sçachant que l'Empereur craignoit avec raison que les Turcs ne voulussent embrasser le parti des Rebelles, lui envoya une célèbre Ambassade, pour lui proposer une ligue offensive & défensive contre les Infidèles. L'Empereur nomma pour traiter avec ses Ministres les Comtes de Montecuculli & de Konigseck, qui, après avoir examiné les propositions de ces Ambassadeurs, furent d'avis d'accepter la ligue,

Le Comte de Montecuculli offrit même
An. 1679. d'aller commander l'armée contre les Turcs, quoique son âge fût déja fort avancé, & pût le dispenser des fatigues de la guerre. Le Roi de Pologne envoya aussi à Vienne le Prince Radzivil pour lui offrir d'entrer dans cette ligue, pourvû que l'Empereur voulût se résoudre à déclarer la guerre aux Turcs. Mais quoique les deux Nonces du Pape qui étoient alors en cette Cour, fissent tous leurs efforts pour déterminer ce Prince à prévenir ses ennemis, qui ne manqueroient pas de l'attaquer quand ils en trouveroient une occasion favorable, ils ne purent le résoudre à accepter des offres si avantageuses.

La foiblesse de l'Empereur enhardit les autres peuples de son obéissance à prendre les armes. Neuf cent paysans du Cercle de Breslaw en Silésie, se révolterent contre les Comtes de Galas & de Nostits, & contre d'autres Seigneurs, prétendant en être traités comme des esclaves; & ils refuserent même de payer les contributions qu'on leur demandoit au nom de l'Empereur. Cependant, pour garder quelques mesures, ils envoyerent à Prague quatre Députés, chargés de représenter à l'Empereur les raisons qui les

avoient obligés de prendre les armes, & de lui faire agréer qu'ils confiassent la défense de leurs droits à un Avocat. On mit les Députés en prison, sans vouloir les entendre; & pour appaiser ces troubles dans leur naissance, on fit marcher en Silésie deux Régimens commandés par le Comte de Picolomini, avec ordre de ne faire aucun quartier à ceux qui refuseroient de poser les armes. Cette milice, sans expérience, ne vit pas plutôt paroître les troupes qui l'attaquerent, qu'elle se dissipa. Picolomini fit arrêter quelques-uns de ces paysans, qui furent pendus pour servir d'exemple aux autres, & ensuite il s'en retourna à Vienne. An. 1680.

A peine fut-il parti, que les Rebelles se rassemblerent au nombre de plus de quatre mille. Plusieurs Officiers réformés se mirent à leur tête, & les firent marcher en ordre de bataille avec des étendards, où l'on avoit mis des devises pour exciter les peuples à suivre le même parti. Ils tâcherent de surprendre un Château, pour se saisir des armes qui y étoient renfermées, parce qu'ils en manquoient: le Comte Picolomini les prévint, & ayant été renforcé par les Régimens de Grana & de Mercy, il marcha contre eux. Il les trouva campés à Leittonitz,

An. 1680. & ayant détaché des partis pour les reconnoître, il fit d'abord trente prisonniers avec un Lieutenant réformé qu'il envoya à Prague. Lorsqu'il voulut attaquer ces Rebelles, ils se retirerent en désordre dans des bois entourés de marais & sur des montagnes inaccessibles. Picolomini ne pouvant les y aller forcer, leur fit dire que s'ils vouloient mettre bas les armes, l'Empereur leur accorderoit une amnistie générale, & leur feroit donner satisfaction sur les justes sujets de plaintes qu'ils auroient contre leurs Seigneurs. La crainte du châtiment, en cas qu'ils résistassent, & l'espérance d'un traitement plus favorable, s'ils mettoient les armes bas, en firent retirer cinq mille. L'Empereur, pour réduire les autres, en leur donnant quelque satisfaction, ordonna que les paysans qui étoient obligés de travailler cinq jours de la semaine pour leurs Seigneurs, & qui n'en avoient qu'un de libre, n'auroient plus que trois jours de corvée, & pourroient travailler pour eux les trois autres jours de la semaine.

Après avoir ainsi pacifié les troubles de la Silésie, l'Empereur renoua la négociation commencée avec les Mécontens de Hongrie, & convint avec eux d'une suspension d'armes. Mais comme

un parti ne songeoit qu'à surprendre l'autre, quelques Officiers de l'armée Impériale entreprirent d'enlever le Comte Tekeli dans une maison de plaisance où il se divertissoit avec ses amis sur la foi de la tréve. Ce Comte ayant été averti de leur dessein, alla les attendre dans une embuscade, les défit, & en tailla la moitié en piéces. Quoique cette trahison eût aliéné les esprits, les Comtes d'Esterhasi & de Forgats qui travailloient à l'accommodement, alloient de Comté en Comté exhorter les habitans à rentrer dans leur devoir. L'Empereur de son côté, pour venir plus aisément à bout du dessein qu'il avoit de faire reconnoître l'Archiduc Joseph, son fils, Roi de Hongrie, résolut d'accorder aux Mécontens la plus grande partie de ce qu'ils souhaitoient; mais plus il se rapprochoit, plus les Mécontens sembloient s'éloigner. Après qu'ils eurent offert de remettre toutes choses en l'état qu'elles étoient en 1662, ils demanderent que le Royaume fût déclaré électif, quoique cette prétention fût contraire à la constitution de l'année 1654. An. 1680.

L'Empereur ne laissa pas que de convoquer une Diette générale à Oedenbourg, & l'ouverture s'en fit le dernier

Août, 1680. On y proposa, dans la première séance, de faire l'élection d'un Palatin, avant que de parler d'aucune autre affaire. Le Comte Tekeli communiqua ensuite à l'Evêque Sebestini, Commissaire de l'Empereur, des lettres par lesquelles le Prince Abaffy lui promettoit des avantages très-considérables de la part des Turcs. Sur ce fondement, il demandoit que Sa Majesté Impériale l'indemnisât, en cas que, par l'accommodement qu'il feroit avec elle, il se trouvât dépouillé des biens qu'il possédoit en Transilvanie. La Diette fit proposer à l'Empereur les Comtes Esterhasi, Palfi & Erdedi, pour que la charge de Palatin fût conférée à l'un des trois; mais ce Prince ne se voulut pas déterminer sur un choix si important, qu'il n'en eût parlé au Pere Emeric, qui venoit d'être sacré Evêque de Vienne, & au Secretaire Abelé, qui gouvernoient entièrement son esprit. Quoiqu'on travaillât dans la Diette huit heures par jour, on ne pût dans les premières séances convenir de l'élection du Palatin, à cause du peu d'union qu'il y avoit entre les Commissaires de l'Empereur & les Députés du Royaume. Ce choix se trouva si difficile, qu'il pensa causer la rupture de la Diette, parce que l'Archevêque

An. 1680.

l'Archevêque de Strigonie rejettoit tous les sujets que proposoient les autres. An. 1680.
L'Empereur, pour lever cette difficulté, nomma les Comtes d'Esterhasi, Palfi, Budiani, Erdedi & Kinski, permettant aux Hongrois de choisir celui des cinq qui leur seroit le plus agréable. Cette proposition ayant été mise en délibération dans l'assemblée, toutes les voix se réunirent en faveur d'Esterhasi. L'Empereur qui s'étoit rendu à Oedenbourg, s'en retourna à Neustat, après avoir reçu le serment du nouveau Palatin. Le lendemain de son départ, la Diette reçut une lettre du Comte Tekeli, signée de lui & de six des principaux chefs des Mécontens, par laquelle ils offroient d'accepter l'amnistie, pourvû qu'on leur accordât la liberté de leur Religion, qu'on leur rendît leurs Temples & tous leurs biens, qu'on payât aux Turcs l'argent qui leur avoit été promis, & qu'on donnât aux Mécontens les assurances nécessaires pour l'exécution de ce qui leur seroit accordé. La Diette envoya sur le champ cette lettre à l'Empereur; & ce Prince, après l'avoir communiquée à son Conseil, répondit qu'il ne pouvoit consentir au dernier article concernant les Turcs. En conséquence il fut résolu dans

l'Assemblée

An. 1680. l'Assemblée, qu'on députeroit à Sa Majesté Impériale, pour la prier d'ôter les charges à tous ceux qui avoient eu part aux changemens qu'on avoit faits dans le Royaume, & qui avoient éte cause des troubles qui duroient depuis vingt ans. L'Empereur ne voulut pas répondre sur le champ à cette proposition; il marqua seulement qu'il l'examineroit & feroit sçavoir ses intentions à la Diette. Le Grand Seigneur craignant que le Comte Tekeli ne se remît sous l'obéissance de son Maître, lui envoya un Pacha, pour l'en détourner, & pour lui offrir toutes les assurances qu'il seroit fait Prince de la Transilvanie après la mort d'Abaffy. Ce Pacha qui eut plusieurs Conférences avec le Comte & avec les autres chefs des Mécontens, sçut si bien leur représenter les avantages qu'ils trouveroient en se mettant sous la protection de la Porte, que quatre-vingt d'entre eux lui promirent, au nom de tout le Royaume, de payer au Sultan un tribut de quatre-vingt mille écus, pourvû qu'il voulût les assister puissamment.

Cependant les Députés de la Diette travailloient avec soin à examiner les griefs des Mécontens, & le Palatin alloit de tems en tems à Neustad pour en rendre

dre compte à l'Empereur. Quand les délibérations de cette Diette eurent été rédigées par écrit, ce Prince se rendit à Oedenbourg pour les régler. La Diette envoya en même tems au Comte Tekeli son résultat touchant le point de la Religion, & celui de la contribution annuelle pour l'entretien des troupes & des places de Hongrie. Ce résultat portoit, que l'on accorderoit aux Mécontens la restitution des Temples qu'ils avoient fait bâtir, avec la liberté d'en construire trois autres, & d'y faire prêcher publiquement leurs Ministres; qu'à l'égard des Turcs, on leur donneroit une somme considérable une fois payée, au lieu du tribut annuel qu'ils prétendoient, mais à condition qu'ils prolongeroient pour vingt ans la trève conclue en 1664. On fit même proposer au Comte Tekely, de lui donner en ôtage le fils du Palatin, en cas qu'il voulût venir lui même à la Diette. Ce Comte répondit qu'il ne vouloit rien relâcher de la restitution de tous les Temples, & du payement de quarante mille Risdales de tribut annuel, parce que, sans cette condition, les Turcs ne vouloient pas rendre aux Mécontens leurs femmes & leurs enfans qu'ils avoient en ôtage. Les difficultés

An. 1680.

An. 1680. cultés augmentoient tous les jours de la part des Mécontens. Ils prétendoient que ceux qui étoient cause des troubles, se devoient charger de payer à la Porte le tribut auquel il s'étoient engagés ; d'ailleurs le Comte Tekeli demandoit un Gouvernement & des terres pour sa sûreté.

Les Protestans manquerent même de se trouver à la Diette pendant trois séances, parce qu'ils prétendoient qu'on réglât avant toutes choses le point de la Religion, à quoi l'Archevêque de Strigonie s'opposoit fortement. Ils furent néanmoins obligés de rentrer sur une nouvelle proposition du Comte Tekeli qui demandoit qu'on cédât aux Turcs & aux Transilvains les trois Comtés sur lesquels ils avoient des prétentions, au lieu du tribut annuel qu'il falloit payer à la Porte. Les Etats de Hongrie résolurent enfin de remettre l'examen de leurs griefs particuliers, à une autre Diette qui seroit convoquée dans un an ou deux, sous le bon plaisir de l'Empereur, & ils réduisirent les matières dont ils vouloient la décision aux articles suivans : » Que l'élection du Palatin seroit » confirmée ; qu'on augmenteroit les » troupes de Hongrie de Soldats du

» pays ;

» pays ; qu'on déchargeroit le Royaume
» des contributions extraordinaires ; An. 1680.
» qu'on distribueroit les charges aux
» Officiers Hongrois ; qu'on réforme-
» roit les Chambres de Hongrie, dont
» le Vice-Roi avoit été Président ;
» qu'on licencieroit les troupes étran-
» geres dont on n'avoit pas besoin ;
» qu'on restitueroit aux Mécontens les
» biens qu'on leur avoit confisqués,
» qu'on leur conserveroit la liberté de
» la Religion, & qu'on leur acccorderoit
» une amnistie générale ; qu'on mettroit
» en liberté tous les prisonniers de part
» & d'autre ; qu'une autre Diette seroit
» indiquée le plutôt qu'il seroit possible. »
On ajoûta à ces articles un Mémoire par lequel on demandoit, qu'on démolît la Citadelle de Cassovie; qu'en cas qu'on ne pût restituer aux Mécontens leurs biens confisqués, on leur donnât un équivalent au-delà de la Teysse, & qu'on leur accordât cent Temples, auxquels la Diette se fixoit, quoique les Mécontens en demandassent un bien plus grand nombre. Ce Mémoire ayant été envoyé à l'Empereur, il répondit, entre autres choses, qu'il ne vouloit pas laisser aux Protestans les Eglises qu'ils avoient usurpées sur les Catholiques, mais qu'il donneroit

An. 1680. donneroit de l'argent pour leur faire bâtir d'autres Temples.

Le Prince Abaffy voyant que les négociations ne s'avançoient pas, assiégea Zathmar. Après avoir fait tracer des lignes autour de cette Place, il divisa son armée en quatre corps qui eurent des quartiers séparés. Le premier étoit composé des troupes de Transilvanie; le second de celle de Moldavie; le troisiéme de Turcs; le quatriéme des Mécontens de Hongrie, & ces quatre corps se pouvoient joindre par des lignes de communication. Un cinquiéme composé de cinq mille chevaux tirés de l'armée des Mécontens, sous les ordres de Bernhasi, un de leurs plus braves Officiers, s'avança vers la Teysse, pour s'opposer au secours que le Comte Caprara auroit pû amener. Le Prince Abaffy s'attacha d'abord au corps de la Place, parce que le Comte de Serin qui y commandoit, avoit brûlé les Fauxbourgs, pour être plus en état de se défendre. Ce Comte étoit fils de Nicolas de Serin, frere de celui qui avoit été décapité. Le Transilvain n'eut pas plutôt formé ce siége, qu'il fit publier un Manifeste, portant que la seule pitié qu'il avoit de la persécution qu'essuyoient les Mécontens de Hongrie,

grie,

grie, l'avoit obligé de venir à leur secours, pour leur faire restituer leurs biens & leurs Temples, & pour les rétablir dans leurs anciens priviléges. Il ajoûtoit, qu'il s'étoit porté à cette entreprise, du consentement de la Porte & de tous les Etats de Transilvanie; que le Grand Seigneur lui avoit donné une commission expresse pour cette expédition; qu'en considération de son zèle, sa Hautesse avoit déclaré le Prince, son fils, Régent des mêmes Etats de Transilvanie, en son absence, & son successeur, au cas qu'il mourût dans cette guerre. Le Prince Abaffy poussa vigoureusement ce siége, pour faire voir aux assiégés qu'il étoit en état de les forcer, s'ils ne vouloient pas goûter les raisons contenues dans son Manifeste; & il reçut peu de jours après un secours de huit mille hommes qui lui fut envoyé par le Pacha de Bude. Après l'arrivée de ces troupes, il se rendit maître de la Ville, & contraignit le Gouverneur à se retirer dans la Citadelle. Le Comte de Serin ayant découvert que les assiégeans avoient des intelligences avec un Officier de la garnison, le fit arrêter, & lui fit trancher la tête. Le Prince Abaffy voyant ses mesures rompues par la mort de cet homme, abandonna

An. 1680

An. 1680. donna cette entreprise, & se retira. On parla diversement des motifs qui l'avoient obligé de lever le siége. Les uns attribuerent sa retraite à une mésintelligence survenue entre le Comte de Tekeli, & Teleki Général des troupes de Transilvanie; on accusoit ce dernier de s'être servi de mauvaise poudre qui ne faisoit aucun effet. D'autres disoient que le Prince Abaffy n'avoit point voulu se rendre maître de la Place, parce qu'il avoit eu avis que le Grand Seigneur prétendoit qu'il la lui remît entre les mains. Quoiqu'il en soit, il est certain que le Pacha qui commandoit les Turcs à ce siége, envoya à Constantinople des mémoires contre ce Prince; ce qui l'obligea de retourner dans son pays, de peur qu'il n'y arrivât quelque changement en son absence.

Zathmar est une Place frontière de la Transilvanie sur la rivière de Samos qui l'environne de toutes parts; c'est la Capitale du Comté de Senon. Elle fut cédée à l'Empereur par l'accommodement que Ragoski fit avec lui, pendant le siége de cette Place. Sa Majesté Impériale répondit au Mémoire des Mécontens, par un autre qui contenoit ses intentions de la manière suivante: » Que tous les Etats

du

» du Royaume, tant Seigneurs que
» Gentilshommes, comme aussi les Villes An. 1680.
» privilégiées qui appartenoient immé-
» diatement à la Couronne, jouiroient
» de la liberté de leur Religion, & qu'ils
» en auroient l'exercice libre, sauf néan-
» moins le droit des Seigneurs particu-
» liers; Que les soldats Hongrois qui se
» trouveroient en garnison sur les fron-
» tières, jouiroient de la même liberté;
» Qu'il ne seroit permis à aucune des
» parties, de chasser les Curés ni les Mi-
» nistres des Eglises situées dans les lieux
» où l'exercice de leur Religion étoit
» établie; Que les Catholiques & les
» Protestans ne pourroient s'emparer des
» Eglises possédées par l'une des deux
» communions; Que les Eglises occu-
» pées depuis l'année 1670, durant les
» derniers troubles, demeureroient à ceux
» qui les possédoient actuellement; Qu'il
» seroit permis aux Luthériens & aux
» Calvinistes, & à tous ceux qui étoient
» compris sous ses deux sectes, de bâtir
» un Temple dans chaque Comté où il
» ne s'en trouveroit point, & d'y exer-
» cer leur Religion; Que s'il y avoit
» déja quelques Temples, ils en jouiroient
» ainsi que des revenus qui leur seroient
» affectés; Qu'il seroit permis aux Sei-
» gneurs

» gneurs & aux Gentilshommes des mê-
An. 1680. » mes Comtés, de faire bâtir des Ora-
» toires & des Chapelles dans leurs Châ-
» teaux pour y exercer leur Religion;
» & de les doter d'un revenu suffisant;
» Que les Catholiques auroient le libre
» exercice de leur Religion dans tout le
» Royaume; Qu'on permettroit aux
» Luthériens de Presbourg de bâtir un
» Temple dans un lieu commode qui
» leur seroit marqué, & que ceux de la
» Ville de Zopranitz resteroient en pos-
» session de l'exercice dont ils jouissoient
» alors; Que les différends qui survien-
» droient à l'avenir touchant la Religion,
» ne seroient pas décidés par les armes,
» mais seroient réglés par S. M. I. après
» avoit entendu les parties, & que l'ar-
» ticle huitiéme de la convention du Roi
» Uladislas seroit renouvellé & observé;
» Qu'il seroit défendu, sous peine d'en-
» courir l'indignation de S.M.I. à tous les
» Etats, à tous les Ordres & à tous les
» particuliers du Royaume, de parler
» mal des Religions permises, & d'inju-
» rier ceux qui en feroient profession.

Les Etats présenterent le 21 Octobre
An. 1681. 1681 leur réplique, par laquelle ils
prioient l'Empereur de régler toutes
choses suivant le decret de l'année 1647,
sans

sans avoir égard aux objections des Catholiques. La Réponse de Sa Majesté Impériale n'étant pas telle qu'ils la souhaitoient, ils en furent si indignés, que tous les Seigneurs du Royaume s'en seroient retournés chez eux dès le même jour, si les Commissaires de l'Empereur n'eussent fait les derniers efforts pour les retenir. An. 1681.

Ce différend fut à peine accommodé qu'il s'en éleva un autre plus difficile à terminer. Les Députés des Etats se plaignirent qu'on vouloit céder aux Turcs une partie de la Hongrie ; ils disoient hautement que l'Empereur vouloit conserver l'Allemagne aux dépens de leur pays. Le seul expédient qu'on put trouver pour leur donner satisfaction, fut qu'un Gentilhomme Hongrois, chargé de veiller à leur intérêt, accompagneroit à Constantinople le Comte Albert Caprara qui y alloit en qualité d'Ambassadeur de Sa Majesté Impériale. On arrêta le 16 Novembre, au gré de l'Empereur, l'article concernant la Religion. On travailla ensuite à examiner les moyens de rendre aux Mécontens leurs biens confisqués, & de faire sortir du Royaume les troupes étrangeres, ce que tous les Hongrois souhaitoient ardemment, ainsi

An. 1681. que la cassation ou la réforme de la Chambre nouvellement établie en Hongrie ; mais il y eut sur ces objets de grandes difficultés de la part des Commissaires. Les Hongrois vouloient encore qu'on privât de leurs emplois tous ceux qui en avoient été pourvûs par l'Evêque de Neustat, qu'ils regardoient comme l'Auteur de tous les troubles du Royaume, ce que l'Empereur n'étoit pas disposé à leur accorder. Ils avoient même peine à convenir entr'eux des moyens d'exécuter les choses qu'ils paroissoient desirer le plus ; il y avoit tant de division dans cette Assemblée, que les Ecclésiastiques détruisoient l'après-dinée, ce qui avoit été réglé le matin par les Séculiers. Ceux-ci proposerent à l'Archevêque de Strigonie de renoncer pour lui & pour ses successeurs à la dignité de Palatin, quand elle viendroit à vaquer ; de quoi ce Prélat fut tellement irrité, qu'après avoir dit plusieurs choses fâcheuses à Esterhasi & aux autres Députés séculiers, il sortit pour en aller porter ses plaintes à Sa Majesté Impériale, protestant que pas un des Ecclésiastiques ne se trouveroit plus à l'Assemblée. L'Empereur, pour faire cesser ces différends, ordonna au Comte d'Esterhasi, à l'Ar-

chevêque

chevêque de Strigonie & à l'Evêque de Neustat, de ne plus assister à la Diette, parce qu'ils n'étoient pas agréables aux Hongrois. Le nombre des Commissaires fut réduit par ce moyen à trois : sçavoir, le Prince de Schwarzemberg, le Comte de Nostits & le Chancelier Oker. An. 1681.

L'Empereur ayant conclu une suspension d'armes avec le Comte Tekeli, résolut de faire couronner l'Impératrice avant que de s'en retourner à Vienne. Les Seigneurs Hongrois allerent pour cet effet prendre les ornemens Royaux à Presbourg, & les porterent à Oedenbourg où la cérémonie se fit le neuviéme de Décembre, dans l'Eglise des Religieux de Saint François, avec les solemnités ordinaires. La Diette continua ensuite ses séances, & remit à Sa Majesté Impériale la disposition des biens confisqués qui n'étoient pas encore aliénés. L'Empereur touché de la soumission des Hongrois, ordonna que les biens des Comtes de Serin, Nadasti, Frangipani, Tottembach, & de quelques autres Seigneurs qui avoient été exécutés, seroient entiérement rendus à leurs enfans, ou à leurs autres héritiers. Les Etats de leur côté, pour témoigner leur zèle à leur Souverain,

 firent

An 1681. firent présent à l'Impératrice d'une bourse de deux mille ducats qu'elle ne voulut pas recevoir, leur recommandant de l'employer aux réparations des Eglises Catholiques. La Diette finit enfin le 29 Décembre, & l'Empereur s'en retourna à Vienne. Ce Prince, pour montrer qu'il vouloit gratifier les Seigneurs Hongrois en tout ce qu'il pourroit, fit entrer dans son Conseil-privé le Palatin Paul Esterhasi, & lui fit donner par le Roi d'Espagne l'Ordre de la Toison d'Or. Il conféra au Comte de Drosconitz la charge de Juge Souverain de Police de Justice. Il fit le Comte Ferdinand Esterhasi, Général des Troupes Hongroises, le Comte de Zikits, Colonel d'un Régiment de la même Nation qu'il se chargea de lever à ses dépens, & le Comte Sigefroid de Diektristin, Gouverneur du Comté de Gorice, érigé depuis peu en Principauté.

An. 1682. Le Grand Seigneur ayant conclu la paix avec le Czar de Moscovie, résolut de porter ses armes en Hongrie. Dans cette vûe, il fit faire de grands magasins à Belgrade & dans les autres Places de son obéissance. Il y envoya tant de troupes, que les Soldats furent obligés de coucher au milieu des rues dans des barra-

ques.

ques. Comme Tekeli devoit agir avec les Turcs aussi-tôt que la trève seroit expirée, il jugea à propos de prendre des mesures avec le Pacha de Bude, & se rendit auprès de lui avec une escorte de trois mille chevaux. Le Pacha étant averti de son arrivée, donna ordre à son fils de le recevoir à la porte de la Ville à la tête des Spahis, de lui faire compliment, de sa part, & de le régaler de rafraîchissemens, suivant l'usage de cette nation. Le Comte entra dans Bude avec ses troupes, qui furent logées sous des tentes au-delà de la rivière près de Pest. Le Pacha l'attendit dans la Ville à la tête des Janissaires, & après les civilités réciproques, il l'assura de la protection du Grand Seigneur. Ensuite il lui fit ôter son bonnet à la Hongroise, & lui en fit mettre un à la Turque enrichi de pierreries & orné d'une plume de heron; ce présent qu'il lui fit de la part de sa Hautesse étoit accompagné d'un sabre, d'une masse d'armes & d'un drapeau : il lui donna aussi en particulier quelques chevaux richement harnachés.

An. 1682.

Tekeli dont l'ambition étoit satisfaite, songea à satisfaire l'amour qu'il avoit depuis long-tems pour la veuve du Prince Ragoski. Il avoit envoyé son Secretaire à

An. 1682. Vienne, pour obtenir de l'Empereur la permission d'épouser cette Princesse ; l'Empereur qui crut devoir ménager le Comte dans le tems qu'il tâchoit à lui faire rompre les engagemens qu'il avoit pris avec la Porte, & qui d'ailleurs voyoit bien que c'étoit une pure civilité qu'on lui faisoit, mais qu'on ne laisseroit pas que de passer outre malgré lui ; s'il refusoit son consentement, accorda à cet Envoyé tout ce que son maître souhaitoit. Tekeli me pria d'en aller porter la nouvelle à la Princesse Ragotski, dont je fus parfaitement bien reçu. Quoiqu'elle sçut bien que le Comte n'avoit pas été déclaré Roi de Hongrie, comme le bruit en avoit couru, elle demeura persuadée, qu'en l'épousant, elle ne descendroit pas du rang où son premier mari l'avoit élevée, puisque la valeur de Tekeli & la réputation qu'il s'étoit acquise, le rendoient digne du Trône. Elle me dit que le Comte pouvoit se rendre à Montcatz, pour y recevoir sa foi, & qu'il y seroit le bien venu, puisqu'elle y étoit entièrement la maîtresse depuis la mort de sa belle-mere, ayant été déclarée tutrice du seul fils qu'elle avoit eu du feu Prince Ragotski J'allai porter cette réponse au Comte Tekeli qui se rendit à Montcatz

au

au retour de Bude. Après qu'il eut célébré son mariage avec beaucoup de pompe, il fit entrer des troupes de son parti dans cette Ville & dans toutes celles qui dépendoient de sa femme, pour s'en assurer la possession. Il ne laissa pas néanmoins de négocier toujours avec le Comte de Saponara, Envoyé de Sa Majesté Impériale, afin de l'amuser jusqu'à ce que les Turcs se fussent mis en campagne pour appuyer ses desseins. An. 1682.

L'Empereur reçut peu de tems après des lettres du Comte Albert Caprara, qui lui mandoit qu'il avoit eu audience du Grand Vizir, & qu'il ne pouvoit obtenir la prolongation de la trève qu'aux conditions suivantes, sçavoir: » Qu'on » remettroit la Hongrie en l'état qu'elle » étoit en 1655; Que ce Royaume paye» roit à sa Hautesse un tribut annuel de » cinquante mille florins; Qu'on raseroit » les forteresses de Leopolstad & de » Gratz: Qu'on céderoit au Comte Te» keli Neytracht, Schults, Esseck, & l'Isle » de Schut près de Presbourg, avec » la forteresse de Muran; Qu'on accor» deroit une amnistie générale aux Mé» contens, & qu'on les rétabliroit dans » tous leurs biens & leurs priviléges. Ces conditions semblerent si dures à l'Empereur,

An 1682. pereur, qu'il préféra la guerre à un accommodement si honteux.

La trève étant expirée, Tekeli se joignit aux Turcs qui s'étoient assemblés près de Pest au nombre de quarante mille hommes. Il passa près de Cassovie sans s'y arrêter, & ayant tourné tout d'un coup vers Zathmar, il marcha toute la nuit. Il arriva devant la Place sans qu'on eût eu avis de sa marche, & ayant surpris le Château, il fit passer au fil de l'épée la garnison qui n'étoit que de quatre-vingts hommes commandés par un Enseigne. De ce poste il commença à battre la Ville qui se rendit peu de jours après. Le Général Strazolde s'étoit mis en campagne avec ce qu'il avoit pû ramasser de Troupes, pour tâcher de jetter du secours dans la Place; mais il la trouva prise. Le Comte Tekeli, après y avoir fait entrer une forte garnison, retourna devant Cassovie, parce qu'il avoit des intelligences avec un Lieutenant de la garnison qui lui livra le Château & qui devoit le rendre maître de la Ville. Le Traître ayant été arrêté, le Comte fut obligé d'employer la force où l'artifice avoit manqué. Après avoir fait sommer le Gouverneur qui témoignoit être disposé à se bien défendre, il fit battre la

Place

Place par trois endroits avec vingt piéces de canon à chaque batterie. Il n'avoit d'abord formé le siége qu'avec douze mille hommes seulement ; mais il reçut le lendemain un renfort de quatorze mille hommes que sa femme lui envoya, des troupes qu'elle avoit levées sur ses terres, & le Pacha d'Agria le vint joindte avec six mille. Comme dans le mauvais état où étoient les Troupes de l'Empereur, Tekeli crut alors en avoir trop, il détacha le Comte Petrozzi avec quatre mille chevaux, pour entrer dans le Comté de Lipsca & obliger les peuples de ce Pays & des Comtés voisins à embrasser son parti. Le Lieutenant Colonel Lamb qui commandoit dans Cassovie, avoit envoyé assurer le Comte de Strazolde qui s'étoit avancé le long du Waahag vers Rosemberg, qu'il se défendroit jusqu'au 20 Août; mais après trois jours de tranchée ouverte & divers assauts soutenus dans le corps de la Place qui n'avoit aucun dehors, il fut obligé de se rendre à discrétion. Le Gouverneur fut fait prisonnier de guerre, & les habitans furent contraints de payer cinquante mille écus, pour se racheter du pillage. Tekeli y fit son entrée avec le Pacha de Bude, & fit défiler dans la Ville An. 1682.

vingt-

vingt deux compagnies de ses troupes.

An. 1682. Cassovie, dite Caschau ou Kussa, est la Capitale de la haute Hongrie & en particulier du Comté d'Abawiwar. Elle est située au confluent de la rivière de Tarza & de celle d'Arnat, qui ont toutes deux leurs sources dans le Comté de Sépuse. Quoiqu'elle fût alors soumise au Roi de Hongrie, elle se gouvernoit autrefois en ville libre, comme les Villes Anséatiques d'Allemagne ; & ce ne fut qu'au commencement des troubles qu'elle fut obligée de recevoir garnison Impériale. Après la prise de cette Place, les Turcs se joignirent aux Mécontens, & marcherent ensemble devant Eperies qui se rendit sans aucune résistance : deux cens Allemands qui y étoient en garnison, sortirent avec armes & bagages, & furent escortés jusqu'aux frontières de la Pologne. Eperies est dans le Comté de Saroz sur la petite rivière de Tarza, vers les frontières de la Pologne & à six mille de Cassovie, sans aucunes fortifications régulières.

Cette conquête fut suivie de la prise de Leutsch, du Fort de Zipt & de Zèmire, qui se rendirent aussi-tôt que les Mécontens se présenterent devant leurs portes. Le Comte Tekeli ayant fait démolir

molir Eperies par le conſeil du Pacha de Bude, entra dans le Comté de Sépuſe, où ſe troupes pillerent & brûlerent Sebeta & Saſzink, villes appartenantes au Prince de Bomirski, grand Maréchal de Pologne, pendant que les Turcs s'emparerent de Tokai & de Fillek. Tokai eſt une Place forte ſituée au confluent du Bodrog dans le Comté de Barzod. Elle tomba en la puiſſance de l'Empereur par la ceſſion que lui en fit le Prince Ragoski, lorſqu'il fit ſon accomodement avec Sa Majeſté Impériale. Fillek eſt dans le Comté de Sag, ſur la petite rivière d'Ipola, derrière la forêt de Monach. Les Turcs s'en rendirent maîtres en 1554; les Chrétiens la reprirent & la garderent juſqu'en 1582, & elle retomba ſous la puiſſance des Infidèles, de la maniere que nous venons de le dire. Le Pacha de Varadin, après la priſe de Fillek, alla avec quarante mille hommes inveſtir Lewentz & Neytracht, qui ſe rendirent ſans réſiſtance. Lewentz ou Leina, comme l'appellent les Hongrois, eſt une Place ſituée ſur le Gran, dans le Comté de Bars, & dépendante du Gouvernement de Neuhauſel, d'où elle n'eſt éloignée que de cinq lieues, au Levant. Neytracht, ou Nitria, eſt la Ville Capitale d'un

An. 1682.

An. 1682. d'un Comté & Ville Episcopale dépendante de l'Archevêché de Strigonie. L'Empereur se voyant ainsi attaqué par les Turcs, sans qu'il leur eût déclaré la guerre, envoya le Comte de Caunitz en Baviere, pour solliciter du secours. Il dépêcha aussi plusieurs Officiers & entre autres, le Comte de Windisgratz, vers les les Electeurs & les Princes des Cercles de la Basse Saxe & de la Westphalie, pour les exciter à l'assister dans un besoin si pressant. Il envoya encore le Comte de Walstein, Chancelier de la Toison d'Or, en Pologne, pour se trouver à la Diette de Warsovie, afin d'y négocier une ligue avec cette Couronne. Il fit faire des levées de tous côtés, & manda au Comte Albert de Caprara de revenir, s'il ne pouvoit obtenir la prolongation de la trève; mais le Grand Seigneur ne lui en donna pas la liberté, & l'obligea de le suivre jusqu'à Andrinople, & de-là à Belgrade, où il le fit observer fort exactement. Cet Ambassadeur quelque tems après fit sçavoir à Sa Majesté Impériale, que le Grand Seigneur offroit de prolonger la trève, si Elle vouloit lui céder les Isles de Schut, de Serin & de Raab, avec les forteresses de Raab & de Comorre; ce que l'Empereur refusa, parce

parce que le Comte de Walstein lui avoit fait sçavoir, qu'il avoit conclu une ligue offensive & défensive avec le Roi de Pologne, le 31 Mars 1683. An. 1683.

Le Grand Vizir se rendit à Belgrade le 3 de Mai de la même année avec l'avant-garde de l'armée Ottomane, & plus de trois cens piéces de canon, outre un grand nombre de mortiers à jetter des bombes d'une grossenr prodigieuse. Dans ce même tems toutes les troupes qui devoient composer l'armée Impériale, commencerent à filer du côté de Presbourg, où le Comte Rabata les faisoit camper à mesure qu'elles arrivoient. L'Empereur en fit la revue dans la plaine de Kitzec qui est autour de cette Ville. Elles se trouverent composées de vingt mille hommes de pied, de douze mille chevaux Allemands, & de cinq mille Hongrois & Hussards. Sa Majesté Impériale leur fit distribuer cinquante mille florins; ensuite on tint un conseil de guerre, où il fut résolu de prévenir les Turcs & d'assiéger Neuhausel. Le Prince Charles de Lorraine assiégea donc cette Place le 9 Juin; mais ayant appris que le Grand Vizir marchoit vers Albe-Royale, il leva le siége. Le Général des Infidèles arriva devant cette derniere Place avec

An. 1683. avec 50 mille hommes de pieds, trente mille chevaux & deux cens mille hommes tirés des garnisons. Il occupa avec cette nombreuse armée huit lieues de pays, depuis Albe-Royale jusqu'aux montagnes de Raab; & comme elle se trouvoit à une lieue du Prince Charles de Lorraine, il détacha un grand nombre de Tartares pour faire le dégat dans tout le pays, d'où l'armée Impériale pouvoit tirer des vivres & des fourages.

Le Comte Tekeli, après avoir conféré avec le Grand Vizir, retourna à Cassovie, & fit publier un Manifeste, contenant que sa Hautesse recevroit sous sa protection tous les Hongrois qui embrasseroient le parti des Mécontens, & qu'elle les maintiendroit dans leurs priviléges, leurs libertés, leurs biens, & leur religion; mais qu'on ne donneroit aucun quartier à ceux qui refuseroient de se soumettre. Ce Manifeste fit un si grand effet, que les Villes de Papa, de Dotes & de Vesprim, ouvrirent aussi-tôt leurs portes aux Mécontens. La plûpart des autres Villes déclarerent au Commissaire de l'Empereur qu'elles se rendroient au Comte Tekeli, pour ne pas s'exposer au feu & au pillage, sans espérance d'être secourues.

Papa, autrefois *Mogitiana*, est plus considérable

considérable par sa force, qui n'est cependant pas capable d'une longue résistance, que par sa grandeur & son étendue. Elle est située sur la petite rivière de Marchaltz, près de la forêt de Bakon dans le Comté de Vesprim, entre la Ville de Senon & celle de Javarin. Dotes, ou Thata, dans le Comtéde Javarin, anciennement appellée *Deodatum*, est, selon quelques-uns, *Cæsarea*. Vesprim, ou Weisbrun, a son assiette au Nord du Lac Balaton, vers la source de la Sarwize, à onze milles de Gran au sud, & à cinq d'Albe-Royale à l'ouest. Elle est le Siége d'un Evêque qui est suffragant de Strigonie, & qui en qualité de Chancelier des Reines de Hongrie, a droit de les couronner. Cette Place est défendue par un Fort élevé sur une coline. AN. 1683.

Le Prince Charles de Lorraine ayant été averti par ses Coureurs, que les Turcs étoient déja entrés en Autriche, ne se crut pas état de pouvoir résister à leur armée, parce qu'il falloit renforcer les garnisons de Javarin & de Comorre, & qu'il ne pouvoit par conséquent lui rester tout au plus que vingt-quatre mille hommes. Dans la crainte qu'il eut d'être enveloppé par cette armée formidable, il résolut de se retirer sous le canon

An. 1683. non de Vienne, & il chercha à se placer dans un poste où il pût se conduire, suivant les mouvemens que feroient les Turcs à leur arrivée Il y avoit trois partis à prendre : le premier, de se camper dans la petite Isle de Schut ; le second, de se loger derriere le Rabnitz, & le troisiéme de se poster entre le Rabnitz & le Raab. En suivant le premier & le second, on abandonnoit le passage du Raab aux moindres troupes des ennemis, & on leur ouvroit l'entrée dans les pays héréditaires. Cette considération obligea ce Prince de s'arrêter au dernier parti, comme à celui qui lui sembloit le plus propre à soutenir la Ville & a disputer le passage du Raab. Il étendit sa gauche près de Vienne, & sa droite jusqu'au marais du Rabau, où il mit le Comte de Rabata, pour disputer le passage à ses voisins de la droite. Il laissa dans l'Isle de Schut le Régiment de Wallis avec quelque Croates, pour empêcher les Tartares de s'y jetter, & mit dans les dehors de Raab les Régimens de Grana, de Raab & de Bade. Dans cette disposition, il attendit l'armée ennemie dont les Coureurs parurent à la portée du canon, près du Raab, le 29 de

de Juin. Les Turcs marcherent le premier de Juillet le long du Raab, & leur armée commença de s'étendre depuis le Monastére de Saint Martin, jusqu'à une heure de chemin au-delà de la droite des Impériaux. Ils se camperent serrés & sans intervalles faisant un front de plus de deux lieues d'étendue au-delà de la riviere, jusqu'auprès de la Ville, en tournant à droite le long de la montagne & d'un ruisseau voisin du Couvent. An. 1633.

Le Prince Charles de Lorraine qui étoit sorti de son camp, pour observer la contenance des ennemis, ayant mis l'armée en bataille, à la vûe de leur marche, s'avança sur la riviere pour leur en empêcher le passage, & les éloigna d'abord par le feu de son canon. Vers le midi, ils détacherent de leur gauche un grand corps de Cavalerie qui monta le Raab vers le haut du Rabau, pendant que le gros de l'armée travailloit à établir des batteries en divers endroits le long du front des troupes Chrétiennes; pour tenter le passage.

Le Prince Charles de Lorraine qui n'avoit pas neuf mille cinq cens chevaux dans son camp, ne se trouva point en état de faire, en présence de cette grande armée qui se préparoit à le combattre,

 aucun

An. 1683. aucun détachement pour oppoſer à celui des ennemis. Ces troupes qui étoient compoſées de Mécontens de Papa, de Veſprim & de Dotes, paſſerent à des gués que le Comte Budiani avoit abandonnés, parce qu'il avoit pris le parti de Tekeli avec les Hongrois qu'il commandoit.

Le Prince Charles qui craignit que les ennemis ne lui coupaſſent le chemin de Vienne & des pays héréditaires, prit le parti de ſe retirer la nuit même. Il jetta quelques troupes dans Raab, & en fit entrer d'autres dans l'Iſle de Schut, ſous les ordres du Comte de Zelits, pour couvrir l'Autriche contre les détachemens des ennemis. Après avoir envoyé à Vienne le Comte Caprara, pour informer la Cour des mouvemens des Turcs, il marcha vers Petronel. Lorſqu'il eut gagné une hauteur de laquelle on découvroit aſſez loin, il apperçut ſur la gauche des Villages en feu. Le Comte Gondola qui avoit la tête de l'armée, remarqua le deſſein qu'avoient les Infidèles de gagner le bagage des Impériaux. Il s'y avança avec une partie des gardes. Le Baron de Mercy y accourut auſſi, & ayant reconnu que Gondola ne s'étoit pas trompé, il fit avancer

ter son Régiment & celui de Gortz qui étoient des premiers. Dans le même tems, le Comte Rabata qui étoit alors à l'arrière garde, ayant été averti par le Comte de Taff, qu'on avoit vû paroître un corps considérable de Turcs & de Tartares, en donna avis au Général qui fit faire halte, & mit les troupes en bataille. Pendant qu'il les rangeoit, il eut avis que les ennemis qui avoient couru aux bagages, s'étoient retirés dans le bois, dès qu'ils avoient vû approcher les Chrétiens, & que le Baron de Mercy avoit passé devant le bois avec son Régiment & celui de Gortz.

An. 1683.

Peu de tems après, le Comte de Rabata l'avertit de nouveau, que les ennemis s'avançoient pour attaquer les gardes que le Comte de Taff commandoit. Le Prince Charles de Lorraine s'y rendit d'abord, & trouva que les gardes à qui on avoit envoyé ordre de se retirer par les intervalles des Régimens qui les soutenoient, avoient été rompues & repoussées par les Tartares, & que les autres escadrons tournoient le dos. La confusion étoit si grande, qu'il ne put les arrêter ; mais lorsqu'il se fut démêlé de l'embarras des troupes, il poussa aux Régimens qu'il avoit postés sur la hau-

teur, & les trouva comme il les avoit placés. Il les fit avancer vers les ennemis qui s'arrêterent, & se formerent dès qu'ils virent ce mouvement, ce qui donna lieu au ralliement des escadrons qui avoient plié. Il se mit à la tête d'un Régiment de Dragons avec la plûpart des Officiers Généraux, & marcha dans cet ordre à la tête des troupes aux ennemis. Lorsqu'on fut arrivé à la portée de la carabine, ils tournerent promptement & allerent se former à quelque distance delà; mais les Impériaux ayant continué de marcher à eux, ils lâcherent le pied & s'enfuirent à toute bride. Le Prince Charles les fit poursuivre par ses Coureurs qui leur prirent quelques étendards, & ensuite il fit faire halte, ne voulant pas s'engager avec le gros des troupes, tant parce que ce détachement étoit soutenu par l'avant-garde ennemie, que pour ne pas retarder sa marche vers Vienne, qu'il continua depuis sans nul embarras, les Infidèles n'ayant point paru. On perdit dans ce désordre le Chevalier de Savoie, frere du Comte de Soissons. Ce Prince s'étant un peu trop avancé avec son Régiment de Dragons, un Tartare lui déchargea sur la tête un coup de sabre qui le fit tomber; dans le même

An. 1638.

même tems cet Infidèle mit pied à terre, & le croyant mort, le jetta sur la selle de son cheval, & le serra d'une telle force avec les courroyes, qu'il lui écrasa l'estomac. Peu de tems après ce Prince fut dégagé & conduit à Vienne; mais quoique la blessure qu'il avoit reçue à la tête ne fût pas dangéreuse, on ne put remettre son estomac disloqué, & il mourut quelques jours après. An. 1683.

L'Empereur ayant été informé de la marche des Turcs, sortit de Vienne, pour se retirer à Lintz. Lorsque l'on vit dans la Ville préparer tous les équipages, la consternation devint si grande, la peur grossissant les objets, que personne n'y vouloit rester; les principales maisons furent abandonnées, sans qu'on fît la moindre réflexion sur les meubles précieux & sur les provisions qu'on y laissoit. On n'entendoit par-tout que des cris & des gémissemens, comme si les Turcs eussent déja été maîtres de la Ville. Il sortit de Vienne dans un seul jour un si grand nombre de carosses, de chariots, de Cavaliers & de gens de pied, qu'après leur départ la Ville sembloit déserte. On prétend qu'il s'en retira plus de soixante mille personnes, tant

An. 1683. on s'empressoit d'éviter le péril dont on se croyoit menacé.

Pendant que ceux des habitans que la terreur avoit saisis abandonnoient Vienne, le Prince Charles y arriva. Il employa ses soins pour faire cesser la confusion ; il fit travailler au glacis, aux chemins couverts & aux palissades. On employa deux jours à brûler les Fauxbourgs, & les Bourgeois alloient eux-mêmes mettre le feu dans leurs propres maisons. Enfin il distribua les postes à ceux qui devoient les garder, & donna ordre à toutes choses.

Les Turcs commencerent le 14 de Juillet à descendre de la montagne de Saint Marc, & ils ouvrirent la tranchée du côté de la porte Impériale. Ils mirent plusieurs piéces de canon en batterie, & firent un feu continuel pour favoriser leurs travaux qu'ils poussoient en serpentant. Quelques troupes furent détachées pour s'emparer des ponts. Le Comte de Schults ayant vû repousser ses batteurs d'estrade & ses gardes avancées, fit approcher quelques escadrons pour les soutenir ; mais comme les Infidèles avoient déja un grand corps passé dans le Tabor, & qu'on ne pouvoit soutenir les troupes avancées,

avancées que par le défilé du pont, les ennemis les chasserent & les obligerent de repasser le premier pont. Ils y planterent même leurs étendards; mais le canon chargé à cartouche, & le feu des Dragons rangés le long du bras du Danube, les contraignirent de se retirer Les Turcs, avant que de s'approcher de la contrescarpe, firent jetter dans la Ville un petit sac dans lequel étoit enfermée une lettre du Grand-Vizir écrite en Latin & en Langue Turque, & par laquelle il exhortoit les Bourgeois à se rendre, leur faisant espérer toute sorte de bons traitemens. An. 1683.

Le Grand-Vizir choisit son poste du côté qui regardoit le ravelin avec l'Aga des Jannissaires, nommé Kara Mustafa comme lui, son Kiaia & le Pacha de Romelie.

L'attaque de la droite & du bastion de la cour fut commise à Usin Pacha de Damas, soutenu par le Seraskier, Jannissaire Aga, ou Colonel de toute l'Infanterie. Achmet Pacha de Temiswart qui avoit été Tefterdar, commandoit l'attaque de la gauche vers le bastion de Lobel; mais étant mort quelque tems après d'une dissenterie, Usin Pacha, qui avoit été aussi Garde du Trésor de sa Hautesse,

Hauteſſe, fut mis à ſa place.

An. 1683. Le Baron de Caunitz, Réſident de Sa Majeſté Impériale à la Porte, lequel étoit alors dans le camp des Turcs, envoya par un de ſes domeſtiques au Comte de Stharemberg, Gouverneur de la Ville, une lettre par laquelle il l'informoit de tous les deſſeins des Turcs. Il ne fut pas difficile à ce domeſtique de paſſer, parce que les Officiers & les Valets de tous les Miniſtres qui réſident auprès du Grand Seigneur ſont habillés à la Turque, & parlent le langage du Pays. Cette nouvelle fut tenue ſi peu ſecrette, que le Grand Vizir en fût averti; ce qui fut cauſe qu'on arrêta le domeſtique au retour, & que ce commerce ceſſa par ſa détention.

Le Comte Tekeli, auprès de qui j'avois toujours reſté, aſſembla des troupes près de Tirnau, & s'avança vers Preſbourg, dans le deſſein de ſurprendre la Place, par le moyen d'une intelligence qu'il avoit avec le Gouverneur. Le Prince Charles de Lorraine qui étoit ſorti de Vienne auſſi-tôt que les Turcs y étoient arrivés, ayant eu avis de ce deſſein, marcha le long de la Marcke, afin de s'y oppoſer, & il fit avancer le Major Okelbi avec deux cens hommes,

pour

pour tâcher d'entrer dans le Château. Okelbi fut battu, & la Ville reçut garnison des Mécontens. Le Prince Charles ayant appris cette nouvelle sur sa route, envoya les bagages à Mareck, traversa la Marcke, & à une heure de chemin de la rivière, ayant apperçu un parti des Mécontens, le fit pousser. Les Impériaux continuerent ensuite leur marche jusqu'au défilé qui descendoit dans Presbourg. Le Prince Louis de Bade & le Baron de Mercy furent détachés pour s'en saisir & pour gagner les hauteurs des vignes, ce qu'ils exécuterent sans obstacle. Pendant cette marche, le Major Okelbi ayant pris un grand détour, trouva moyen d'entrer dans le Château avec 200 hommes. A la pointe du jour les Fauxbourgs furent attaqués par le Prince Louis de Bade, & abandonnés par les Mécontens qui se retirerent dans la Ville. Ils y firent peu de résistance, & allerent joindre le gros de leur armée, qui n'en étoit qu'à trois quarts de lieue. Le Comte Tekeli ayant appris la perte de cette Place, mit son armée en bataille, marcha aux Impériaux, & détacha quelques troupes, pour commencer l'escarmouche. Le Prince Charles de Lorraine ne voulut pas l'engager, que toute son armée

An. 1683.

An. 1683. armée ne fût en bataille; mais dès que sa seconde ligne fut formée, il avança vers l'ennemi. Le Comte Tekeli ne jugea pas à propos de donner combat, & se retira en bon ordre. Lorsque les Impériaux furent à la portée du pistolet de ses troupes, elles commencerent de tourner, se séparant & se rejettant sur les deux côtés pour faire leur retraite. Celles qui étoient à la droite & qui avoient quelques escadrons Polonnois opposés à elles, se trouvant pressées par leur avant-garde, furent poussées assez vivement jusqu'à un grand bois où elles tinrent ferme, & s'étant mis en bataille derrière un ruisseau, obligerent les troupes qui les avoient suivies de se retirer en désordre. Sur la gauche, un autre détachement de Polonnois, soutenu de quelques escadrons Allemands, chargea de son côté les Mécontens avec une telle vigueur, qu'il les obligea de s'enfuir avec assez de désordre vers Tirnau. Le Comte Tekeli ayant rassemblé ses troupes pendant la nuit, décampa & retourna à Cassovie.

Aussi-tôt que ce Comte eut appris que les Impériaux s'en étoient retournés vers Vienne, il fit sommer la Moravie de lui payer des contributions, ce qui obligea le Prince de Lorraine de revenir. Lorsqu'il

qu'il fut arrivé à Acren sur la Marcke, il fut informé qu'un Parti des Mécontens avoit repassé la rivière & brûlé quelques villages; il détacha, pour les suivre, cinq cens Polonois, qu'il fit soutenir par quelque Cavalerie & par des Dragons. Les Polonois rencontrerent les Mécontens à deux lieues d'Acren, & leur enleverent une partie de leur butin; mais ayant passé la Marcke en les poursuivant, ils se trouverent enveloppés par un autre Parti qui les tailla en piéces. Depuis ce moment, les Mécontens ne cesserent de continuer leurs ravages dans la Moravie; mais le Prince Charles, pour les contenir, leur fit déclarer qu'il alloit donner ordre aux garnisons de toutes les Places de l'Empereur de brûler les terres & les maisons de tous ceux de leur Parti, ce qui fit cesser leurs courses.

An. 1683.

Cependant les Turcs avançoient beaucoup leurs travaux devant Vienne, & la Ville étoit réduite à l'extrémité. Le Prince Charles qui étoit instruit du mauvais état de la Place, dépêcha le Comte Caraffe au Roi de Pologne, pour lui communiquer les lettres qu'il avoit reçues, & pour presser la marche du Général Sinaviski qui étoit en Silésie depuis six jours. Ce Comte fut aussi chargé de prier

An. 1683. Sa Majesté Polonoise de venir avec les premieres troupes: car outre l'idée qu'on avoit de sa bravoure, le Prince Charles étoit persuadé que Sobieski, hâtant sa marche, le gros de l'armée s'avanceroit avec plus de diligence. Il envoya d'un autre côté le Comte de Schaffemberg à l'Electeur de Saxe, pour faire trouver des chariots sur les routes où les troupes auxiliaires devoient passer. Comme il ne doutoit pas que des lettres aussi pressantes ne fissent avancer la marche des troupes, il se crut obligé de faire les dispositions nécessaires pour leur faciliter le passage du Danube, & il résolut d'aller vers Krems, après en avoir donné avis à l'Empereur par un Courier.

Le Grand-Vizir ayant appris que les Impériaux prenoient la route de Krems où les troupes auxiliaires s'avançoient, envoya ordre au Comte Tekeli d'entrer dans les pays héréditaires, & d'y faire toute sorte de dégats, pour obliger les Allemands de retourner en arrière. Ce Comte qui vouloit ménager ses troupes, se contenta d'y envoyer les Tartares & les Turcs qui s'étoient joints à son armée. Le Prince Charles de Lorraine averti du ravage que faisoient ces Infidèles,

Infidèles, alla à eux avec tout ce qu'il avoit de troupes. Lorſqu'il fut arrivé à la hauteur de Piſemberg, il détacha quelques partis qui firent des priſonniers, par leſquels il fut informé de la force des ennemis. Il mit ſon armée en bataille, étendant ſa droite vers un bois, ſous les ordres des Comtes de Caprara & de Rabata, & la gauche commandée par le Prince Louis de Bade, le long de la plaine. Il fit deux lignes, & une réſerve où furent places ſur la droite les Polonois aux ordres du Caſtellan de Bomirski. An. 1683.

Pendant que les Impériaux formoient leurs eſcadrons, les ennemis s'étoient auſſi rangés en bataille, laiſſant le gros de leurs troupes dans le fond de la plaine, & ils commencerent une ligne ſur la hauteur, s'étendant ſur la gauche, comme s'ils avoient eu deſſein de gagner le camp des Impériaux. Dès qu'on fut à portée d'en venir aux mains, on engagea l'eſcarmouche, & comme les armées étoient fort près l'une de l'autre, les Infidèles détacherent deux grandes troupes, l'une de Turcs qui venoient au petit pas, & l'autre de Tartares qui s'avançoient à la gauche. Quelques volées de canon des petites piéces que les Dragons de l'Empereur avoient à leur droite, firent

faire

faire un mouvement aux Turcs, pendant
An. 1683. qu'ils s'avançoient, mais ne purent les empêcher de venir charger les Polonois avec une grande fermeté. Ils renverserent d'abord deux escadrons, & pénétrerent jusqu'à la seconde ligne, tant par cet espace, que par quelque jour qu'avoit laissé la Cavalerie Impériale, avec une vigueur ou plutôt une témérité surprenante, essuyant le feu de tout l'escadron voisin qui fit un mouvement pour les prendre en flanc. La perte qu'ils firent, ne les empêcha pas de pousser jusqu'à la réserve; ils tâcherent même de s'en retourner par le même chemin & de la même maniere, mais il s'en sauva peu. A la gauche, les Tartares ayant essayé par pelotons de gagner le flanc des Chrétiens, ceux qui passerent furent taillés en piéces par les troupes qu'on leur opposa, ou obligés de se retirer vers le gros de leur corps. Les Impériaux avançant ensuite en bon ordre, pour attaquer le front des ennemis, avant qu'ils pussent rassembler tous leurs corps, séparerent leur armée de façon, qu'une partie prit sa route vers la Marcke, & l'autre se rejetta du côté des ponts de Vienne. On les suivit quelque tems sans les pouvoir atteindre Ceux qui avoient pris du côté

du

du Danube, voyant que quelques détachemens les joignoient, que les Polonois qui les suivoient n'en étoient pas éloignés, & que l'armée marchoit de ce côté-là, tenterent le seul moyen qui leur restoit pour échaper. Ils se jetterent dans le Danube, & tâcherent de passer ce fleuve à la faveur des piliers du pont que les Chrétiens avoient brûlé, laissant leurs armes, leurs chevaux & leurs équipages sur le bord. Plusieurs de ceux qui s'obstinerent à le traverser, furent noyés ; & ceux qui regagnerent les bords du Danube, furent tous tués ou pris. Le Prince Charles de Lorraine ayant appris que le Roi de Pologne devoit coucher à Heilbron, laissa le commandement de l'armée au Comte Caprara, & partit pour aller trouver ce Prince. Il le rencontra en marche à la tête de ses Hussarts, & après les civilités réciproques, ils continuerent ensemble leur route jusqu'au soir. Aussi-tôt qu'ils furent arrivés au camp, ils tinrent conseil de guerre, pour concerter ensemble les moyens de secourir Vienne. L'armée s'étant mise en marche le 11 Septembre, elle se sépara pour occuper les montagnes de Kalemberg par cinq postes différens, suivant la disposition qui en avoit été faite. Le Roi de

An. 1683.

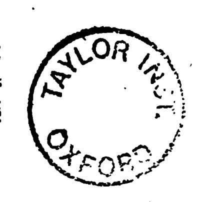
An. 1683. de Pologne prit le chemin qui étoit à droite, le Prince de Saxe Lawembourg, Général de la Cavalerie, suivit la route voisine de celle qui étoit assignée aux Polonois, & il conduisit par ce chemin l'aîle droite de l'armée Impériale; l'Infanterie de Baviere & de Franconie, commandée par le Prince de Valdeck, Maréchal de camp, prit le troisiéme chemin qui étoit celui du milieu; & toute l'Infanterie de l'Empereur & du Duc de Saxe marcha à la gauche par les deux autres chemins, dont l'un étoit le grand chemin de la Chapelle Saint Leopol, & l'autre tiroit le long du Danube. Le Comte Caprara, Général de la Cavalerie, suivoit immédiatement avec l'aîle gauche par les deux mêmes chemins.

Les premiers escadrons gagnerent les hauteurs de Kalemberg sans opposition, par toutes les routes qu'on avoit prises. On y étendit le front de l'armée, que l'on fit camper sur le penchant de la montagne du côté de Closter-Neubourg, sur trois lignes, & en quelques endroits sur un plus grand nombre, suivant la disposition du terrein; en sorte que l'on occupa la tête de sept ou huit avenues, par lesquelles on pouvoit descendre & se ranger pour aller aux ennemis. On fit

en

en même tems conduire deux petits canons à Saint Leopol & au Monaſtére des Camaldules. On y employa le reſte du jour & toute la nuit, parce que la montagne étoit ſi roide, qu'on ne put faire monter que deux petites piéces, encore fallut-il doubler & tripler les attelages. An. 1683.

Les ennemis voyant paroître les premieres troupes des Chrétiens, firent à leur droite un mouvement pour s'avancer jusqu'au pied des montagnes ; & s'étendant de-là juſqu'au bord du Danube, ils occuperent un terrein coupé de haies, de rideaux, de chemins creux & de hauteurs, d'où ils pouvoient embarraſſer la deſcente de la montagne & les premiers défilés. On les délogea auſſi-tôt que le canon fut arrivé à Saint Leopol ; ils ſe mirent hors de portée, & camperent la nuit du onze ou douze.



Le Roi de Pologne qui étoit reſté une lieue en arriére, après s'être campé, vint à la Chapelle de Saint Leopol, d'où il découvroit le camp des Turcs. Il demanda au Prince Charles quelque Infanterie Allemande, pour joindre la ſienne dans la deſcente de la montagne, & ce Général commanda quatre bataillons, dont Sa Majeſté Polonoiſe ſe contenta.

An. 1683. Le Prince Charles de Lorraine ayant reconnu le terrein au pied des Camaldules,ordonna au Comte de Lelé de disposer un corps de troupes à prendre poste pendant la nuit au débouché du bois & d'y établir une batterie, pour assurer d'autant plus le passage de l'armée qui devoit se faire le jour suivant. On travailla toute la nuit à cet ouvrage; mais avant qu'il fut achevé, les ennemis s'en apperçurent & envoyerent quelques troupes pour l'empêcher. Ils se posterent d'abord assez près derriére un rideau & des haies qui fermoient presque le terrein de la descente de la montagne devant la batterie des Chrétiens. Le Comte Fontaine & le Duc de Croui furent commandés pour les en déloger, & les obligerent de se retirer derriére un autre rideau.

Le Prince Charles de Lorraine qui avoit observé ce qui se passoit, s'apperçut que les Turcs y portoient le corps qui avoit campé au-delà de Neudorff, pour soutenir leurs troupes avancées; il fit marcher d'abord toute l'aîle gauche, & peu après il donna ordre au Prince de Waldech & au Duc de Saxe Lawembourg de sortir du bois sur les ennemis qui étoient à la tête de leur campement.

pement. Les assiégés ayant aperçu de leurs ramparts le commencement du combat, firent feu de toute l'artillerie des bastions & des courtines contre la tranchée & la batterie des Turcs. An. 1683.

Pendant que le Roi de Pologne marchoit, le Prince Charles fit descendre le Régiment de Dragons de Heuseler & un de Saxons, que le Comte Caprara posta à la gauche de la Chapelle de Saint Leopol. Ces deux corps ayant eu ordre d'attaquer les ennemis, les pousserent avec tant de vigueur, qu'ils les obligerent de se retirer derriére un ravin. Cet avantage donna du tems & du terrein pour étendre le front de l'aîle gauche, à mesure qu'elle descendoit & sortoit du défilé. Cependant la premiere ligne d'Infanterie emporta un autre rideau qui s'étendoit presque depuis le Danube, jusque vis-à-vis le canal d'Olly, pendant que le reste de l'aîle gauche occupoit le terrein que les premieres troupes venoient d'abandonner, pour joindre le Comte Caprara au bord du Danube. Le Prince de Waldech & le Duc de Saxe Lawembourg, en sortant du bois, continuerent leur marche jusqu'à ce qu'ils fussent paralleles au front des troupes

commandées par le Duc de Croui, & ils s'avancerent en étendant leur droite jusqu'à ce qu'ils fussent à portée de donner la main aux Polonois. Le Roi de Pologne parut vers le midi à la tête de ses troupes, & vint joindre l'aîle droite des Impériaux.

An. 1683.

On marcha en cet endroit, quoique lentement, à cause de la difficulté des chemins & par l'opposition des ennemis; la gauche longeant le Danube jusqu'au Village de Neudorff, l'emporta après une résistance assez forte. Comme le Roi de Pologne étoit encore en arriére, l'armée fit halte assez près de Neudorff, jusqu'à ce qu'il fût avancé sur la même ligne, après quoi elle continua sa marche. La gauche des Impériaux emporta avec peu de résistance le poste que les Turcs occupoient à Helstagah, & le Prince de Waldech obligea de son côté ceux qu'il avoit en tête de se retirer. Cependant les Infidèles qui s'étoient mis en bataille dans leur camp, firent quelques mouvemens qui paroissoient menacer l'aîle gauche: mais appercevant l'armée de Pologne sur les hauteurs, il se rendirent de ce côté-là; de sorte que les Polonois & les Turcs se trouverent en présence presque

que en même ordre, & ayant plus de fond que de front. Les Polonois étoient appuyés à un bois, & les Infidèles à leur camp. Le Roi qui marchoit à la tête de ses troupes, détacha quelques escadrons de ses Hussards qui allerent rapidement, la lance baissée, attaquer les Turcs de front. Ils renverserent d'abord tout ce qu'il y avoit en tête ; mais s'étant trop engagés, ils s'attirerent un si grand nombre d'ennemis sur les bras, qu'ils furent obligés de tourner le dos. Les Turcs les poursuivirent jusqu'à un endroit, où le Prince de Waldech avoit fait avancer fort à propos quelques bataillons dans un poste avantageux. Le feu de cette Infanterie rallentit la poursuite des Turcs, & donna au Roi de Pologne le tems de faire avancer sa premiere ligne pour rétablir le désordre des Hussards. Les Turcs ne pouvant plus soutenir le choc des Chrétiens, se retirerent avec plus de diligence qu'ils n'étoient venus sur une petite hauteur où il y avoit de l'Infanterie & du canon.

An. 1683.

Le Roi, après cet avantage, continua de marcher avec toute son armée, malgré l'opposition des ennemis qu'il fallut chasser pied à pied de divers postes, & le feu de leur artillerie qui fit quelque dommage aux

Polonois, sans les ébranler. Le Prince
An. 1683. Charles s'étant avancé en même tems vers la gauche du camp des Turcs pour y faire diversion, les Infidèles se mirent en bataille sur le ravin qui étoit devant leur camp, & tournant quelques piéces de canon contre les Chrétiens, ils firent mine de vouloir défendre ce poste, qui étoit le plus fort de tout le terrein & qui servoit de retranchement à leur camp; mais leur fermeté dura peu. Les Impériaux s'étant avancés à la portée du mousquet, les Turcs abandonnerent ce ravin vers les 5 heures du soir, & laisserent aux Chrétiens toute la commodité de repasser sans embarras & d'entrer dans leur camp. Le Prince Charles, profitant de leur désordre, fit tourner toute sa gauche, & au lieu qu'elle se portoit le long du Danube, il la fit marcher sur la droite, pour entrer dans le camp des ennemis, sans qu'aucun soldat quittât son rang pour piller le bagage qu'ils avoient laissé à l'abandon avec leurs tentes tendues. Les Turcs qui faisoient tête aux Polonois, voyant leurs compagnons fuir devant les Impériaux, prirent l'épouvante, & commencerent à se retirer de peur d'être pris en flanc.

Le Roi de Pologne passa ensuite le

ravin

ravin avec ses troupes, malgré le feu de quelques Janissaires qui le défendoient encore, & il poursuivit les ennemis. Il entra sur les 7 heures dans leur camp, un peu après que le Prince de Waldech y eut passé avec les troupes de Baviere & de Franconie. Le Prince Charles, une demi-heure après, ayant gagné avec les troupes qu'il commandoit le Fauxbourg de la contrescarpe, ordonna au Prince Louis de Bade de s'avancer vers les tranchées des Turcs, avec quelques troupes que le Baron de Mercy conduisoit; mais ce Prince n'y arriva qu'après que les Janissaires, qui y étoient de garde, eurent achevé leur retraite. Ils la firent aux approches de la nuit, & se retirerent avec peu de perte, ayant eu la fermeté, avant que d'abandonner les lignes, de tenter une nouvelle attaque contre la Ville, & de tourner contre l'armée le canon qu'ils avoient dans leurs batteries, dont ils firent quelque décharge. La nuit suspendit la victoire, & obligea les Impériaux de faire halte dans cette partie du camp, qui étoit entre le Danube & la Ville de Vienne, les ennemis s'étant retirés de l'autre côté du fleuve. Ils le passerent à la faveur des ténébres à Shimket, faisant leur retraite par le derriére

An. 1683.

An. 1683. derriére de leur front. Ils quitterent leur camp avec tant de précipitation, qu'ils laisserent dans le quartier du Grand Vizir l'étendard de l'Empire Ottoman & les queues de cheval qui sont les marques de sa dignité. Ils abandonnerent aussi toutes leurs tentes, & la plus grande partie de leur équipage, toutes leurs munitions de guerre & de bouche dont ils avoient une provision extraordinaire, & toute leur artillerie montant à cent quatre-vingt piéces de canon ou mortiers. Enfin ils presserent tellement leur retraite, que dès le 13 leurs premieres troupes avoient déja passé le Raab. Le Grand Vizir, avant que de se retirer, fit couper la tête à cinq femmes de son sérail, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des vainqueurs. Le Baron de Caunitz, Résident de l'Empereur à la Porte, qui étoit dans le quartier de ce Général, courut risque dans la chaleur du combat d'être tué par les Chrétiens, parce qu'il étoit habillé à la Turque. Le Prince Charles de Lorraine vouloit poursuivre les ennemis; mais le Roi de Pologne n'y voulut jamais consentir, s'excusant sur ce que ses troupes étoient trop fatiguées.

Le Grand Vizir qui sçavoit que le Pacha de Bude ne manqueroit pas de lui rendre

rendre de mauvais offices à la Porte ſur la levée du ſiége de Vienne, réſolut de le prévenir, & manda au Grand Seigneur par un courier qu'il lui dépêcha exprès de Belgrade, qu'il avoit diſpoſé toutes choſes pour ſoutenir le premier effort des Chrétiens, & les engager à une bataille qui auroit eu infailliblement un ſuccès heureux; mais qu'il avoit été contraint de changer de deſſein, parce que ce Pacha s'étoit retiré avec ſon corps d'armée, compoſé des Valaques, des Moldaves & des Hongrois, ce qui avoit tellement abattu le courage de ſes troupes, qu'il lui avoit été impoſſible de tenter le combat; qu'ainſi il avoit été obligé de ſe retirer, pour conſerver le reſte de l'armée, & ne pas hazarder la perſonne de ſa Hauteſſe. Mais ce Général, après avoir bien examiné les ſuites que pouvoit avoir le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe, ne ſe crut pas en ſûreté par cette précaution. Il ſe perſuada qu'il devoit ſacrifier la vie du Pacha de Bude à la conſervation de la ſienne; il le fit donc arrêter avec les Pachas de d'Erſcheck & de Poſſega, qu'il ſçavoit être d'intelligence avec le premier, & les fit tous étrangler ſur le champ. Cette conduite fournit à ſes ennemis, & principalement

An. 1683.

cipalement

An. 1683. cipalement au Kiſlar Agaſi, un prétexte pour perdre le Vizir. Ce chef des Eunuques étoit une créature de la Sultane Validé & elle lui avoit recommandé en mourant, de la venger du premier Miniſtre ; ce qu'il fit très-adroitement. Après la mort des trois Pachas, le Grand-Vizir continua ſa marche ; mais en paſſant près de Raab, la garniſon de cette Place chargea ſon arrière-garde, & lui tua environ ſix cens hommes. Il ne laiſſa pas que de paſſer outre, & fut joint auprès de Gran par un corps de quinze mille Turcs qui alloient ſe rendre à Belgrade. Une partie des débris de l'armée Ottomane ſe jetta dans cette Place, dans Neuhauſel & dans Bude ; le reſte ſe retrancha près d'Altembourg.

Le Comte Budiani qui à l'arrivée des Turcs avoit abandonné les paſſages qui commandoient le Raab, prit le parti des Méconteñs. Mais, après avoir fait la guerre aux troupes de l'Empereur avec un corps de Turcs & de Hongrois qu'on lui avoit confié ; après avoir brûlé & pillé quantité de Villages ſur la frontière de Styrie, il ſurprit & tailla en piéces ces mêmes Turcs auxquels il étoit uni, & ſe joignit enſuite au Comte d'Aſpremont, pour tâcher de harceler les troupes

pes de la grande armée dans leur retraite devant Vienne. An. 1683.

Le Prince Charles de Lorraine en ayant eu avis, persuada au Roi de Pologne de profiter des avantages que leur donnoit la consternation où se trouvoient les Infidèles. Ces deux Princes se mirent en marche ensemble, & après avoir tenu conseil à Wiswar, ils résolurent d'attaquer le fort de Barcam, qui est à la tête du pont de Gran. Le Roi étant arrivé à une heure de chemin de ce fort, fut averti par les premieres troupes de son avant-garde, qu'il paroissoit quelques escadrons des ennemis, & il fit des détachemens pour les pousser. Les Turcs plierent d'abord, mais ayant été soutenus d'un gros corps de troupes, les Polonois furent repoussés. Le Roi fit marcher d'autres escadrons à leur secours, & le combat s'étant engagé, il s'avança lui-même avec sa Cavalerie. Le gros des ennemis qui jusqu'alors étoit demeuré couvert d'une grande coline, parut inopinément de six à sept mille hommes; il chargea vivement les Polonois en flanc & en tête, sans leur donner le tems de se mettre en bataille, & les obligea de prendre la fuite. Les Turcs combattoient en désordre, mais avec chaleur; ils tuerent aux

aux Polonois plus de deux mille hommes,
An. 1683. & entre autres le Palatin de Pomeranie.

Le Comte de Duneval qui avoit marché toute la journée avec le Roi, voyant commencer l'escarmouche avec les premiers escadrons, envoya avertir le Prince Charles de Lorraine que les ennemis étoient aux mains avec les Polonois. Ce Prince marcha en diligence, & passant un défilé qui étoit entre lui & la plaine où l'action se passoit, il vit en arrivant que la Cavalerie Polonoise étoit entiérement rompue, & que les Turcs la suivoient de près dans sa fuite. A cette vûe, son premier soin fut de mettre les premieres troupes de l'Empereur en bataille, en laissant toutefois assez de terrein aux fuyards, pour empêcher qu'ils ne vinssent se renverser sur lui. Dès qu'il eut quelques escadrons formés à sa premiere ligne, il s'avança vers les ennemis, laissant au Prince Louis de Bade le soin d'achever de mettre sa Cavalerie en bataille. Ce mouvement fit d'abord arrêter les Turcs dans leur poursuite; ensuite ils se retirerent assez promptement sous Barcam, pour n'être pas joints par la Cavalerie de l'Empereur, que le Prince Charles ne voulut pas laisser aller après eux à la débandade. Pendant qu'il avançoit, le Marquis

quis d'Arquien, frere de la Reine de Pologne, vint dire à ce Prince qu'il croyoit le Roi perdu, parce que Sa Majesté s'étoit avancée à la tête des Polonois dans les lieux les plus exposés, pour les animer par la parole & leur inspirer par son exemple de la fermeté. Le Prince Charles fit donc sur le champ faire halte à ses troupes, & s'étant avancé vers les Polonois, il trouva le Roi hors de danger. An. 1683.

Ils continuerent leur marche ensemble. Le Roi, avec une partie de ses Hussards, de son Infanterie & de sa meilleure Cavalerie, se mit à la droite entre la Cavalerie & les Dragons. Le grand Général Jablonski, avec d'autres Hussards, de l'Infanterie & quelque Cavalerie, prit la gauche & marcha de même entre la Cavalerie Allemande & les Dragons; le reste de l'armée Polonoise fit une troisiéme ligne. Le lendemain sur les neuf heures, on vit les ennemis en bataille dans la plaine, & l'on continua de marcher au petit pas. Lorsqu'on fut assez près d'eux, les Turcs firent un mouvement & se formerent comme en trois lignes à l'endroit du corps de bataille, laissant seulement deux gros escadrons à leur droite. Ils vinrent ensuite avec assez de fierté attaquer la gauche de l'armée

An. 1683. l'armée Chrétienne, & cherchant les Polonois qui la terminoient, ils chargerent les Hussards que le Grand Général commandoit.

Dans le même tems le gros des Turcs qui occupoit le milieu de la hauteur, s'avança vers l'Infanterie des Chrétiens, comme s'il eût voulu l'enfoncer ; & lorsqu'il en fut à une demi-portée de mousquet, il se rejetta sur leur gauche, en leur prêtant le flanc, pour soutenir leurs premieres troupes. Le Prince Charles de Lorraine qui voyoit leur mouvement, étoit allé vers l'Infanterie, le long de la Cavalerie de l'aîle gauche. Avec toute cette partie de la premiere ligne qui n'avoit pas combattu, il s'avança promptement à la tête des escadrons, & prit les ennemis eux-mêmes en flanc, ce qui les mit dans une telle déroute, qu'ils ne purent faire tête en aucun endroit. Il les fit poursuivre par le Comte de Duneval avec toute cette premiere ligne, & avec tous les Polonois de la même aîle qui les pousserent pêle mêle jusqu'aux portes de Barcam & dans les marais de Gran où l'on en tua un grand nombre.

Le Roi de Pologne fit alors avancer quelques-uns de ses Cosaques, & le Prince Charles cinq bataillons de Stharemberg, de

de Grana & de Bade, que le Comte de Stharemberg conduisit avec les Cosaques. A peine ce détachement fut-il fait, que le Prince Charles qui s'étoit approché du fort pour le reconnoître, fut averti que le pont du Danube s'étoit rompu par la précipitation des premiers fuyards, & que la foule des ennemis étoit si grande dans Barcam & sur le bord du Danube, qu'ils sembloient y être entassés les uns sur les autres. Il y courut précipitament, pour profiter de l'occasion. Il donna ordre au Prince Louis de Bade de faire mettre pied à terre aux Dragons de Schults, de Coffestin & de Castelli, & de marcher au fort de ce côté-là, pour y faire une seconde attaque; ce qui fut exécuté avec beaucoup de vigueur. Le Prince Charles ayant encore fait avancer quelques pelotons d'Infanterie sur le Danube, & cinq piéces de canon chargées à cartouches, pendant qu'on faisoit sur les ennemis un double feu de canon & de mousqueterie le long du bord du fleuve, fit attaquer le fort. Les ennemis se voyant ainsi pressés de tous côtés, ne purent soutenir cette attaque, & les Impériaux se rendirent maîtres de ce poste, l'Infanterie & les Dragons y étant entrés

An. 1683.

An. 1683. trés en même-tems par les endroits qu'ils avoient attaqués.

Barcam ou Parcam n'eſt qu'un bourg au bout du pont de Gran, qu'on pourroit même regarder comme un Fauxbourg de cette Ville, & où eſt un Château qui commande le pont. Le Roi de Pologne voulut faire entrer ſes troupes dans la Place, après l'action finie ; ce qui obligea le Comte de Stharemberg à en faire ſortir la garniſon Allemande pour y laiſſer les Polonois ſeuls, parce que ces deux nations étoient ſur le point de s'égorger pour le partage du butin. Après que les Impériaux en furent ſortis, les Polonois brûlerent Barcam & toutes les paliſſades qui l'enfermoient, parce que les Turcs avoient mis ſur les pointes les têtes de leurs camarades qui avoient été tués dans l'action précédente. Le Prince Charles qui connoiſſoit l'importance de ce poſte, l'alla viſiter, & y fit travailler pour le mettre en défenſe.

Ces deux victoires remportées ſur les Turcs, rétablirent l'autorité de l'Empereur dans Papa, dans Dotes, dans Veſprim & dans Lewentz, qui reçurent garniſon Allemande. Les Comtes de Tranchin & de Tirnau, de Nitria & de Lewentz, abandonnerent le parti des Mécontens

contens, & se rangerent sous l'obéissance de Sa Majesté Impériale. Le siége de Gran ayant été ensuite résolu, le Roi de Pologne & le Prince Charles passerent le Danube, & aussi tôt que la Place fut investie, les Polonois & les Allemands prirent leurs postes. Les troupes se logerent en trois différens endroits assez près pour pouvoir battre le Château. Le premier poste étoit Tomasberg, le second à Martinberg, & le troisiéme dans la plaine sur le Danube, du côté de Barcam. Les Impériaux occuperent les deux premiers postes, les Bavarois le troisiéme, & le Roi de Pologne demeura avec toute son armée de l'autre côté du Danube. Cette Place ne résista que six jours, & se rendit le 28 Octobre. An. 1683.

Gran est la Capitale d'un Comté, & une des principales villes de la Hongrie. On lui donne ce nom à cause de la riviere de Gran qui se jette dans le Danube au pied de ses murailles. Les habitans la nomment *Stregan*, en François Strigonie, dont les Turcs ont formé leur Ostrogun, qui est le nom qu'ils lui donnent. Quelques Auteurs prétendent que c'est l'*Aquinium* des Anciens. Cette Ville est à cinq milles de Comorre, à dix de Bude & d'Albe-Royale. Elle est par-

An. 1683. tie dans une plaine arrosée par le Danube, & partie sur le penchant de la montagne Saint-Thomas, ce qui fait qu'on la divise en haute & basse Ville; le Château est au haut de cette colline qui est fort rude & fort élevée. Le Roi Saint Etienne y prit naissance, & ce fut sans doute par cette considération qu'il fit son Archevêque Primat de tout le Royaume. L'Eglise Cathédrale qui est renfermée dans le Château où ce saint Roi fut enterré, est aussi un ouvrage de sa piété. Elle est dédiée à Saint Albert, qu'on regarde comme l'Apôtre de la Bohême & de la Hongrie, pour avoir prêché la foi dans ces deux Royaumes. Ce Château est au bord du Danube sur un rocher escarpé de touts côtés; il est presque de forme triangulaire. Il a deux grosses tours, l'une qui regarde Thomasberg, & l'autre vis-à-vis de Bercam du côté du Danube. D'une de ces tours à l'autre, la muraille a de petits flancs en quelques endroits, & à mi-côte cette espace est fortifié d'un fossé revêtu de pierre de taille. Au pied du fossé regne une terrasse, en façon de ravelin, garnie de gros pieux qui ont quatre grandes pointes. De l'autre côté du Château qui regarde le Danube, il n'y a pas d'ouvrage

trage; mais il eſt fort eſcarpé & couvert de la Ville qui eſt environnée An. 1683.
des eaux de ce fleuve. Gran n'a que de ſimples murailles & point d'autres fortifications que des paliſſades, qui en couvrent la porte du côté de ſes murs. Le Château eſt commandé par deux montagnes d'où on peut le battre; mais il eſt fort élevé, & les approches en ſont extrêmement difficiles. Après la priſe de cette Place, les troupes ſe mirent en quartier, les Polonois du côté de Cachar & d'Eperies, & les Impériaux vers Preſbourg; mais le Roi de Pologne, après s'être rafraîchi quelque tems, prit la route de Cracovie.

Le Grand-Vizir de ſon côté s'étant rendu auprès du Grand Seigneur, lui dit à peu près les mêmes choſes qu'il lui avoit écrites contre le Pacha de Bude, & lui fit approuver la rigueur qu'il avoit exercée contre lui. Il accuſa auſſi le Comte Tekeli de l'avoir mal ſecondé; enfin il ſçut ſi bien purger ſa conduite auprès de ſon maître, qu'il empêcha que la veuve du Pacha de Bude, qui étoit ſœur de ſa Hauteſſe, ne vînt lui faire ſes plaintes d'une action ſi barbare, & qu'il lui fit envoyer un ordre de ſe rendre inceſſamment à Andrinople à ſon devoir. La

An. 1683. saison étant fort avancée, le Grand Seigneur laissa Cara Mustafa à Belgrade, pour avoir soin de son armée pendant le quartier d'hiver, & s'en retourna à Andrinople,

Comme les Chrétiens remportoient tous les jours de nouveaux avantages sur les Turcs, & que le Grand-Vizir ne faisoit aucune démarche pour les repousser, ses ennemis secrets, & principalement le Kislar-Aga & le Caimakan qui étoient jaloux de son élévation, se servirent de cette occasion, pour décrier sa conduite auprès du Grand Seigneur. Cependant le Comte Tekeli qui étoit accoutumé à recevoir de grands subsides de la Porte, & qui avoit auprès de sa Hautesse des espions, par lesquels il étoit fidèlement averti de ce qui se passoit dans cette Cour, sçachant qu'on l'avoit rendu suspect au Sultan, & que l'on ne parloit plus de lui envoyer les secours accoutumés, n'oublia rien pour se justifier par lettres; mais ce fut inutilement. Ces lettres ne désabuserent point le Grand Seigneur, qui croyant aveuglément tout ce que Cara Mustafa lui avoit dit à Belgrade, étoit persuadé que le Comte étoit d'intelligence avec les Impériaux. Tekeli ne voyant point

de

de milieu entre se perdre ou se justifier, prit un parti fort dangereux. Il alla lui-même à Andrinople *incognito*, & il me laissa en Transilvanie, pour avoir soin de ses troupes. Il trouva moyen, par le crédit du Kislar-Aga qui étoit son ami particulier, d'avoir une audience du Sultan: il se prosterna devant lui la face contre terre, & lui déclara qu'il lui apportoit sa tête, aimant beaucoup mieux la perdre, que d'être exposé à la calomnie de ses ennemis & à la disgrace de son protecteur. La hardiesse de Tekeli lui réussit heureusement. Le Grand Seigneur écouta ses raisons, & par le récit qu'il lui fit, il jugea qu'on devoit imputer à la mauvaise conduite de son Vizir tous les malheurs arrivés pendant le siége de Vienne. Il permit au Comte de s'en retourner, l'assurant plus que jamais de sa protection, & il lui promit de lui envoyer de si puissans secours, qu'il seroit bientôt en état de réparer avec avantage les pertes qu'il avoit faites. On recommença à faire des plaintes contre le Vizir, & la perte de Gran ne contribua pas peu à les faire écouter. Les Jannissaires que les ennemis secrets du Vizir avoient fait assembler tumultueusement pour demander sa tête, sous prétexte qu'il avoit

An. 1683.

An. 1683. abandonné leurs compagnons dans les tranchées de Vienne, firent jouer le dernier ressort pour mouvoir cette grande machine, & enfin la mort de Cara Mustafa fut résolue dans un Divan que le Grand Seigneur assembla exprès. L'ordre fut donné au Chiaou Bachi & au Capigliar Kiaia de partir en poste, pour se rendre à Belgrade. Ils y arriverent le 25 de Décembre, & s'étant adressés à l'Aga des Jannissaires, ils lui communiquerent les ordres du Grand Seigneur. Le Sultan lui ordonnoit de donner à ces deux Officiers tous les secours nécessaires. Le Commandant des Jannissaires, après s'être assuré des troupes qu'il commandoit, les accompagna dans le Palais du Vizir. Cara Mustafa qui apperçut de sa chambre l'Aga des Jannissaires avec les deux autres Officiers, comprit aisément que ses ennemis avoient profité de son absence pour le perdre, & que ceux qu'il voyoit arriver venoient pour exécuter l'arrêt de sa mort Quelques Officiers qui lui devoient leur fortune, se trouvant alors auprès de lui & ayant appris de sa bouche ce qu'il en pensoit, lui proposerent de tenir la porte fermée. Ils lui représenterent qu'il étoit aimé des troupes, & que s'il vouloit sauver ses jours,

il

il verroit s'armer quantité de bras pour sa défense. Mais ce Ministre à qui la vie étoit odieuse, après l'affront qu'il avoit reçu devant Vienne, certain d'ailleurs que sa résistance ne serviroit qu'à reculer sa mort de quelques jours, parce qu'il étoit environné d'ennemis de sa Religion qui ne manqueroient pas de profiter de la division de ses troupes, voulut, par sa derniere soumission aux ordres du Sultan, désabuser ceux qui l'avoient cru peu attaché à sa loi; ou plutôt il se trouva tellement perplex dans le danger aussi pressant qu'imprévû dont il se voyoit menacé, que les trois Officiers du Sultan entrerent dans sa chambre, avant qu'il eût pris sa résolution. Il tâcha de leur cacher le désordre de son ame, & après leur avoir rendu les civilités qu'ils lui firent, il leur demanda ce qui les amenoit. L'Aga des Jannissaires prenant la parole, lui dit que sa Hautesse lui demandoit le sceau de l'Empire qu'elle lui avoit confié, & lui en montra l'ordre par écrit. Le Vizir ouvrit aussi-tôt son sein & en tira ce dépôt qu'il lui présenta avec respect, en demandant s'il avoit autre chose à exiger de lui. On l'obligea de rendre l'étendard de la même sorte; & après qu'il eut encore demandé si l'on ne

An. 1683.

An. 1683. ne vouloit rien davantage, les trois Officiers ne lui répondirent que par des pleurs, en lui faisant voir par écrit le commandement par lequel le Grand Seigneur vouloit qu'il donnât sa tête. Cara Mustafa ne s'épouvanta point, car il s'y étoit déja préparé: il demanda seulement s'il ne lui étoit pas permis de faire sa priere. Les Officiers lui répondirent qu'ils n'avoient pas ordre de lui refuser cette consolation. Il ordonna à ses gens de se retirer, afin de prier avec moins de distraction; & après qu'il eut fait une priere assez longue, ses gens rentrerent. Alors le Vizir tira un papier de son sein qu'il donna à l'Aga des Jannissaires, pour le rendre à sa Hautesse. On a cru que c'étoit un billet par lequel le Sultan lui avoit promis de ne le faire jamais mourir & dont il ne voulut pas se servir, jugeant bien qu'il n'en tireroit aucun avantage, puisqu'il étoit trop éloigné du Grand Seigneur, pour pouvoir apprendre ses intentions. Ce Ministre s'assit ensuite sur le bord d'un sopha dont il releva le tapis, afin d'être seulement sur les planches, & demanda qu'il fut étranglé par son Bourreau, ce qui lui fut accordé. Après avoir mis quelques momens à se disposer, il appella l'Exécuteur;

teur, & il lui dit qu'il se hâtât & ne le fît point languir. Le Bourreau lui ayant jetté le cordon au col, il débarrassa lui-même les bouts du cordon & dit qu'il n'étoit pas nécessaire qu'on lui tînt les mains. Aussi-tôt qu'il fut étranglé, le Bourreau lui coupa la tête & en ôta la peau qu'il remplit de paille hachée, pour être mise dans une boëte & être portée à Andrinople au Sultan qui la reçut le 7 Janvier 1684, comme il revenoit de la chasse. Le corps du Vizir fut tiré hors de sa chambre, & porté sous un pavillon pour être vû de tout le monde. En même tems on se saisit de ses principaux Officiers qui furent amenés à Andrinople dans plusieurs chariots. Le Reis Effendi, qui étoit un des principaux, fut pendu; Mauro Cordato, interprète du Vizir, fut mis à Constantinople dans le Château des sept Tours, après avoir été dépouillé de son argent & de ses pierreries. Hussin Aga fut établi par le Grand Seigneur Kiaia ou Intendant des enfans de Cara Mustafa, auxquels sa Hautesse laissa tout ce que leur pere avoit d'immeubles. On trouva dans les trésors de ce Ministre dix ou douze millions, tant en meubles qu'en argent comptant & en pierreries, dont le Sultan profita. An. 1684.

Le

An. 1684. Le Kislar-Aga qui avoit toujours beaucoup de crédit, & qui s'imaginoit, sans aucun fondement, que le Grand Seigneur pensoit à lui pour le faire Grand Vizir, déclara par avance qu'il n'accepteroit point cette charge, parce qu'il n'avoit pas assez de capacité pour en soutenir le poids. Le Selicktar ou Grand Maréchal, qui étoit le véritable favori de sa Hautesse, & qui jugeoit qu'il seroit toujours assez puissant tant qu'il auroit la faveur de son maître, fit connoître au Sultan qui vouloit l'élever à cette dignité, que toute son ambition étoit de lui plaire, & qu'il aimoit beaucoup mieux s'attacher uniquement à sa personne, que de partager ses soins entre le Prince & l'Etat, comme il seroit obligé de faire, s'il acceptoit la charge dont il vouloit l'honorer. Un refus si obligeant augmentant l'estime & l'affection que le Grand Seigneur avoit pour le Selicktar, le détermina à nommer Grand-Vizir Ibrahim Aga, qui étoit Caimakan, & qu'on appelloit autrement Cara Kiaia.

Pendant cette révolution de la Porte, voici ce qui se passoit à la Cour de Vienne. L'Empereur, pour ramener les Mécontens à leur devoir, voulut profiter de

de l'abattement où sembloit se trouver le parti des Turcs, & fit publier une Amnistie dont voici les articles. Elle portoit, Que Sa Majesté Impériale accordoit un pardon général à tous les Hongrois qui avoient porté les armes contre son service, & à ceux qui avoient suivi le parti du Comte Tekeli, voulant qu'ils fussent tous rétablis dans leurs honneurs, dignités, noblesse & bonne réputation, comme aussi dans la jouissance de tous leurs biens, meubles & immeubles qui se trouveroient en nature; Que Sa Majesté Impériale enverroit des Commissaires à Presbourg avant le 15 de Février, avec tous les pouvoirs nécessaires pour recevoir le serment de ceux qui rentreroient dans l'obéissance qui lui étoit dûe, les assurer de sa faveur, & les rétablir dans la jouissance de leurs biens, à condition qu'ils se présenteroient devant les Commissaires avant la fin du même mois de Février; Qu'on auroit égard aux intérêts de ceux qui possédoient des charges & des dignités dans la Hongrie avant les derniers troubles, & que les Commissaires examineroient les moyens les plus faciles de les rétablir ou de les dédommager, afin d'en faire leur rapport, sur lequel on attendroit la An. 1684.

décision

An. 1684. décision de l'Empereur ; Qu'il seroit pourvû à la subsistance des Officiers & des soldats qui entreroient au service de Sa Majesté Impériale, & qu'ils seroient distribués en garnison dans les principales Places de la Hongrie ; Que les Commissaires feroient exécuter les Ordonnances faites à la derniere Diette d'Oedembourg, tant à l'égard des Ecclésiasistiques que des Séculiers ; Qu'ils examineroient aussi les Statuts de l'année 1655, dont les différentes interprétations avoient donné lieu à plusieurs désordres, & qu'après avoir écouté les remontrances des principaux Seigneurs & des Communautés de Hongrie, ils dresseroient le projet d'une déclaration pour expliquer ces Statuts, afin qu'elle fût publiée à la prochaine Diette, du consentement des Etats du Royaume ; Que les Villes & les Communautés pourroient comparoir devant les Commissaires par Députés, & qu'on expédieroit pour cet effet les passeports & saufconduits nécessaires ; Que l'Empereur exhortoit tous les Hongrois à profiter de la Loi de grace qu'il leur accordoit, attendu qu'il feroit poursuivre suivant la rigueur des Loix ceux qui persisteroient dans leur révolte, déclarant qu'il ne seroit pas responsable

ponſable des maux que la continuation des troubles pourroit cauſer à la Hongrie & à toute la Chrétienté ; Qu'enfin le Prince Charles de Lorraine, le Comte Venceſlas d'Althein, & le Baron Abelé, ſe rendroient inceſſamment à Preſbourg pour y faire l'ouverture de la commiſſion le quinze du mois de Février. Cette Amniſtie contribua à ramener pluſieurs Seigneurs Hongrois à leur devoir. Le Baron de Baragotzi, aîné de ſa maiſon, abandonna le parti du Comte Tekeli, & ſe rendit à ſon Château de Zakwar avec trois cens Huſſards qu'il commandoit. Pluſieurs autres Seigneurs Hongrois du même parti ſuivirent cet exemple, & ſe fortifierent dans le Château d'Wguar appartenant à l'un d'eux. Les Barons Ladiſlas & François de Baragotzi, André Schemiski, François Clebai, & Etienne Maskai devoient les y venir joindre ; mais leur deſſein ayant été découvert, le Comte Tekeli ſe ſaiſit de leurs perſonnes & leur fit couper la tête. On pendit auſſi un Gentilhomme Hongrois, qui avoit eu part à ce complot. Le Comte Tekeli alla enſuite avec dix mille hommes de ſes troupes, & un grand corps de Turcs commandés par les Pachas de Bude & d'Agria, aſſiéger le Baron

AN. 1684.

Baron Baragotzi dans son Château de
An. 1684. Zakwar ; mais le Comte Rabata qui en fut averti, marcha promptement à son secours. Le Comte Tekeli n'ayant pas voulu hazarder le combat dans une saison fâcheuse, aima mieux se retirer à Tourna, & ensuite vers Ungwer, où il pressa si vivement le Comte Hamanai, que dès le troisiéme jour il l'obligea de se rendre à discrétion. Ce dernier fut conduit à Cassovie & décapité comme les autres.

Le Baron de Baragotzi, pour venger la mort de ses deux freres, entra dans les terres de la dépendance de Moncast, & il désola tout par le fer & par le feu, jusqu'aux environs d'Eperies & de Cassovie. Le Comte Tekeli de son côté s'avança avec huit mille hommes vers Michelfdolf dont il se rendit maître ; il y tua ou fit prisonniers trois cens Lithuaniens qu'on y avoit laissés. Après le départ des Polonois, il s'empara des quartiers que ceux-ci avoient abandonnés. Il chassa les Impériaux du Comté de Sepuse, reprit les Châteaux de Setwar & de Hamanai, emporta ensuite la Ville de Loschan, où il fit prisonniers plusieurs Seigneurs Hongrois fidèles à l'Empereur qui s'y étoient assemblés, pour dé-

sur les opérations de la campagne prochaine. Ses troupes pillerent la Place, An. 1684.
& après y avoir mis le feu, l'abandonnerent. Lorsque le Comte Tekeli fut de retour à Cassovie, il écrivit au Pape & il lui manda : Qu'il étoit disposé dès l'année précédente à terminer les troubles de la Hongrie par un accommodement, suivant les conditions dont il étoit convenu avec le Baron de Saponara; mais que n'ayant pû obtenir de l'Empereur que le Roi de Pologne fût garant de ce traité, il avoit été obligé, par les circonstances de la derniere campagne, de prendre d'autres mesures pour sa propre sûreté, en se conservant la protection de la Porte; Qu'il sçavoit bien que ses ennemis l'accuseroient, sous ce prétexte, d'avoir renoncé en quelque maniere au Christianisme; mais qu'il pouvoit protester à sa Sainteté qu'il n'avoit pris les armes que pour la défense de sa patrie, & qu'il ne s'étoit mis sous la protection des Turcs, que pour la préserver de son entiere ruine, après avoir reconnu par l'expérience de plusieurs années que l'Empereur n'étoit pas en état de la défendre. Il concluoit, que l'on ne pouvoit sans injustice lui donner, non plus qu'à ceux de son parti, le nom odieux de rebelle, puisqu'il

An. 1684. puisqu'il ne combattoit que pour la défense des priviléges accordés par les anciens Rois de Hongrie, & par le Roi André second, dont les lettres conservées dans les Archives du Vatican faisoient voir que les plaintes des Mécontens étoient bien fondées; qu'il avoit été principalement obligé de prendre les armes, parce que dans sa jeunesse il avoit été exilé & dépouillé de tous ses biens avec plusieurs Seigneurs Hongrois, qui n'avoient jamais pû obtenir justice sur leurs griefs, & dont plusieurs avoient été condamnés à mort par des Juges incompétens, sans observer les formalités prescrites par les Loix; que ceux-là & les autres, la plûpart Catholiques, & entre autres Georges Scelephani, Archevêque de Strigonie, avoient fait de fortes instances pour le rétablissement de ces mêmes libertés, que l'Empereur avoit juré de maintenir, lorsqu'il avoit reçu la Couronne de Hongrie à Presbourg en 1655; mais que la maniere violente dont ils avoient été traités, les avoit contraints de se procurer par les armes la sûreté qu'ils ne pouvoient espérer par une autre voie; qu'il n'avoit eu aucun dessein contre la Religion Catholique, au préjudice de laquelle il déclaroit n'avoir

voir rien fait, & qu'il n'avoit aucun deſſein de détruire en Hongrie, où il vouloit ſeulement maintenir la liberté accordée par les Loix & par pluſieurs Diettes aux Proteſtans appellés *Evangéliques*. Il finiſſoit par ſupplier ſa Sainteté de vouloir juger de ſes intentions par ſes déclarations, & non ſur le rapport de ſes ennemis. Le Pape n'eut pas plutôt reçu cette lettre, qu'il aſſembla une Congrégation à laquelle furent appellés le Miniſtre de l'Empereur & celui du Roi de Pologne, pour délibérer ſur la réponſe que l'on feroit à Tekeli; mais on ne put y prendre aucune réſolution capable d'appaiſer les troubles. An. 1684.

Le prince Charles de Lorraine ouvrit la campagne par le ſiége de Vicegrad, dont il jugeoit la conquête néceſſaire pour ſe rendre maître de la navigation du Danube, & pour couper par ce moyen les vivres aux Turcs. Lorſqu'on fut arrivé devant la Place, le Chevalier Rhone s'attacha à la premiere porte & la rompit ſans beaucoup de peine. Le Baron d'Aſſi monta ſur les murailles avec les Grenadiers & ſe jetta dans la Ville, pendant que le Chevalier Rhone briſoit la ſeconde porte; ce qui donna au Duc de Neubourg la facilité d'y faire entrer le

reste des troupes. Cependant le Colonel
An. 1684. Beck gagna la hauteur du Château, se logea derrière une muraille qui regne devant la porte, & fit attacher le mineur au fossé. La garnison se défendit le reste du jour & une partie du lendemain; mais vers les quatre heures du soir elle demanda à capituler.

Vicegrad, Ville assez considérable de la Basse Hongrie & qui est ancienne, nommée par ceux du Pays Plidenburg, est sur le Danube, à trois milles au-dessous de Gran, en allant vers Bude. Le Château est bâti sur un rocher d'assez difficile accès, avec un fossé revêtu. La Ville est environnée de murailles avec des palissades, & il y a une redoute qui étoit autrefois un Monastére de Religieuses. Les Turcs étoient maîtres de cette Place depuis l'année 1605.

Le Prince Charles de Lorraine marcha ensuite vers Weitzen. Il apperçut en sortant du défilé de Marotz, des troupes Ottomanes en bataille sur des hauteurs escarpées près de la Ville, ayant devant leur gauche un marais qui régnoit tout le long des hauteurs. Il y rangea aussi ses troupes; mais il ne put achever de les mettre en ordre que sur les onze heures, parce que le terrein étoit

fort

fort difficile, & qu'elles n'y pouvoient arriver que par un défilé. La droite étoit du côté du Danube, & la gauche vers la Montagne. Ces troupes furent mises sur deux lignes. Le corps de réserve fut posté derrière, & l'on commanda quelques Régimens pour garder le bagage. L'armée Impériale s'avança vers les ennemis qui lui laisserent passer le marais, sans faire aucun mouvement. Mais aussitôt qu'elle fut arrivée sur les hauteurs, ils commencerent l'attaque avec leurs cris ordinaires, & chargerent avec beaucoup de fureur le Régiment de Taf qui étoit au milieu de la ligne. Le Prince Charles qui s'y trouva posté, eut son cheval blessé d'un coup de pistolet. Les Impériaux avancerent toujours avec une résolution qui étonna les Infidèles, & les obligea de lâcher pied. Ils se rallierent néanmoins & revinrent à la charge; mais ils furent repoussés jusqu'à trois fois avec tant de vigueur, qu'ils se renverserent les uns sur les autres, & dans ce désordre ne songerent plus qu'à prendre la fuite. Il y eut cinq cens Janissaires tués, & plusieurs furent noyés dans le Danube, en voulant passer le pont en foule. Il en resta trois cens prisonniers, & la Cavalerie se sauva du côté de Bude.

An. 1684.

An. 1684. Le Prince Charles fit en même-tems attaquer Weitzen, dont la garnison épouvantée se rendit à discrétion. Weitzen ou Watzem, & en Latin *Vaccia*, est sur le Danube à cinq milles au-dessus de Bude au nord. C'est une Ville Episcopale dépendante de l'Archevêché de Strigonie. Après cette conquête, le Prince Charles de Lorraine prit la route de Bude. Lorsqu'il fut arrivé devant cette Place, les Turcs mirent le feu à la basse Ville, n'espérant pas de la pouvoir conserver, & se retirerent dans la haute qui étoit défendue par un Château plus capable de résistance. Le même jour les Impériaux commencerent à faire tirer leur canon; ils se rendirent maîtres du premier fossé & du mont Saint Godard qui commande la Ville. Le Pacha de Marots voulut jetter quelque secours dans la Place; mais il fut défait par le Comte de Transmendorf qui commandoit les Croates. Pendant ce siége, le Comte de Lelé s'empara de Wirewitza, Ville d'Esclavonie, dont il laissa le commandement au Baron de Kullan. Cette conquête fut suivie de celles de Sopia, de Fatina & de Werazin, que les Turcs abandonnerent, jugeant impossible de les conserver après la prise de Wirewitza.

Cependant

Cependant l'armée principale qui étoit devant Bude, attaqua Wareſtad qu'elle emporta avec beaucoup de vigueur, & s'empara de l'Iſle de Sainte Marguerite, où elle trouva quantité de fourages dont elle avoit un extrême beſoin, parce que les ennemis avoient entièrement conſumé tous ceux qui étoient aux environs de la Place. Le Grand-Vizir ne pouvant aller en perſonne ſecourir cette Place qui eſt la Capitale du Royaume de Hongrie, y envoya le Seraskier, Officier de réputation. Il s'appelloit Zouglan, & avoit été élevé dans le ſérail avec Ibrahim, alors Grand-Vizir, auquel il devoit toute ſon élévation. Il avoit commencé à donner des preuves de ſa valeur ſur mer; mais ne trouvant pas dans cet emploi de quoi ſatisfaire ſon ambition, il avoit quitté ce ſervice, & étoit allé Volontaire dans l'armée commandée par Capoſtan Pacha, contre le Roi de Pologne. Sa fierté lui avoit attiré la diſgrace de ſon Général. Il avoit été envoyé priſonnier à Temiſwar; mais il avoit trouvé le moyen de ſe ſauver & de venir à Conſtantinople, où il avoit fait ſon raccommodement par l'entremiſe d'Ibrahim qui étoit déja en conſidération à la Porte, & ce généreux ami lui An. 1684.

 avoit

An. 1684. avoit fait donner de l'emploi dans l'armée que le Grand Seigneur envoyoit contre les Morlaques, qui avoient refusé de payer le tribut ordinaire. Celui qui commandoit les troupes ayant été tué dans une embuscade que les rebelles lui avoient dressée, Zouglan avoit été mis à sa place, & il avoit continué cette guerre si glorieusement, qu'on l'avoit nommé *Cheitar*, ou le Diable. Ibrahim ayant été fait Caimacan de Constantinople, avoit obtenu du Grand-Vizir Cara Mustafa, pour son ami Zouglan, le commandement de l'armée que l'on envoyoit dans la Province de Diarbeck, pour s'opposer aux entreprises des Persans qui vouloient entrer dans les terres de l'Empire Ottoman, pendant que le Grand-Seigneur étoit passé en Hongrie avec toutes ses forces. Zouglan n'avoit pas été moins heureux dans cet emploi que dans les autres. Il avoit battu les Persans, & s'étoit rendu maître de la Province de Serbent qu'il avoit abandonnée, après l'avoir rendue tributaire de sa Hautesse. Ibrahim étant parvenu à la dignité de Grand-Vizir après la mort de Cara Mustafa, & ne voulant pas s'éloigner du Sultan qui passoit tous les jours à chasser dans les plaines d'Andrinople, pendant

pendant que les Impériaux lui enlevoient les meilleures Places de Hongrie, An. 1684.
avoit fait donner à Zouglan, qu'il regardoit comme un autre lui-même, le commandement de l'armée destinée au secours de Bude avec la qualité de Seraskier, qui donne chez les Turcs le même pouvoir qu'avoient autrefois les Connétables en France.

Ce Général, tel que je viens de le peindre, ayant assemblé un corps de troupes considérables aux environs d'Albe-Royale, se mit en marche pour aller attaquer les lignes des Chrétiens; mais ayant appris que l'Electeur de Baviere étoit arrivé au camp avec des troupes fraîches, il changea de dessein, & jugea qu'il falloit attendre que les Bavarois fussent fatigués, comme l'étoit déja le reste de l'armée. Il marcha vers le pont d'Esseck pour y combattre les troupes commandées par le Comte Erdedi, Bannat de Croatie, en l'absence du Comte de Lelé qui avoit eu ordre de se rendre devant Bude. Le Prince Charles ayant été averti de la marche du Seraskier, résolut de le prévenir, & ayant fait venir toute la Cavalerie qui etoit dans les Places frontieres, il partit du camp avec ces troupes, celles de Baviere, & trois Régimens

An 1681. gimens qui lui étoient venus de Moravie, pour aller combattre Zouglan, laissant la conduite du siége à l'Electeur. Le Seraskier ne voulant pas hazarder un combat qui ne pouvoit lui apporter aucun avantage, quand le succès en eût été très-heureux pour lui, se retira sous le canon d'Albe-Royale, & obligea ainsi le Prince Charles de s'en retourner sans rien faire. Le Général Schultz fut plus heureux. Il assiégea & prit à discrétion la ville d'Eperies, & fit prisonniere toute la garnison que le Comte Tekeli y avoit fait entrer le jour précédent, à la réserve de quelques Officiers qui se glisserent le long des murailles.

Le Seraskier ayant résolu de tenter le secours de Bude, se mit en marche, & parut à la vûe du camp des Impériaux le 22 Septembre, à la tête de vingt-cinq mille hommes. Il attaqua les lignes par deux endroits, & tâcha de forcer les retranchemens, pour se faire un passage dans la Ville; mais il trouva tant de résistance, qu'il fut contraint de se retirer avec une perte considérable. Il revint le 25 avec douze ou quinze mille chevaux, & feignit de vouloir attaquer les lignes pour la seconde fois. Pendant que les Impériaux se préparoient à le recevoir,

il détacha quatre mille chevaux qu'il fit marcher le long d'une colline; les Turcs An. 1684. vinrent ensuite tomber sur un quartier des Impériaux qui n'étoit défendu que par deux Régimens de Cavalerie & par deux bataillons. Ils les chargerent, sans leur donner le tems de se reconnoître, les défirent presque entièrement, & en tuerent ou blesserent plus de mille. Pendant le combat, le Seraskier fit encore filer le long de la même colline mille hommes, qui profitant du désordre où étoient les Allemands, entrerent dans la Ville sans être vûs, à la faveur d'une sortie que les assiégés firent en même-tems. Le lendemain l'Electeur de Baviere & le Prince Charles sortirent des lignes avec une partie de la Cavalerie Hongroise & Polonoise, & avec quelques Régimens d'Infanterie, pour aller attaquer le Seraskier dans son camp, & l'obliger de s'éloigner; mais ils ne le trouverent plus. Comme il avoit jetté un secours suffisant dans Bude, il n'avoit plus songé qu'à la conservation de ses troupes, & s'étant retiré vers Albe-Royale, il s'étoit fortifié dans un poste tellement avantageux, qu'on ne pouvoit aller à lui qu'en traversant un marais; ce qui obligea ces deux Princes de s'en

retourner

retourner à leur camp.

An. 1684. Le Seraskier bien instruit que la garnison de Bude se défendoit avec beaucoup de vigueur, & que l'armée des Impériaux dépérissoit tous les jours, resta près d'un mois dans ce poste. Mais lorsqu'il vit que les Allemands s'opiniâtroient à ce siége, malgré la rigueur de la saison, il résolut de faire un dernier effort pour les en chasser, & parut à la tête de leur camp avec un corps considérable de Cavalerie. Les Impériaux ayant détaché quelques Régimens de Chevaux-Légers pour l'aller attaquer, les assiégés firent en même-tems une sortie. Pendant qu'une partie de l'armée Impériale étoit occupée à soutenir les Chevaux-Légers, & que le Seraskier, sans combattre, se contentoit d'occuper la Cavalerie ennemie par des escarmouches, huit grosses barques chargées de troupes & de munitions envoyées par le Bacha d'Agria, passerent le Danube au-dessus de Pest. Les Turcs, au nombre de six à sept cens, chargerent les Impériaux qui étoient commandés pour garder les redoutes qu'on avoit construites du même côté, & les en chasserent presque sans aucun obstacle, parce que le jour précédent on avoit tiré de ce poste une partie des troupes des-

tinées à sa défense. Le secours entra par ce moyen dans la Place, enseignes déployées & tambours battans, avec de grands cris de joie, suivant la coutume des Turcs; ce qui causa une extrême consternation parmi les troupes Impériales. Le Prince Charles de Lorraine assembla quelques jours après le conseil de guerre, & il fut résolu de lever le siége à cause des incommodités de la saison & du mauvais état des troupes. L'armée décampa le premier de Novembre, & passa sur le pont de batteaux qui fut aussi-tôt détruit. On fit transporter l'artillerie & les bagages dans l'Isle de Saint-André avec mille malades ou blessés qui furent conduits de-là par eau jusqu'à Gran. An. 1684.

Bude, autrefois le séjour des Rois de Hongrie, & appellée par les Allemands *Offen*, fut bâtie par Buda, frere d'Attila, Roi des Huns, qui lui a donné son nom. Elle est sur le Danube dans le Comté de Pelicz ou Pilsen. Elle forme comme un triangle avec Gran & Albe-Royale, dont elle est également éloignée. Elle est bâtie sur le penchant d'une montagne qui en rend la situation avantageuse. On la divisoit en haute & basse Ville; mais la

basse

An. 1684.

basse Ville qu'on appelloit le *Warestat* ou *Ville des Juifs*, a été ruinée par les Impériaux, depuis qu'ils en ont été maîtres. La haute Ville occupe presque toute la hauteur de la coline, & est entourée de bonnes murailles, garnies d'espace en espace de Tours & de Rondelles à l'antique. A l'une des extrémités, il y a un fort Château que Sigismond, Roi de Hongrie, qui fut depuis Empereur, y fit bâtir avec plusieurs autres édifices. Ce Château, qui est fort élevé, commande une partie de la Ville; il est environné d'un fossé profond & défendu par des tours antiques, avec quelques fortifications à la moderne, qui s'étendent depuis les murailles de la haute Ville jusqu'au Danube. Le paysage des environs est diversifié d'une maniere fort agréable. On voit d'un côté de petits côteaux chargés de vignobles; de l'autre une grande plaine arrosée par le Danube, & ce fleuve en cet endroit peut avoir un quart de lieue de largeur. On le passe sur un pont de bateaux qui communique avec la petite Ville de Pest, située un peu au-dessous sur le rivage opposé. Sur la coline qui est du côté de Bude, il y a deux fontaines dont les eaux sont d'une telle froi-

deur

deur, qu'on ne peut y tenir la main; cependant il y a des bains chauds vers la Ville basse. An 1685.

Au commencement du printems de l'année suivante, le Général Schults assiégea (1) Waaghwar. Après s'être emparé de la Ville basse, il attaqua le Château; mais le Comte Tekeli s'étant avancé avec un gros corps de Hongrois & de Tartares, Schults se retira avec tant de diligence, qu'il fut contraint d'abandonner plusieurs piéces de canon. Les Impériaux tenoient Neuhausel bloqué depuis le commencement de l'hiver; mais comme les Turcs y avoient fait entrer plusieurs convois, ils résolurent d'en former le siége. Neuhausel ou autrement Ouven, c'est-à-dire Château, n'est éloigné que d'environ deux milles du confluent du Waagh avec le Danube. Sa situation est dans une plaine marécageuse, mais dont le fond est si bon qu'on peut y passer par-tout. Cette Place est en forme d'étoile à six rayons, ayant à chaque coin un bastion fort élevé & revêtu de maçonnerie. Ses courtines néanmoins sont de différentes longueurs, à cause de l'iné-

(1) Waaghwar sur les frontières de la Russie, est la Ville Capitale d'un Comté; elle a un Château assez fort.

An. 1685. galité du terrein. Elle est entourée d'un fossé rempli d'eau, d'une toise & demie de profondeur & de dix-huit de largeur. Il n'y a que deux portes, & au-devant de chacune, une demi-lune de terre palissadée, sans d'autres dehors qu'un chemin couvert assez irrégulier. Deux rivières l'avoisinent; celle de Neytracht qui n'en est éloignée que d'une portée de pistolet, & dont l'eau coulant par des chemins souterreins remplit ses fossés, & celle de Scheit-Wag qui passe à deux lieues: l'une & l'autre sont guéables en plusieurs endroits.

L'armée Impériale étant arrivée devant la Place, les troupes de Brunswick prirent la gauche, & celles de Baviere la droite. On fit l'ouverture de la tranchée le dixiéme de Juillet; on commença de saigner le fossé la nuit du 14 au 15 pour le mettre à sec, & les batteries furent en état de tirer le 20 du même mois. Au commencement d'Août, le Seraskier se mit en marche pour secourir cette Place. Le Prince Charles de Lorraine en ayant eu avis, alla au-devant de lui pour le combatre, laissant devant la Place les troupes nécessaires pour continuer le siége. Il passa le Danube à Comore; & il apprit en chemin que les ennemis

mis s'étoient emparé de Vicegrad. Après avoir traverſé le marais qui eſt au-deſſous de Comore, il marcha vers Gran ; & à la ſortie du dernier défilé, il apperçut de la hauteur par où l'on deſſcend dans cette Place, les Turcs qui marchoient en bon ordre. Le Seraskier, à la vûe des Impériaux, mit ſes troupes en bataille, leur fit occuper une hauteur peu éloignée de Gran, & aſſit ſon camp à mi-côte, en appuyant ſa droite au Danube, & laiſſant le chemin de Bude à ſa gauche. Les Impériaux continuerent leur marche, tirant vers un marais entrecoupé d'un ruiſſeau qui s'étend depuis le pied des montagnes juſqu'au Danube. Comme il falloit paſſer ce fleuve pour aller aux ennemis, le Prince Charles le fit ſonder en pluſieurs endroits. On trouva que le fond en étoit fort mauvais, & qu'on ne pouvoit le paſſer qu'en défilé, par cinq ou ſix eſpaces écartés l'un de l'autre. Ce paſſage étant fort périlleux à la vûe des ennemis qui étoient rangés de l'autre côté en bon ordre, le Prince Charles jugea à propos de camper à Almatz, qui eſt à la portée du canon du marais ; de ſorte que ſon armée avoit les hauteurs à ſa droite, & la rivière à ſa gauche. Après y avoir paſſé la nuit

An. 1683.

An. 1685. nuit, il continua sa marche toujours à la vûe des ennemis. Pendant cette marche des Chrétiens, les Infidèles avoient assemblé toutes leurs forces, ayant fait repasser le fleuve aux Tartares & aux Turcs qu'ils avoient laissés près de Veitzen, de manière que leur armée étoït alors de soixante mille hommes; le reste du jour & le lendemain se passerent en escarmouches.

Le 14 Août les Turcs avancerent leur camp, à la même distance du marais qu'étoit celui de l'armée Impériale, étendant leur droite le long du Danube, & leur gauche sur les hauteurs. Le Prince Charles ayant appris par un Polonois qui s'étoit échappé des mains des Turcs, que le Seraskier avoit dessein d'attaquer, parce qu'il se croyoit fort supérieur en troupes, résolut de feindre une retraite précipitée pour l'attirer au combat. Les bagages prirent les devans à l'arrivée de la nuit. Deux heures après les troupes se mirent en marche en ordre de bataille, laissant quelques Gardes pour observer la contenance des ennemis. Les Turcs croyant en effet que les Impériaux se retiroient, travaillerent promptement à combler le marais qu'ils passerent en foule, pour les suivre. L'armée Impériale

étant

étant arrivée dans un poste où les deux aîles étoient à couvert, se rangea d'abord en bataille; l'aîle gauche s'étendit vers le Danube, & la droite jusqu'au pied de la montagne de Serau. Vers les trois heures du matin, les Infidèles qui étoient passés les premiers, attaquerent avec furie l'aîle gauche commandée par l'Electeur de Baviere, & furent vigoureusement repoussés. Les Chrétiens cependant continuerent leur marche avec beaucoup de silence, & gagnerent un poste plus reculé & plus avantageux.

An. 1685.

Les deux Généraux voyant qu'il n'y avoit plus moyen de différer le combat, mirent leur troupes en bataille suivant l'ordre des jours précédens. Ils mêlerent la Cavalerie avec l'Infanterie, pour faire un plus grand front; & pour arrêter plus facilement les ennemis dont la premiere fureur étoit à craindre, ils laisserent très-peu d'intervalles entre les escadrons & les bataillons, afin qu'il n'y eût aucune ouverture par où les Infidèles, qui ne combattent ordinairement qu'en foule, pussent entrer dans les lignes & rompre les rangs: l'armée se rangea de cette maniere à la faveur d'un brouillard qui s'éleva à la pointe du jour. Ce brouillard étoit si épais qu'il empêcha les Turcs de

An. 1685. connoître la force & la diſpoſition de de l'armée Chrétienne, & ne contribua pas peu à l'avantage de cette journée. Dès que les troupes furent en bataille, l'obſcurité ſe diſſipa auſſi facilement qu'elle s'étoit répandue, & les deux armées marcherent l'une à l'autre d'un mouvement égal. Les Turcs deſcendirent des montagnes : les Janniſſaires marchant confuſément avec les Tartares & les Spahis, commencerent le combat par trois décharges différentes ; à la troiſiéme, s'étant avancés à la diſtance de la pique, ils firent tous leurs efforts pour rompre les rangs des Impériaux, ſans pouvoir en venir à bout. Ils furent repouſſés avec la même vigueur par l'aîle gauche, & déſeſpérant de l'enfoncer, ils eſſayerent de la prendre en flanc, ce qu'ils ne purent faire, parce qu'elle étoit couverte par le Danube. Ce moyen leur ayant manqué, ils attaquerent en même tems les deux aîles ; mais on fit ſur eux un ſi grand feu de canon & de mouſqueterie qu'ils s'ébranlerent & commencerent à plier. Le Prince Charles de Lorraine ordonna aux troupes de les pouſſer au petit pas ſans ſe rompre, & en même-tems il les fit charger par les Hongrois, qui étant accoutumés à leur maniere de combatre

combattre, se rallient fort aisément.

Quand les Turcs furent hors de la portée du feu des Impériaux, ils revinrent à la charge, & tournant tête contre les Hongrois qui les poursuivoient, ils les mirent en désordre. Les Allemands qui venoient derriere & qui marchoient plus serrés, les reçurent si vigoureusement, qu'ils furent obligés de prendre la fuite. La droite des Turcs ayant vû plier la gauche, se jetta toute de son côté, non-seulement pour la soutenir, mais encore pour faire un nouvel effort contre la droite des Chrétiens, & tenter tous les moyens possibles de la rompre. Pour cet effet un gros de leurs troupes s'avança pour prendre les Chrétiens en flanc; mais le Comte de Dunewald fit marcher de ce côté-là quelques escadrons & quelques bataillons des plus proches de la premiere ligne. L'Electeur de Baviere s'étant avancé en mêmetems à la tête de l'aîle gauche, la confusion commença à se mettre parmi les Infidèles, & enfin ils prirent la fuite avec si peu d'ordre, qu'ils s'engagerent dans les endroits du marais les plus difficiles. Ils furent vivement poursuivis, & les Janissaires qui s'étoient avancés sur la montagne, étant abandonnés par les

An. 1685.

 Spahis,

An. 1685. Spahis, furent presque tous taillés en piéces. Les Impériaux étoient si acharnés à leur poursuite, qu'ils passerent le marais à l'endroit que les Turcs avoient comblé. Aussi-tôt qu'ils parurent au-delà des défilés, ceux qui gardoient le camp abandonnerent les tentes, les équipages & les munitions. Enfin les Infidèles se sauverent par trois endroits différens dans un tel désordre, que les Jannissaires tuerent les Spahis pour avoir leurs chevaux, & pour se venger de ce qu'il les avoient abandonnés sur la montagne. Le Prince Charles, après ces différens avantages, étant retourné devant Neuhausel, obligea peu de jours après les assiégés de capituler.

Pendant ce siége, le Général Schultz & le Comte de Lelé qui commandoit un corps séparé, prirent Eperies à composition. Ils marcherent ensuite vers Michelawitz qui se rendit de la même façon. De-là le Comte de Lelé s'étant séparé du Général Schults, battit le Pacha d'Esseck, & marcha vers cette Place que ses troupes prirent d'assaut & pillerent. Les habitans essayerent de se sauver, partie par eau, partie dans le Château, avec leurs femmes & leurs enfans; mais plusieurs furent pris dans de petites barques. La Ville d'Esseck étoit anciennement

nommée

nommée *Murſa* ou *Mulcia* : elle eſt aſſez grande, & l'on y compte plus de cinq cens boutiques de Marchands, pluſieurs Moſquées & de grands Bazars ou Marchés. Ses murailles ne ſont pas de grande défenſe ; mais le Château eſt un poſte fort difficile à emporter, étant tout ſitué dans la rivière ſur un roc. Il y a devant cette Ville un pont pour paſſer la Drave, ſur laquelle elle eſt bâtie, qui eſt un des plus beaux de l'Europe. Il a huit à neuf mille pas de long ſur vingt-quatre pieds de large : il s'étend juſqu'à la petite rivière de Fonnes qui eſt en-deçà de la Drave ; d'eſpace en eſpace, il y a des guérites pour y poſer des ſentinelles, & des degrés pour deſcendre dans le marais qui eſt entre les deux rivières, lorſqu'il n'eſt pas inondé par le débordement de leurs eaux, comme il l'eſt aſſez ſouvent. Le Fort de Tarda ou Darda couvre & commande le pont en-deçà de la Drave.

An. 1685.

Le Seraskier, après ſa défaite, ſe retira ſous le canon de Bude, où il fit étrangler quelques Officiers & pluſieurs ſoldats, ſous prétexte qu'ils ne s'étoient pas acquittés de leur devoir. Pendant le combat, le Pacha de cette Place fit tirer pluſieurs volées de canon ſur ſes troupes,

An. 1685. & lui manda que le Grand-Seigneur l'avoit envoyé pour combattre l'armée Chrétienne & non pas pour prendre la fuite. Ce reproche ranima la valeur du Seraskier : il se mit sur le champ en marche avec les débris de son armée, pour aller chercher les Impériaux ; mais comme la saison étoit fort avancée, il ne put les engager au combat, & il alla prendre ses quartiers dans la Bosnie & dans la Croatie.

La consternation où la défaite du Seraskier avoit mis les Turcs & les Mécontens de Hongrie, facilita au Général Schults les moyens de continuer ses opérations. Après avoir réduit sous l'obéissance de l'Empereur les Villes de Tokaï, Onod & quelques autres, il remit le commandement des troupes au Comte Caprara qui assiégea Cassovie. Quoique la garnison fît une vigoureuse défense, le Comte Tekeli qui connoissoit l'importance de cette Place & qui avoit bien prévû qu'il ne pourroit la conserver, s'il n'étoit secouru par les Turcs, sollicita dès le commencement du siége le Pacha du grand Waradin de lui envoyer des troupes. Ce Pacha lui avoit d'abord répondu, qu'il ne pouvoit lui donner aucun secours sans des ordres exprès de la Porte,

Porte, qu'il espéroit recevoir dans peu de jours. Il lui manda ensuite par un Aga qu'il avoit reçu ces ordres, & qu'il avoit tout sujet d'en être content; mais que ne pouvant les communiquer qu'à lui même, il le prioit de le venir trouver le plutôt qu'il lui seroit possible. Le Comte Tekeli prit la route de Waradin avec un corps de sept mille hommes, & trouva hors de la Ville le Pacha qui le reçut avec une nombreuse suite. Ils entrerent ensemble dans la Place au bruit du canon. Tekeli étoit accompagné du Comte Petrozzi & des principaux Officiers des Mécontens. Ils furent traités magnifiquement à dîner par le Pacha; mais à la sortie de la table, un Aga, suivi de quelques Jannissaires, entra dans la salle, & déclara qu'il avoit un ordre exprès de la Porte d'arrêter le Comte Tekeli & de le mettre aux fers, ce qui fut exécuté sur le champ. Le Pacha dit ensuite à Petrozzi qu'il devoit prendre le commandement des troupes & le gouvernement de la haute Hongrie, jusqu'à ce qu'on fût informé des intentions du Grand-Seigneur à ce sujet. Petrozzi parut l'accepter avec beaucoup de joie; mais lorsqu'il fut sorti de la Ville, il apprit aux Officiers de l'armée le malheur qui étoit arrivé

An. 1685.

An. 1685. arrivé à leur Général, & leur ayant représenté l'infidélité des Turcs, il leur persuada de se remettre sous la puissance de l'Empereur, ce qu'ils firent unanimement. La garnison de Cassovie ayant été informée de ce changement, demânda à capituler, & ouvrit les portes au Comte Caprara.

J'avois accompagné le Comte Tekeli dans ce funeste voyage : ainsi sa disgrace me causa autant de chagrin que de surprise; mais je crus devoir dissimuler l'impression qu'elle me fit. Je suivis le nouveau Général Petrozzi; & quand je vis la résolution prise par les Officiers de l'armée, je me dérobai adroitement, je gagnai Montcatz par des chemins détournés, & je portai à la Princesse la nouvelle de la détention de son mari. Elle la reçut avec beaucoup de fermeté: elle m'assura même qu'elle soutiendroit le parti, & qu'elle défendroit ses Places avec autant de vigueur que si le Comte y étoit en personne. Ensuite elle me pria d'aller travailler à sa liberté; & comme elle sçavoit que tout se fait à la Porte pour de l'argent, elle m'en donna avec des pierreries & des lettres de change, afin que je pusse gagner les principaux Ministres du Divan. Je menai avec moi un homme

me qui parloit fort bien la langue Turque; & je me mis en chemin.

An. 1685.

Voyage de l'Auteur à Constantinople.

Je me rendis d'abord à Belgrade, où à mon arrivée je fis dire au Pacha qui y commandoit que je venois de Hongrie, & que j'avois des affaires importantes à communiquer au Grand-Vizir; il me donna un Jannissaire pour me conduire. J'allai de-là coucher à Yagodina, gros bourg où il y a un assez beau Baïstan, & deux Mosquées. Nous passâmes la Morave sur un pont de bois que le Grand-Vizir Mahomet Coprogli avoit fait faire, & nous allâmes à Nissa, après avoir traversé quelques ruisseaux assez gros & des bois très-dangereux. Deux jours après nous arrivâmes à Sofia où il y a six beaux Caravanserais. Cette Ville est belle, riche & marchande. Il y a une Eglise de Chrétiens Latins, entretenue par plusieurs Gentilshommes & Marchands Ragusiens; il y aussi de très-beaux bazarts couverts & de belles Places: c'est le siége du Beglierbey de Romelie.

En sortant de Sofia, nous quittâmes la Servie pour entrer dans la Bulgarie. Nous eûmes toujours de méchans chemins, jusqu'à ce que nous eumes passé la montagne de Kapili Dervend qui est très-rude

An. 1685. très-rude & très-fatigante ; mais de-là à Constantinople, nous n'eûmes plus que des plaines agréables. Nous passâmes à gué la Marize qui va à Andrinople, ce qu'il nous fallut faire plus de dix fois en moins d'une demi-heure, parce qu'elle a beaucoup de sinuosités. Enfin nous arrivâmes à Philippopoli, grande Ville arrosée par la Marize qu'on y passe sur un beau pont, & deux jours après à Andrinople. Celle-ci est une belle & grande Ville, mais mal bâtie, comme le sont la plûpart des villes de Turquie. On traverse d'abord en y entrant un beau & long pont, sous lequel passent trois rivieres qui se joignent en cet endroit, la Tonugia, la Marize & l'Arda. La Ville d'Andrinople est située sur le haut & sur la pente d'une colline, au confluant de ces trois rivières. Il n'y a point d'endroit dans la Romélie où l'air soit plus doux & plus tempéré, parce qu'elle est environnée de grandes plaines également éloignées de la mer & des montagnes. Les bâtimens des particuliers sont assez propres pour le pays. Le Baïstan est vaste & tout voûté : le lieu où les Cordonniers tiennent leurs boutiques l'est aussi, & forme une espèce de hale. Tous les artisans d'un même métier ont leur quartier

lier séparé des autres, comme dans toutes les autres Villes de Turquie. La superbe Mosquée de Sultan Soliman, qui est au plus haut de la Ville, se fait remarquer de loin. Le Sérail est dans une situation fort agréable ; & pour y arriver, il faut passer sur un pont de pierres de six arches. Andrinople est du gouvernement de la Romélie ; on y envoie de trois ans en trois ans un Mola-Cady qui rend la justice en premiere instance, n'y ayant que lui de Juge dans la Ville. Il a aussi l'Intendance de la Police dont il tire un grand revenu, parce qu'il fait beaucoup d'extorsions, qui le mettent en état de faire des présens aux Ministres, quand il est de retour à Constantinople, pour empêcher qu'on ne recherche sa conduite & pour pouvoir obtenir un emploi plus considérable. Cette Ville est gardée par des Jannissaires & par des Spahis qui n'obéissent qu'à leurs chefs & ne reconnoissent que leurs Agas qui résident auprès du Grand-Seigneur.

An. 1685.

Après avoir demeuré un jour à Andrinople, nous continuâmes notre route par des plaines fort agréables, & nous ne trouvâmes de-là à Constantinople qu'une seule Ville appellée Selivrée, *Selimbria*. Elle est petite & presque ruinée, ce

qui

An. 1685. qui fait que les Turcs l'ont abandonné aux Grecs. Il y a une Eglise fort ancienne, dans une situation si avantageuse qu'on découvre de-là tous les vaisseaux & toutes les galéres qui vont de Constantinople dans l'Archipel. Constantinople est appellée par ceux du pays *Stanbole* qui peut être est une corruption du mot Grec *Polis*, Ville par excellence, comme on l'appelloit sous le regne des Empereurs, parce qu'elle étoit alors la premiere Ville du monde. Elle est dans une position fort avantageuse, étant située sur deux mers, ce qui la rend fort marchande. Elle occupe une pointe de terre dont la figure est presque triangulaire, & est assise sur le penchant d'une coline entourée de sept autres qui ont chacun à leur sommet une Mosquée & des dômes dorés, qui font de loin un fort bel effet. L'air n y est pas fort sain, à cause des vents qui causent dans l'air une intempérie continuelle. Son tour est de treize milles, ou, selon quelques-uns, de seize; ses murailles sont défendues d'espace en espace par de grosses tours.

Les Chrétiens & même les Ambassadeurs demeurerent à Pera, espèce de Fauxbourg ou de petite Ville séparée de Constantinople par un bras de mer.

Le port a une lieue de long : il est si profond, que les plus grands vaisseaux y peuvent demeurer sans jetter l'ancre, étant à couvert d'un côté par la Ville de Constantinople, & de l'autre par le Fauxbourg de Pera. L'intérieur de cette grande Ville est fort incommode pour les voitures, ce qui fait que les Turcs vont ordinairement à cheval, & ne se servent de carosse que pour envoyer leurs femmes au bain. On n'y voit point de charettes, parce que tous les fardeaux sont portés par des Arméniens qui gagnent leur vie à ce métier. Les rues sont fort étroites, & hautes & basses à cause des colines. Il n'y a que celle qui va depuis la porte d'Andrinople jusqu'au Sérail, où l'on puisse aller commodément en carosse, parce qu'elle est large, droite & unie. Toutes les maisons des particuliers ne sont bâties que de bois & d'une mauvaise construction ; elles n'ont qu'un étage à cause des grands vents. Il n'y a point d'autres hôtelleries que les Caravanserais, & chaque nation a le sien, où logent les Marchands. Toutes les Mosquées ont été bâties sur le modèle de Sainte Sophie. Cette Eglise qui reconnoît l'Empereur Justin pour son fondateur, peut passer pour un des plus beaux

An. 1685.

An. 1685. beaux édifices du monde. Quoiqu'elle ait été ruinée plusieurs fois, on la regarde encore avec admiration. Cependant il n'en reste plus que le chœur qui consiste en un dôme de deux cens treize pieds de diametre, au tour duquel il y a de grandes galeries fort élevées, & soutenues par des colomnes de marbre de diverses couleurs & d'une grosseur extraordinaire. Ce grand vaisseau est enrichi par dedans de plusieurs tables de porphire & de marbre; les ornemens de la voûte sont des Mosaïques; les Turcs l'ont blanchie en quelques endroits pour y tracer le nom de Dieu. Le pavé de l'Eglise est de marquetterie enrichi de nacre de perles, de cornaline & d'agate: le portail est vaste & fort élevé; le dehors de l'Eglise est fort massif, & il y a plusieurs gros murs en talus, pour empêcher que la pesanteur du dôme ne fasse entr'ouvrir la muraille, & n'écarte les pilliers qui le soutiennent. Il n'est pas permis aux Turcs d'entrer dans la Mosquée avec des soulliers & d'autres chaussures, ce qui fait qu'ils en couvrent le pavé d'étoffe cousue par bandes, qu'ils étendent à quelque distance l'une de l'autre. L'entrée en est défendue aux femmes: elles se tiennent sous le portique du dôme.

Au dedans il n'y a ni autel ni Images; mais les Turcs se tournent du côté de la Meque & de Medine, où est le tombeau de Mahomet. Il y a devant chaque Mosquée une grande fontaine dont le bassin est de marbre, où on se lave avant que d'entrer, l'ablution faisant partie des cérémonies de la Religion. Les Mosquées sont éclairées en dedans par une infinité de lampes suspendues au dôme, & entre lesquelles il y a des boules de cristal & des œufs d'autruche. Il n'y a point de cloches pour appeller à la prière; mais on fait monter sur les Tours, nommeés ici Minarets, des hommes qui appellent le peuple à haute voix. On fait la prière cinq fois par jour.

An. 1685.

On voit au milieu de la Ville le vieux Sérail, que Mahomet second fit bâtir pour sa demeure; il est fermé de murailles comme un Couvent de Religieuses, sans aucune vûe au dehors. La première porte est soigneusement gardée par plusieurs Capigis, & la seconde par des Eunuques qui n'en permettent l'entrée à aucun homme, de quelque condition qu'il soit. C'est là qu'on porte le Grand Seigneur quand il est mort, & où on relégue ses femmes qui n'en sortent jamais que pour se marier; ce qui fait que

An. 1685. que durant la vie du Sultan, elles travaillent à amasser beaucoup d'argent, afin de pouvoir trouver un mari après la mort de l'Empereur. On voit à l'une des extrémités de la Ville une colonne ornée de bas-reliefs qui représentent diverses histoires, & que par cette raison on nomme la *Colonne Historiale*, & une autre colonne de porphire, qui avoit été destinée à servir de pied d'estal à la statue de Justinien ou à celle de Constantin.

Le Château des Sept-tours est à l'extrémité de la Ville au sud. C'est le lieu où l'on enferme les prisonniers de conséquence, & où l'on garde le revenu des Mosquées. Le bâtiment est quarré & entouré d'une double muraille ; il y a une forte garnison. Il est défendu par sept tours couvertes de plomb, & qui ont chacune près de cinquante coudées de haut : les logemens y sont assez commodes, & ressemblent à ceux de la Bastille à Paris.

Le Sérail où loge le Grand-Seigneur, & qu'on nomme en langue du Pays *Seray*, est bâti à une autre extrémité de la Ville au levant, à la pointe d'un angle qui s'avance dans la mer vis-à-vis les ruines de Calcédoine. Ce Palais contient tout le haut & tout le penchant d'une colline, où

étoit

étoit autrefois le Monaſtére des Religieuſes de ſainte Sophie. Il eſt environné de bonnes murailles, & fortifié d'eſpace en eſpace par des tours où l'on fait garde nuit & jour. Les bâtimens ſont ſur le haut de la colline, & les jardins ſur le penchant qui deſcend juſqu'au bord de la mer. Le Sérail peut avoir une lieue de tour : il eſt ſéparé de la Ville par une muraille fort épaiſſe, où les * Azamoglans font la garde.

An. 1685.

* Milice de jeunes gens au ſervice du Sérail.

Outre la grande porte par où l'on entre ordinairement, il y en a pluſieurs autres, tant du côté de la Ville que du côté de la mer, par où le Grand Seigneur ſortoit aſſez ſouvent déguiſé pour aller entendre ce qu'on diſoit de lui & de ſon Gouvernement. Entre la muraille & la mer, eſt un petit quai de quatre ou cinq toiſes de large, où il y a pluſieurs canons en batterie, qui ne tirent qu'aux jours de réjouiſſances. A l'extrémité du quai, du côté de la mer, eſt le Kioſque. C'eſt un cabinet en ſaillie ouvert de tous côtés, où le Grand Seigneur va prendre le frais pendant les chaleurs; il eſt enrichi de dorures, & pavé en marquetterie.

Les bâtimens du Sérail ſont fort irréguliers, parce qu'ils ont été conſtruits par pluſieurs Sultans & en divers tems, & que

les Turcs n'entendent pas l'Architecture.
An. 1685. On entre d'abord dans une grande cour, large de quatre cens pas & longue de cent quinze, mais non pavée. Cette premiere cour est gardée par les Capigis qui se relevent de douze heures en douze heures,& qui sont commandés par six Capigis Bachis ; on y entre à cheval le jour du Divan. On voit à main droite un corps de logis qui sert d'Infirmerie & où l'on porte les malades du Sérail, dès qu'ils sentent la moindre incommodité qui peut les obliger à garder le lit. De cette cour on passe dans une seconde qui peut avoir trois cens pas en quarré. Elle est entourée de galleries, couvertes de plomb & soutenues par des colonnes de marbre. Il y a plusieurs fontaines entre ces colonnes, & des allées de Cyprès regnent tout du long ; le reste forme une espèce de Place couverte de gazon & entourée de barrières, pour empêcher que les chevaux ne gâtent l'herbe. Les Jannissaires & les Spahis sont en bataille dans l'espace qui est entre ces barrières & la gallerie. Chacun d'eux reste dans son poste, jusqu'à ce qu'il soit appellé par ses Officiers ; il leur présente alors sa requête, & l'on y fait droit sur le champ.

La salle du Divan est fort spacieuse

&

& couverte de plomb. Elle est lambrisſée en dedans, enrichie de dorures & d'ornemens Arabesques, & le plancher est couvert d'un grand tapis de Perse sur lequel on marche. Le Divan, auquel le Grand-Vizir préside, se tient quatre fois la semaine : le Samedi, le Dimanche, le Lundi & le Mardi. L'Arsenal où se garde le trésor du Grand Seigneur, est derriere cette salle, & la porte en est scellée du grand sceau de sa Hautesse. An. 1685.

Tous ceux qui ont séance au Divan y vont de bonne heure, afin de terminer leurs affaires avant que le Grand-Vizir soit arrivé. Avant qu'on ouvre la porte, un Iman fait la prière pour l'ame des Sultans défunts, & pour la prospérité de celui qui regne. Le Grand-Vizir vient d'ordinaire au Divan, accompagné de plus de quatre cens chevaux. Lorsqu'il est entré dans la salle, il prend sa place à l'autre bout sur une espèce de Trône, ayant à sa gauche, qui est la place d'honneur chez les Turcs, les deux Cadislekers de Romélie & de Natolie. Après eux, se rangent du même côté les trois Tefterdars ; les Vizirs de banque qui sont ordinairement au nombre de six, se placent à la droite, & après eux le Nitchangy. Les Beglierbeys n'y ont point de séance ; mais quand ils y viennent, ils

 s'assoient

An. 1685. s'assoient après les Vizirs. Le Reis-Effendi est debout près du Bureau, où il lit toutes les Requêtes, & écrit le résultat des délibérations de l'assemblée. Le Grand Seigneur a dans sa chambre une jalousie qui répond dans la salle du Divan, & d'où il peut voir tout ce qui s'y passe, sans être vû. Or comme on ne sçait point s'il y est ou non, cette incertitude oblige les Officiers à faire mieux leur devoir.

Quand le Divan est fini, tous les Officiers vont à l'audience du Grand-Seigneur. Elle se tient dans une salle basse toute de marbre, où l'on ne voit de tous côtés que dorures. Le plancher est couvert d'un tapis de velours plein, brodé d'or & de Perles, Le Sultan est à un coin de la salle sur un sopha d'un pied de haut, couvert d'un tapis beaucoup plus riche que le premier. Il est assis sur des carreaux, les jambes croisées, & il a au-dessus de sa tête un dais de bois couvert de lames d'or & enrichi de pierreries ; il n'a auprès de lui que le Capiaga Chasarnada Bachi, & trois Muets qui sont derriere la porte. Les Officiers n'y vont que l'un après l'autre, & tous seuls. Lorsque le Grand Seigneur est mécontent de leur conduite, il ne fait que frapper du pied, & aussi-tôt le malheureux qui a déplu est étranglé par les Muets. L'Aga des

Jannissaires

Janniſſaires va le premier à l'audience, enſuite le Cadisleker, puis le Teſterdar, & enfin le Grand-Vizir & les autres Vizirs ſubalternes. L'Aga des Janniſſaires eſt le Colonel ou le Commandant de toute cette Milice, redoutable même à ſes maîtres. Les Cadislekers ſont les chefs de tous les autres Cadis ou Juges de l'Empire Ottoman. Ils ſont gens de loi, & par cette raiſon ils ne peuvent être étranglés quand ils vont à l'audience ; les Teſterdars ſont les Tréſoriers. Le Grand-Vizir, ou Vizir Hazem garde le ſceau de l'Empire, & a le commandement général de toutes les troupes. Il donne audience aux Ambaſſadeurs & fait la fonction de premier Miniſtre. Les Vizirs de Banque ſont les Conſeillers du Divan : ils ſont tous Gouverneurs de Province. Le Nitchangi eſt le Chancelier, & le Reis Effendi fait la fonction de Greffier. An. 1685.

Le Sérail eſt diviſé en trois appartemens. Le Capiaga a ſeul l'Intendance du premier où loge le Grand Seigneur ; le ſecond où logent les femmes, eſt gouverné par les Eunuques qui obéiſſent au Kiſlar-Agaſi ; le troiſiéme qui comprend les jardinages, eſt ſous la direction du Boſtangi Bachi. Les Boſtangis cultivent le jardin, & ſervent de ra-

An. 1685. meurs, quand le Grand Seigneur va se promener sur la mer dans sa galere ; le Bostangi Bachi tient alors le timon. Les Sultanes sont au nombre de deux ou trois cens : ce sont les plus belles esclaves que les Pachas ou autres Officiers de la Porte peuvent trouver, dont ils font présent au Grand Seigneur, afin d'avoir quelque protection dans le Sérail. Elles ont une Gouvernante qui a une entière autorité sur elles, & leur impose telle punition qu'elle juge à propos, quand elles ont commis quelque faute. Lorqu'une Sultane a eu un enfant du Grand Seigneur, elle prend le nom d'*Asseki*. Comme le Grand Seigneur n'en épouse aucune, le premier enfant qu'il a de quelque Sultane que ce soit est regardé comme le successeur de l'Empire. Toutes celles dont le Sultan a des enfans, prennent le même nom d'*Asseki*, & sont servies par les autres Sultanes qu'on appelle Odaliques. La mere du Grand Seigneur prend le nom de Sultane Validé. Les Sultans ont été long-tems dans l'usage, lorsqu'ils parvenoient à l'Empire, de faire étrangler tous leurs freres ; mais la Sultane Validé qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de Mahomet quatriéme, obtint de lui qu'il laisseroit vivre son frere Soliman

liman, & c'eſt celui qui regne aujourd'hui. Mahomet avoit déja un fils qu'on appelloit Muſtafa, & qui étoit un Prince de grande eſpérance. An. 1685.

Mahomet étoit d'aſſez belle taille : il avoit le teint vif, les yeux plein de feu, la barbe fort noire. Il étoit fort voluptueux, mais deux choſes le détachoient de l'amour qu'il avoit pour les femmes : 1°. l'attachement qu'il avoit pour ſon Muſaïf (c'eſt le nom qu'on donne au favori du Grand Seigneur); 2°. la paſſion exceſſive qu'il avoit pour la chaſſe, & qui lui faiſoit paſſer des journées entieres à cheval au travers des bois & des rochers. Il faiſoit une dépenſe prodigieuſe en chiens, en chevaux & en toutes ſortes d'équipages de chaſſe. Il étoit avare & cruel; & comme il vouloit avoir à quelque prix que ce fût de l'argent pour fournir à ſes dépenſes, il ſuffiſoit d'être riche, pour devenir coupable auprès de lui. Il étoit encore défiant, ce qui l'obligeoit ſouvent à ſe déguiſer pour découvrir ce qu'on diſoit de lui. Enfin il étoit timide, & il a bien montré dans le malheur qui lui eſt arrivé, qu'il manquoit de courage.

Soliman qui regne aujourd'hui eſt d'un tempérament mélancolique, & porté à la douceur. Il aime l'étude & la retraite,

&

An. 1685. & il est fort versé, dans l'intelligence de l'Alcoran, qui est la seule étude permise aux Turcs. Comme il a presque toujours été enfermé, il n'avoit pas de connoissance des affaires d'Etat ; mais il tâche de s'en instruire. Il a de la modération, & seroit plutôt porté à la paix qu'à la guerre ; mais ne pouvant la maintenir qu'après avoir rétabli la gloire de l'Empire, il n'oublie rien pour faire la guerre avec succès. Il s'informe de tout & veut pourvoir à tout ; il veut être instruit des intérêts de tous les Princes étrangers, & il se pique de tenir sa parole, ce qui n'est pas ordinaire à ceux de cette nation qui ne l'observent qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt.

Lorsque je fus arrivé à Constantinople, je conferai avec Monsieur Girardin, Ambassadeur de France, pour résoudre avec lui ce qu'il y avoit à faire pour procurer la liberté au Comte Tekeli. Ce Ministre m'apprit que le Grand Seigneur étoit fort mécontent de la conduite du Grand-Vizir Cara Ibrahim ; qu'il ne doutoit point que le Seraskier ne fût puni pour avoir laissé perdre Neuhausel ; que, selon ce qu'il en avoit pû pénétrer, il ne doutoit pas que Soliman Pacha qui avoit commandé l'armée Ottomane en Pologne,

Pologne, n'eût beaucoup de part au Ministère; qu'en conséquence il me conseilloit d'attendre l'issue que pouvoient avoir les intrigues de cette Cour, avant que de rien tenter en faveur de Tekeli. La chose arriva comme l'Ambassadeur de France l'avoit prévû. Le Seraskier ayant été accusé d'avoir retenu la paye des troupes, eut la tête tranchée, sans que ses services ni les recommandations du Vizir le pussent sauver.

An. 1685.

Le Grand-Vizir étant allé à Andrinople, Soliman y fut mandé, & on lui offrit le commandement des troupes de Hongrie. Dans l'audience qu'il eut du Sultan, il se jetta à ses pieds, & le supplia très-humblement de le dispenser d'accepter un emploi si difficile, & dans lequel il ne pouvoit espérer que ses services eussent aucun succès. Il prit même la liberté de lui dire, que l'état des affaires lui faisant prévoir que la campagne finiroit par la perte de sa tête, en conséquence il supplioit sa Hautesse de le faire plutôt mourir sur le champ, que de l'envoyer en Hongrie. Le Grand Seigneur lui commanda de lui expliquer les raisons qu'il avoit de refuser le commandement de ses armées, ce que Soliman fit avec beaucoup de détail. Il lui représenta que le

mauvais succès de la derniere campagne
An. 1685. venoit de ce que les troupes n'avoient pas été payées, & de ce que le Grand-Vizir avoit manqué à plusieurs choses importantes pour son service. Enfin il offrit de prendre le commandement des troupes, si le Grand Seigneur vouloit se rendre en Hongrie, pour être plus à portée d'apprendre le détail de tout ce qui se passeroit. Ce discours fit un tel effet sur l'esprit du Grand Seigneur, qu'il envoya demander au Grand-Vizir qui étoit au lit, sous prétexte d'une indisposition, s'il étoit en état de faire la campagne de Hongrie, où il avoit résolu de se rendre en personne. Le Vizir s'excusa sur le mauvais état de sa santé; ce qui fit résoudre le Sultan à le déposer. En effet quelques jours après, le Sultan lui envoya demander le sceau de l'Empire, & le donna à Soliman. Le nouveau Vizir qui avoit été Kiaia d'Achmet Coprogli, lorsqu'il exerçoit cette même dignité, fit d'abord venir de Chio le Pacha Mustafa Coprogli, pour lui donner un emploi considérable, & reconnoître en sa personne les obligations qu'il avoit à son frere.

Cette nouvelle ayant été portée à Constantinople, je me rendis à Andrinople,

nople. Ayant obtenu une audience particulière du nouveau Vizir, je lui fis entendre que la détention du Comte Tekeli avoit été fort préjudiciable aux intérêts de la Porte, puisqu'elle avoit causé la désertion de toutes les troupes des Mécontens, avec la perte de Cassovie & du reste de la haute Hongrie. Le Grand-Vizir qui étoit bien aise de décrier la conduite de son prédécesseur, fit entendre toutes ces raisons au Sultan; il envoya ensuite un ordre au Pacha de Varadin de mettre le Comte en liberté & de l'assister de toutes ses forces. Je voulois m'en retourner en Hongrie; mais le Comte me pria de rester à Andrinople pour ménager ses intérêts, pouvant lui être fort utile par le moyen des habitudes que j'avois faites à la Porte. Il me manda en même tems que le Comte Caprara avoit converti le blocus de Moncats en un siége régulier, mais que la Princesse sa femme se défendoit avec une vigeur surprenante; que le Grand-Vizir qui étoit arrivé à Belgrade, avoit envoyé ordre à Sultan Galga, neveu du Kam des Tartares, ainsi qu'au Pacha qui commandoit en Valaquie, de le venir joindre avec leurs troupes, pour faire une puissante diversion dans la haute Hongrie,

An. 1685.

grie, & qu'il espéroit avec ce secours
An. 1685. pouvoir rétablir ses affaires.

Les Impériaux, de leur côté, voulant profiter de la consternation où étoient les Turcs, résolurent de se rendre maîtres de Bude à quelque prix que ce fût. Ils en formerent le siége le 15 de Juin 1686,
An. 1686. & prirent les mêmes postes qu'ils avoient occupés 2 ans auparavant. Les assiégés se défendirent courageusement, ce qui donna lieu aux Turcs d'en tenter le secours. Quatre Pachas s'avancererent à la tête de six mille hommes, & essayerent de les faire passer le 14 Août entre le quartier des Impériaux & celui de Brandebourg. Le Prince Charles de Lorraine fit avancer ses troupes à une portée de mousquet hors des lignes, pour serrer sa droite contre une montagne qui paroissoit inaccessible, & où toutefois les Infidèles firent marcher un détachement avec du canon. Dès que ce Prince s'apperçut que les Turcs se couloient le long de la montagne, il envoya les Hongrois de Palfi avec trois autres Régimens pour les charger, & il les fit soutenir par ceux de Caprara & de Stirum. Les Hongrois ayant été rompus au premier choc, le Baron de Mercy se mit à la tête du Régiment de Schults, avec lequel il tint

ferme,

ferme & donna le tems au Comte de Lunewald d'arriver avec 5 escadrons. Les Turcs furent poussés avec une si grande vigueur, que leur Cavalerie prit la fuite, & abandonna les Jannissaires qui furent taillés en piéces. Les Spahis néanmoins se rallierent, & revenant à la charge, tâcherent de prendre les Chrétiens en flanc. Le Prince Charles qui vit leur dessein, fit faire halte à une partie des troupes qu'il rangea sur une ligne, & fit marcher à eux quelques Régimens. Les Turcs, après avoir essuyé le premier feu, se retirerent avec beaucoup de vîtesse, sans que l'on se mît en peine de les poursuivre.

An. 1686.

La nuit dix mille Janissaires, soutenus d'une partie de l'armée Ottomane, vinrent attaquer les lignes entre le quartier des troupes de Brandebourg & les Croates; ce qu'ils firent avec tant de furie, qu'à peine ceux qui les gardoient purent soutenir leur premier effort. Le Comte Caprara & le Général Heuseler y étant accourus, couperent ceux qui avoient déja forcé les retranchemens & les taillerent en piéces, ce qui donna le tems à tout le reste de l'armée de se mettre en bataille. Les Turcs furent poussés jusqu'à leur camp, mais ils firent entrer trois cens hommes dans Bude par la Porte d'Albe-Royale.

Le

An. 1686. Le Grand-Vizir voulut faire un dernier effort pour ſauver cette Place; il détacha pour cet effet le 29 Août mille Spahis, deux mille Janniſſaires & quinze cens Tartares ſous le commandement de deux Pachas. Ces troupes deſcendirent de côté de Vareſtad & marcherent vers l'attaque des Impériaux, pendant que le gros de l'armée Ottomane s'avançoit dans la plaine contre le camp de l'Electeur de Baviere. Les Tartares attaquerent les Impériaux du côté du Danube, & furent ſi bien reçus par le Baron d'Aſti, qu'ils furent contraints de ſe jetter du côté de la montagne vis-à vis de l'autre angle de la Ville baſſe, pour ſe joindre aux Janniſſaires & aux Spahis. Dans le mouvement qu'ils firent, les Généraux Mercy & Heuſeler qui commandoient la Cavalerie les preſſerent tellement, qu'il en demeura un grand nombre ſur la place. Pendant ce combat, les Janniſſaires & les Spahis entrerent dans le camp des Chrétiens, & pouſſerent le long de la circonvallation: mais ayant trouvé des chariots en haie qui leur fermoient le paſſage, tandis qu'ils s'empreſſoient de les détourner, le Prince Charles les fit charger avec tant de vigueur par quelques eſcadrons, qu'ils

furent

furent bientôt dissipés. Plusieurs se jetterent dans les tentes, croyant se sauver; An. 1686.
mais ils furent assommés par les Palfreniers. Dans le même tems, les assiégés firent une sortie, pour faciliter aux Jannissaires l'entrée de la Ville; mais ils furent si bien reçus par les Bavarois qui gardoient la tranchée, qu'ils furent contraints de se retirer dans la Place avec perte de plus de cinquante hommes. Les ennemis qui étoient sur les éminences, voyant le mauvais succès de cette attaque, se retirerent plus vîte qu'ils n'étoient venus, craignant d'être poussés à leur tour. Le Grand-Vizir, d'un autre côté, avec le gros de son armée, fit feinte de vouloir attaquer les lignes du côté des Bavarois, & se tint dans cette posture jusqu'à deux heures après midi; mais ayant vû paroître une partie de l'armée du Comte de Scherfemberg qui arrivoit, il prit le parti de se retirer.

Trois jours après, les Généraux de l'armée Impériale résolurent de donner l'assaut à la Place par trois endroits différens. L'Electeur de Baviere, accompagné du Prince Louis de Bade, commença l'assaut à l'attaque du Château; le Prince Charles de Lorraine donna ensuite par le logement de la petite tour; & après

An. 1684. après un combat fort opiniâtre où le Gouverneur fut tué sur la bréche, les Impériaux entrerent dans la Ville, & mirent tout à feu & à sang. L'Electeur de Baviere trouva plus de résistance au Château; cependant il s'en rendit maître, dans le tems que les Infidèles, qui avoient abandonné la bréche de la Ville, vouloient s'y jetter. Ils se mirent d'abord à genoux pour demander quartier; puis voyant que les Chrétiens continuoient de les massacrer, sans vouloir les entendre, ils reprirent les armes par désespoir & se défendirent avec une nouvelle vigueur: mais les Généraux étant arrivés en cet endroit, firent cesser le carnage. Le Prince Eugene de Savoie qui étoit à la tête d'un corps de Cavalerie du côté du cimetiere, pour s'opposer aux ennemis s'ils s'y étoient avancés, n'en voyant point paroître, fit mettre pied à terre à quelques Cavaliers, força la porte du cimetiere, & entra avec la Cavalerie dans la Ville; de sorte qu'elle fut emportée par les trois côtés en même tems. Ceux à qui l'on n'avoit pas voulu donner de quartier, avoient mis le feu en plusieurs endroits, & on eut de la peine à l'éteindre. Le Comte de Rabata, Commissaire Général, sauva deux magasins remplis de poudre

poudre avec l'Eglise de Saint Etienne, au moyen de l'argent qu'il promit aux soldats qui s'y employeroient. On trouva dans la Ville plus de quatre cens piéces d'artillerie de tout calibre, parmi lesquelles il y en avoit quatre de cent cinquante livres de balle, & un trésor de trois cens soixante mille ducats qui avoient été mis entre les mains du Pacha, pour s'en servir dans le besoin. On sauva de l'embrasement la Bibliothèque des anciens Rois de Hongrie, qui avoit été fort enrichie de livres rares par le Roi Mathias Corvin.

An. 1686.

Après la prise de cette Place, le Prince Louis de Bade s'empara de Simonthorna. Cette Place est sur la Sarwize, à deux lieues de Caposwart, & à trois de Tolna. Elle a un fossé large de trente pas, environné en dehors d'un marais d'une si grande étendue, que le pont sur lequel il faut passer pour y entrer, a près de trois cens pas de longueur. Le Château est bâti de pierre de taille avec des fortifications à l'antique, & aussi entouré d'un bon fossé. De son côté, le Prince Charles de Lorraine s'étant emparé de la Ville de Hatuan que les Turcs avoient abandonnée, après y avoir mis le feu, travailla à la remettre en état, & à ré-

An. 1686. tablir ce que le feu avoit détruit. Hattuan ou Zaduan, eſt ſur les frontières du Comté de Novigrad, à 5 lieues d'Agria.

Pendant ce tems-là, le Comte de la Vergne aſſiégea Sefedin & s'en rendit maître, après que les Comtes Caraffe & Weterani eurent battu un corps conſidérable de Turcs & de Tartares qui s'étoient avancés pour ſecourir cette Place. Sefedin ou Seïget, & autrefois *Segiſdana*, eſt une Place forte ſur la Teïſſe, dans le Comté de Bodrog, à dix lieues de Zolnoc & à deux de Chonad. Elle eſt défendue par un aſſez bon Château. Cette conquête fut ſuivie de celles de Cinq-Egliſes qui ſe rendit à diſcrétion au Prince Louis de Bade. Cette Ville portoit le nom de Penée, avant que la Pannonie eût été priſe par les Huns. Aujourd'hui ceux du pays la nomment Otegiazat, les Allemands Fuſirkim, & les Turcs Poshew: elle a été nommée Cinq Egliſes, par ce qu'elle en renfermoit cinq fort magnifiques. Elle eſt ſituée près de la Drave ſur la petite rivière de Keorix. Son Château eſt un quarré irrégulier, fortifié de quatre rondelles à l'antique, avec quelques ouvrages à la moderne, & environné de hauteurs d'aſ-

ſez

ſez difficile accès. Le Roi Saint Etienne y établit en 1009 un Siége Epiſcopal, qui relevoit de l'Archevêque de Strigonie, & elle tomba ſous la puiſſance des Turcs en 1543, qu'elle fut priſe par Soliman II. An. 1686.

La priſe de toutes ces Places en Hongrie, les conquêtes que les Vénitiens avoient faites dans la Morée & dans la Dalmatie, & la marche du Roi de Pologne, qui ſembloit vouloir s'ouvrir un paſſage juſqu'à Conſtantinople par des chemins qui avoient paru inacceſſibles, cauſoient de grandes allarmes dans cette Capitale de l'Empire Ottoman. Les peuples commençoient à murmurer contre les Miniſtres du Divan, & même contre le Grand Seigneur. On lui reprochoit qu'il auroit dû être à la tête de ſes armées & ſuivre l'exemple de ſes prédéceſſeurs. Il reçut d'abord aſſez froidement ces reproches, mais enfin il en craignit les ſuites, & crut devoir y remédier. Il dépoſa le Mufti qu'il accuſoit d'être la cauſe de tous ces malheurs, pour avoir ſigné le Fetfa, par lequel il conſentoit qu'on commençât cette guerre. Il créa un autre Mufti auquel il ordonna de ne lui

An. 1686. rien cacher de tout ce qu'il croiroit nécessaire pour le bien & la gloire de l'Etat. Il fit de grandes réformes, pour faire cesser les prétextes qu'on avoit de murmurer de ses grandes dépenses, & il pourvut à tout ce qui étoit nécessaire pour l'armée de Hongrie. Le Grand-Vizir de son côté essaya de conclure la paix avec l'Empereur, & n'ayant pû y réussir, il fit faire aux Moscovites des offres très-avantageuses, pour les obliger à se détacher de la ligue faite contre les Turcs ; mais ces offres ne furent pas acceptées, & il eut même le chagrin de voir le Prince Abaffy traiter avec l'Empereur, pour donner à ses troupes des quartiers en Transilvanie. Le Vizir pratiqua encore une intelligence dans Bude avec un Lieutenant du Régiment de Solms, pour lui livrer la Place ; mais la conspiration fut découverte, & cet Officier fut puni.

La campagne ne fut pas plus heureuse pour les Turcs de tous les côtés. Le Grand-Vizir fut défait dans la plaine de
An. 1687. Mohats, le 10 Août 1587 ; & les Vénitiens s'emparerent de Patras, des Châteaux de la Morée & de Romélie, & de la ville de Lepanthe, conquêtes qui

furent

furent suivies de celles de Castel-Torneze, de Corinthe & de Misitra. An. 1687.

Patras est une Ville fort ancienne qui a porté dans les premiers tems le nom d'*Aroé*. Quand elle eut été rétablie par les soins de Patrée, elle prit, selon Pausanias, le nom de son Restaurateur. Les Romains l'appellerent *Augusta-Aroe-Patrensis*, & elle porta encore dans un autre tems le nom de *Neopatria*. L'Empereur Auguste l'avoit choisie pour y retirer ses vaisseaux. Diane étoit adorée dans cette Ville sous le nom de *Diana Latria* : on y révéroit aussi la Forêt & le Temple consacrés à *Diana Triclaria*, à laquelle on sacrifioit chaque année un jeune garçon & une jeune fille, en expiation du crime commis par Melanippe & Cometho, qui furent eux-mêmes immolés les premiers, pour s'être mariés dans ce même Temple de Diane contre la volonté de leurs parens. Cette cruelle coutume prit fin, lorsqu'Eurypile vint à Patras. Cette Ville fut convertie par les prédications de l'Apôtre Saint André ; elle devint ensuite le siége d'un Archevêque, & elle eut le titre de Duché sous la domination des Princes Grecs qui la posséderent jusqu'en 1408. Lorsque ces Princes virent qu'ils n'avoient

AN. 1687. pas assez de forces pour la garder, ils la vendirent à la République de Venise sur laquelle les Turcs la prirent, & la nommerent Badra ou Balabutra. L'air n'y est pas sain, à cause du voisinage des montagnes qui sont couvertes de neige, & de la quantité d'eaux dont elle est environnée. Les Juifs qui y sont établis y font un grand commerce.

Le Golfe de Lepanthe a porté aussi divers noms : les Anciens l'appelloient *Crisæus*; Strabon, *Mer d'Alcione*; Sophien, *Golfe de Petras*; quelques-uns *Corinthiacus Sinus*; & les Matelots du pays, au rapport de Niger, *Ripa d'Ostria*. Il est entre deux Caps qui s'avancent du continent, & dont l'un qui tient à la Morée est appellé par Strabon, *Antivium Promontorium*, aujourd'hui le Cap *Antivio*. C'est sur ce Cap qu'est le Château de la Morée. L'autre qui tient à l'Achaïe, appellé par Strabon *Rium Promontorium* & par le peuple *Cap de Rhio*, est défendu par le Château de Romélie. On appelle autrement ces deux Châteaux *les Dardanelles de Lepanthe*. Ils sont l'un & l'autre de forme quarrée, entourés de bonnes murailles & garnis de batteries à fleur d'eau. On n'y remarque aucun défaut, si ce n'est que le

terrein

terrein étant sabloneux, il en rend l'approche facile aux ennemis. La plûpart des habitans de cette Plage, sont des Maures qui produisent des enfans noirs, comme en Barbarie. An. 1687.

La ville de Lepanthe, appellée des Latins *Naupactus*, du peuple *Epactos* & des Turcs *Einbachi*, est dans le pays de Linadia, à l'entrée du Golfe, sur la croupe d'une montagne qui est de figure conique. La Forteresse est fermée de quatre rangs de grosses murailles, séparées par de petits valons entre deux où les habitans ont leurs maisons. Le port n'a pas plus de cinquante pieds de circuit, & ne peut contenir qu'un petit nombre de vaisseaux.

Castel-Torneze est une Forteresse bâtie sur le dernier Cap du Duché de Chiarenza, vers la Province de Belveder. Les Anciens la nommoient *Chelonates*, & les Turcs l'appellent *Clemonzi* : elle est dans un lieu fort élevé à trois milles de la mer.

Corinthe que les Anciens nommoient *Ephire*, est nommée vulgairement *Corantho*, & par les Turcs *Geramo*. Elle fut bâtie par Aletes, sous le regne de Cecrops Roi d'Athenes, l'an du monde 3066. Elle est au milieu de l'Isthme dans l'endroit où la Mer Ionienne & la

An. 1687. la Mer Egée se confondent. Cette Ville a le titre d'Archevêché, & est commandée par l'Acrocorinthe. Elle fut prise & ruinée par le Consul Lucius Mummius, l'an du monde 3818, puis rebâtie & repeuplée par les soins d'Auguste. On n'y voit d'entier, de son ancienne magnificence, que douze colonnes de cinq pieds de diamétre, qui n'ont qu'un simple cordon pour chapiteau; elles sont à quinze pas l'une de l'autre sur une petite colline. Cette Ville fut prise par Roger, Normand, Roi de Naples; elle fut deux siécles après soumise à la domination des Despotes de Grece qui la céderent aux Vénitiens, sur qui Mahomet second la prit.

Misitra, connue des Anciens sous le nom de Sparte ou de Lacédémone, ne conserve presque plus rien de son ancienne splendeur. Elle n'a que deux grandes portes, l'une au nord vers Napoli de Romanie, & l'autre à l'Est vers l'Enokorion. La Ville est divisée en quatre quartiers; le Château en fait un, la terre un autre, & les deux Fauxbourgs les deux autres. Le Château qui avoit été bâti par les Despotes, est sur une hauteur de figure conique, & les murailles en sont assez bonnes.

Les

Les pertes que les Turcs avoient faites porterent les troupes à se mutiner ; ce qui obligea le Grand-Vizir de se retirer à Belgrade, pour éviter leur furie. Les Janniſſaires offrirent le commandement abſolu à Siaou Pacha qui ne voulut pas l'accepter, de peur que, les troubles étant appaiſés, il ne fût puni comme le chef de la révolte. Dans le même tems la garniſon d'Eſſeck abandonna la Ville, ce qui donna aux Impériaux la facilité de s'en emparer. La Ville d'Agria qui étoit bloquée depuis plus d'un an, ne pouvant réſiſter à la famine, fut contrainte de capituler. Agria nommée encore *Eger* ou *Erlaw* par les Allemands, & par les Anciens *Triſſum* ou *Abieta*, eſt une Ville Epiſcopale du Comté de Barzod. Le Fort Erla qui la défend eſt bâti ſur une colline. An. 1687.

La Princeſſe Ragoſtki, après avoir ſoutenu long tems le ſiége devant Moncats, fut enfin contrainte de capituler & de traiter avec l'Empereur qui lui permit de jouir de ſes biens, pourvû qu'elle ſe retirât en Allemagne. Moncats eſt une Ville du Comté de Peretzaz ſituée dans un marais. Elle a un château bâti ſur l'éminence qui la commande, & qui n'eſt défendu que par une Palanque environnée d'un

An. 1687. d'un fossé plein d'eau, couvert d'une haie & fortifié par deux rangs de palissades terrassées. Il y a au dedans deux autres fossés qui se remplissent d'eau. La Forteresse qui est située sur un roc n'est commandée d'aucune hauteur. Elle est composée de trois Châteaux qui dominent l'un sur l'autre. Ils sont séparés chacun par un fossé sec, très-profond, taillé dans le roc, & toute la Forteresse est entourée d'un troisiéme. Ils sont défendus par divers bastions & d'autres fortifications à l'antique. On ne peut y monter que par un chemin étroit, dont la défense est facile, & qui même est coupé en plusieurs endroits.

Si les affaires étoient brouillées dans le camp des Turcs, elles n'étoient pas plus tranquilles à Constantinople où il s'étoit formé trois partis. Le premier étoit composé des créatures du Grand-Vizir, Mahomet Coprogli qui mourut en 1662; le second de ceux qui avoient été élevés par son fils, Achmet Coprogli; & le troisiéme parti qui se tenoit fort caché, vouloit élever sur le Trône le fils du Kam des Tartares de Crimée. Ceux qui avoient servi dans les dernieres guerres de Hongrie sous le Grand-Vizir Cara Mustafa étoient du premier parti, & vouloient

vouloient perdre le Grand-Vizir Soliman. Ceux du second parti faisoient au contraire leurs efforts pour le maintenir, parce qu'il avoit été élevé par Achmet Coprogli: Soliman avoit des manieres affables & plus engageantes que n'en ont d'ordinaire les Turcs. Il n'étoit pas fort intelligent dans le métier de la guerre; mais il avoit couvert son peu d'expérience par tant d'adresse, pendant qu'il commandoit en Pologne, qu'on l'avoit cru beaucoup plus habile qu'il n'étoit. Siaou Pacha que les troupes demandoient pour Général, étoit véritablement brave, de bon sens, bien fait de sa personne, & âgé de cinquante ans. Les belles actions qu'il avoit faites en Hongrie dans la dernière campagne, lui avoient acquis l'estime des troupes. Il avoit été esclave d'Achmet Coprogli, qui l'avoit élevé & lui avoit donné sa sœur en mariage. Coprogli, son beau-frere, qui est aujourd'hui Grand-Vizir & qui avoit été rappellé de son exil par le Vizir Soliman, est un homme d'esprit, estimé des peuples & des Janniſſaires, mais haï des Spahis qui avoient causé son bannissement. Lorsque les nouvelles de toutes les pertes que les Turcs avoient faites tant en Hongrie que dans la Morée, & de

An. 1687.

An. 1687. de la révolte des troupes, furent portées à Constantinople, le Grand Seigneur tint secretement conseil avec le Caimakan & avec le Seliċtar Aga qui étoit son favori, pour voir quel reméde on pourroit y apporter, & s'il falloit faire rentrer par la force les troupes dans leur devoir, ou approuver ce qu'elles avoient fait. On se trouva si embarrassé qu'on se sépara sans rien résoudre.

Cependant l'insolence des troupes augmentoit, parce qu'il s'étoit répandu dans le camp un bruit sourd, qu'il étoit venu un ordre du Grand-Seigneur pour étrangler Siaou Pacha. Cet Officier en prit l'allarme, & accepta le commandement de l'armée pour garantir sa vie. Il se lia néanmoins avec les mutins d'une maniere qui pouvoit faire connoître au Sultan, qu'il n'avoit eu pour but en recevant cet emploi que le seul bien de l'Empire. Avant que d'exercer les fonctions de Général, il crut devoir mettre le Grand-Vizir dans son tort. Il fut résolu qu'on lui feroit des plaintes au nom des Rébelles, & on chargea de cette commission Yeghon Pacha, Officier hardi & violent. Yeghon alla trouver le Vizir dans sa tente, & lui dit fiérement que les troupes vouloient être payées de leur solde,

solde; qu'il l'avoit reçue depuis qu'ils étoient en Hongrie, & qu'il n'étoit pas juste que de si grandes sommes ne fussent employées qu'à l'enrichir lui & ses créatures. Soliman lui répondit avec beaucoup de modération, que le prétexte que les Milices prenoient pour se révolter étoit bien léger, puisqu'il ne leur étoit dû que trois mois de solde. Yeghon ne se paya pas de cette raison: après lui avoir reproché d'avoir fait sa cour à leurs dépens, & d'avoir accusé près du Grand-Seigneur plusieurs Officiers de n'avoir pas fait leur devoir, il lui demanda, au nom de l'armée, le sceau de l'Empire & l'étendart de Mahomet, en lui déclarant qu'on ne vouloit plus le reconnoître pour Général. Le Grand-Vizir répondit qu'il ne pouvoit rendre l'un & l'autre qu'au Grand-Seigneur qui les lui avoient confiés; & comme Yegon voulut le presser avec insolence, un des Officiers de ce Ministre lui remontra qu'il perdoit le respect. Yegon mit sur le champ le sabre à la main, & le blessa dangereusement; ce qui épouvanta tellement le Vizir, qu'il fit armer en diligence trois barques & qu'il partit dès le soir même, pour se rendre par le Danube à Belgrade. De-là continuant sa route, il vint

An. 1687.

vint débarquer entre Nicopoli & Siliſtria, d'où il dépêcha un courier au Caimakan, pour l'avertir de ſon arrivée & le prier d'en donner avis à ſa Hauteſſe.

AN. 1687.

A peine ces nouvelles furent portées à Conſtantinople, qu'on vint dire au Sultan que ſix Députés de l'armée lui demandoient audience, & il fut contraint de la leur accorder. Muſtaferaga Bachi qui portoit la parole, lui préſenta un mémoire ſigné des principaux chefs de la Milice, portant que les troupes ne vouloient plus obéir à Soliman ni à ſon Caimakan, & qu'elles ſouhaitoient que Siaou Pacha fût déclaré Grand-Vizir. Le Grand-Seigneur ayant reſté quelques jours ſans répondre à ces demandes, les Députés lui proteſterent que l'armée n'attendroit pas au-delà de vingt-cinq jours, après quoi elle prendroit ſes meſures pour ſe faire elle-même raiſon. Cette députation cauſa une ſi grande conſternation dans Conſtantinople, que pluſieurs familles conſidérables paſſerent les unes en Aſie & les autres au Caire.

Le Grand-Vizir, étant arrivé à Conſtantinople, trouva le moyen de ſe juſtifier auprès du Sultan qui lui permit d'y demeurer, pourvû qu'il logeât chez le Camaikan, qui avoit été autrefois ſon

C hocodar

Chocodar. Cette indulgence extraordinaire irrita beaucoup les députés de l'armée: il fallut, pour les appaiser, consentir que Siaou fût Grand-Vizir, & son beau-frere Coprogli, Caimakan. Le Selictar fut dépêché en Hongrie pour lui en porter la patente. Cet Officier apprit en chemin que les troupes s'étoient encore révoltées contre Siaou, parce qu'il avoit refusé de les mener à Constantinople, & qu'elles avoient élû pour chef un Officier nommé le petit Mahomet. Le Grand-Seigneur ayant été averti de cette nouvelle révolte par un courier que lui dépêcha le Selictar, assembla un grand conseil. Le Caimakan proposa de lever du monde à Constantinople & aux environs, & de faire venir ce qui lui restoit de troupes fidelles dans les Places les moins éloignées, offrant d'aller à leur tête combattre les révoltés. Ce parti qui étoit le seul que le Sultan pût prendre pour maintenir son autorité, ne fut point goûté; il fut seulement résolu d'attendre le succès du voyage du Selictar, avant que de prendre aucune mesure.

An. 1687.

Le Sultan reçut peu de jours après un courrier, par lequel il lui mandoit que Siaou avoit accepté le commandement

dement de l'armée ; que Yeghon Pach
An. 1687. s'en étoit séparé avec huit mille chevaux pour aller se joindre au petit Mahomet ; qu'ils marchoient ensemble à Constantinople, & que les troupes qui étoient demeurées avec Siaou l'avoient obligé de prendre la même route, pour venir demander les têtes du Grand-Vizir Soliman, du Kiaia, du grand Douanier, du Kislar-Agasi & de quelques autres Officiers. Sur cette nouvelle qui se répandit dans la Ville, l'allarme y fut si grande, que les Marchands fermerent leurs boutiques, jusqu'à ce qu'on eût publié un ordre de les ouvrir, sous peine de la vie. Le Grand-Seigneur voyant la haine des troupes si déclarée contre les principaux Officiers, les fit tous arrêter par le Bostangi Bachi & puis enfermer dans les prisons du Sérail, afin d'être en état de les livrer à la fureur des troupes, s'il ne pouvoit l'appaiser autrement. Cependant il demeura retiré dans son Sérail, en attendant la fin des désordres, avec autant de tranquillité que s'il avoit été assuré d'appaiser les rebelles, en leur donnant les têtes qu'ils avoient demandées. Il fit venir auprès de lui Mustafa Coprogli qu'il nomma Caimakan, dans l'espérance qu'il engageroit

geroit Siaou son beau-frere à ne rien faire contre son devoir. Lorsque les troupes approcherent de Constantinople, on fit sçavoir au Grand-Seigneur qu'il s'étoit formé parmi elles un parti qui avoit résolu de le déposer, & que ce parti étoit le plus fort; ce fut alors que ce Prince commença de craindre la suite de cette révolte. Comme le péril lui parut pressant, il assembla un conseil extraordinaire, où il appella le Nitchangi, les deux Cadislekers & les autres Cadis. Il y fut résolu qu'il retrancheroit les dépenses de sa maison, & qu'il envoyeroit offrir aux troupes de bons quartiers d'hiver, pour les obliger à suspendre leur marche. En conséquence on mit hors du Sérail un grand nombre de femmes esclaves qui servoient les Sultanes & beaucoup d'Officiers inutiles.

An. 1687.

A l'arrivée de Coprogli, on tint encore un autre conseil, où l'on appella quatre fameux Derviches, dans l'espérance que l'estime qu'on avoit pour leur piété donneroit du poids aux résolutions qu'on y auroit prises. On y arrêta de faire mourir tous ceux dont les mutins demandoient la tête. Soliman fut étranglé le même jour dans sa prison, & on lui coupa la tête qu'on envoya à l'ar-

An. 1687. mée par un Chiaoux. On différa d'étrangler le grand Douanier ; le Caimakan & le Kiaia, parce qu'on voulut auparavant leur faire donner la torture, pour les obliger à déclarer leurs trésors. Les Rebelles ayant appris qu'on leur avoit sacrifié les têtes qu'ils avoient demandées, prétendirent encore qu'on leur livrât plusieurs autres Officiers. Comme le Sultan n'étoit pas en état de leur rien refuser, il déposa les deux Cadislekers, le Kislar-Agasi, le Bostangi Bachi & le Tefterdar, & il les envoya à l'armée sous bonne escorte. Ces malheureux n'y furent pas plutôt arrivés, que les soldats les mirent en piéces. On envoya aussi en même tems aux Rebelles deux mille bourses dans l'espérance de les appaiser, mais tout cela ne fit qu'augmenter leur insolence.

Le Grand-Seigneur avoit mandé à Siaou Pacha de retenir les troupes à Andrinople, & d'empêcher qu'elles n'avançassent vers Constantinople ; mais il fut impossible de les arrêter, parce qu'elles étoient absolument résolues de déposer Mahomet quatriéme, & de mettre à sa place un de ses freres. A la premiere nouvelle qu'il reçut de la marche des troupes, il entra dans un si grand désespoir, qu'il

qu'il courut tout furieux à l'appartement de ses freres & de ses fils, pour les sacrifier à l'espérance qu'il avoit de régner encore, s'imaginant qu'il ne lui restoit que ce seul moyen de se conserver l'Empire & la vie. Les Eunuques qui avoient la garde de ces Princes, lui disputerent l'entrée de leur chambre. Il en blessa deux & les auroit forcés, si le chef des Eunuques ne fût venu armé avec plusieurs autres. Cet Officier ne pouvant arrêter sa fureur, envoya demander du secours au Bostangi Bachi qui accourut avec main-forte. Mahomet se vit alors contraint de céder, & le chef des Eunuques conduisit ces Princes au vieux Sérail, où il établit un corps de garde pour la sûreté de leur personne. Le Sultan étonné de l'insolence du Bostangi Bachi, le voulut faire étrangler par ceux qui étoient encore de son parti; mais personne ne voulut lui obéir. Le Bostangi Bachi lui déclara qu'il ne le reconnoissoit plus pour maître, en ajoutant qu'au lieu d'ordonner de la vie des autres, il devoit penser à sauver la sienne qui commençoit à dépendre de son frere Soliman. Mahomet demeura tellement étonné de ce discours, qu'il se retira dans son appartement sans répliquer; il

An. 1687.

An 1687. il y fut gardé comme prisonnier jusqu'au huit de Novembre, sans sçavoir presque aucune nouvelle de ce qui se passoit.

Coprogli qui avoit alors en main le gouvernement de l'Etat se trouva fort embarrassé, voyant que les troupes continuoient d'avancer, quoiqu'on leut eût accordé tout ce qu'elles demandoient, & qu'on eût fait des offres considérables à leurs principaux Officiers : ces troupes n'étoient plus qu'à deux lieues de Constantinople, & il ne sçavoit si l'on approuveroit ce qu'il avoit fait. Pour mettre sa personné en sûreté, il crut devoir se donner un nouveau maître. Après avoir obtenu du Mufti un Fetfa, pour approuver la déposition de Mahomet, il fit amener Soliman son frere, pour le mettre sur le Trône. Lorsqu'on alla prendre ce Prince dans sa chambre, il crut qu'on en vouloit encore une fois à sa vie, & il en barricada la porte. Ce ne fut pas sans peine qu'on l'obligea à l'ouvrir, & il s'évanouit par deux fois dans le tems qu'on le portoit. Aussi-tôt qu'il eut été proclamé, il commanda qu'on gardât son frere comme il l'avoit été, sans néanmoins attenter à sa vie.

Lorsque les troupes furent arrivées à Constantinople,

Constantinople, elles commencerent par agir en souveraines. Elles déposoient, elles condamnoient, elles exécutoient elles-mêmes les Arrêts qu'elles avoient donnés, & elle ne connoissoient ni chefs ni Souverains, ni Loix; enfin ce qui leur plaisoit encore davantage, elles s'enrichissoient par le pillage qui étoit leur continuel exercice. Dans un si grand désordre, je crus qu'il y auroit de l'imprudence à rester plus long-tems à Constantinople, & comme je n'y étois retenu par aucun ordre de la Cour, quoiqu'on eût approuvé le voyage que j'y avois fait, puisque c'étoit pour les intérêts du Comte Tekeli, je pris l'occasion d'un vaisseau marchand Anglois qui partoit du port pour passer en Angleterre, où j'avois encore conservé mes habitudes. J'y allois chercher le repos, & je trouvai que ce Royaume n'étoit pas moins agité que celui que je venois de quitter.

An. 1687.



Affaires d'Angleterre sous Charles II, frere de Jacques II.

Pour bien entendre l'état où étoit l'Angleterre quand j'arrivai à Londres, il faut reprendre les choses de plus haut. Charles II. avoit trois principaux Ministres par lesquels il se laissoit gouverner entièrement, le Marquis d'Halifax, le Comte de Bristol & le Comte de Schrewsbury. Ils lui demanderent en même tems les

trois principales charges du Royaume: Halifax celle de Chancelier; Schrewsbury celle de Trésorier, & Bristol celle de Grand-Maréchal. Le Roi ne voulut rien accorder qu'il n'en eût pris l'avis du Duc d'Yorck son frere. Ce Prince ne lui conseilla pas de faire ce qu'ils désiroient; il lui représenta qu'il ne seroit plus Roi que de nom, s'il donnoit à ces trois Seigneurs, qui étoient déja fort puissans par leurs alliances & par leurs intrigues, la disposition de la justice, des finances & des armes qui dépendoient de ces trois charges. Charles goûta cet avis, & prenant ombrage de la trop grande autorité de ces trois Milords, il ne se contenta pas de refuser leur demande, il les éloigna du ministère. Ils virent bien de quelle main le coup étoit parti, & résolurent de s'en venger. Comme ils sçavoient que le Duc d'Yorck, héritier présomptif de la Couronne, étoit Catholique, & qu'il ne pouvoit avoir de secours étrangers pour se maintenir dans les droits que la succession lui donnoit, que du côté de la France, ils firent si bien par leur intrigues dans le Parlement, que ce Prince fut obligé, pour ôter toute sorte d'ombrage à la Nation, de marier la Princesse Marie, sa fille aînée, au Prince d'Orange, son

ſon neveu, également ennemi de cette Couronne & des Catholiques.

Ils ſuſciterent enſuite un certain Titus Oates, qui ſe rendit dénonciateur d'une prétendue conſpiration formée contre le Roi par les Catholiques. Cet homme accompagna ſa dénonciation de circonſtances ſi vrai-ſemblables, que le Roi & les Miniſtres de ſon Conſeil ſe trouverent fort embarraſſés ſur ce qu'ils en devoient croire. On arrêta ſept ou huit perſonnes preſque tous Prêtres, & on ſe ſaiſit des papiers de Coleman, Sécretaire de la Ducheſſe d'Yorck. Celui-ci ſe remit lui-même en priſon, pour ſe juſtifier; mais n'ayant pas pû rendre raiſon de quelques lettres écrites à Rome pour le rétabliſſement de la Religion Catholique, il fut condamné à être pendu, & enſuite exécuté.

Titus Oates étoit né Anglois & Proteſtant; mais ayant été étudier au Collége des Jéſuites de Saint Omer, il ſe fit Catholique. Lorſque cette Place fut priſe par les François, il retourna en Angleterre; & voyant la haine que tous ceux de ſa Nation témoignoient contre la France, il crut pouvoir faire ſa fortune, en ſuppoſant une conſpiration où cette Couronne eût part. Il fut entendu par

par Edmond Godefroi, Juge de paix, &
il dépoſa que depuis l'année 1677 plu-
ſieurs Religieux avoient travaillé à chan-
ger le Gouvernement & la Religion
d'Angleterre, en introduiſant la Religion
Catholique; que pour cet effet ils avoien
tâché de faire révolter l'Ecoſſe & l'Irlan
de, & réſolu d'empoiſonner le Roi, o
de s'en défaire de quelqu'autre manièr
Il ajoûta qu'étant à Saint Omer, il avo
vû pluſieurs lettres qui traitoient de
complot; que les Conjurés vouloie
auſſi faire mourir le Duc d'Yorck, s
ne ſe trouvoit pas diſpoſé à ſeconder le
deſſein; qu'un Frere-Lai, nommé Piken
demeurant dans Sommerſet-houſe, av
promis de tuer le Roi d'un coup de fu
dans le tems qu'il ſe promeneroit dans
Parc de Saint James, mais qu'il n'av
pû exécuter ſon deſſein, parce qu'il av
perdu la pierre de ſon fuſil; qu'on av
offert à lui dépoſant cinquante livres ſt
lins, s'il pouvoit empoiſonner ou aſſa
ner l'Auteur de *la Morale des Jéſuit*
que le nommé Ashby avoit eu ordre
traiter avec Georges Wakernam, M
decin de la Reine, pour empoiſonne
Roi; que les Catholiques avoient pro
de plus de quatorze mille livres ſterli
dans l'embraſement de Londres arrivé
166

1666, dont ils avoient été cause, & qu'ils avoient pillé quantité de maisons, pendant qu'on étoit occupé à éteindre le feu ; que Wakernam avoit promis d'empoisonner le Roi, moyennant quinze mille liv. sterlins ; qu'un nommé Geonne lui avoit dit, qu'ayant entrepris de mettre le feu au quartier du Sud, il n'en avoit pû venir à bout, bien qu'il l'eût allumé dans la maison d'un Marchand d'huile ; que lui déposant avoit été sollicité le 7 Août d'aider à tuer le Roi, ce qu'il avoit refusé ; mais que le nommé Coniers, Religieux Benédictin, s'en étoit chargé ; que le dixiéme du même mois d'Août, les Conjurés s'étoient assemblés au sujet d'une lettre d'Irlande qui portoit, que quatre Religieux s'étoient chargés de tuer le Duc d'Ormont ; que Coniers lui avoit montré le poignard avec lequel il devoit tuer le Roi à Windsor ; qu'on l'avoit mis au nombre des incendiaires qui devoient mettre le feu à Westminster, & qu'on lui en avoit montré la liste ; enfin qu'il avoit vû entre les mains d'un nommé Blondel une Bulle du Pape, par laquelle il disposoit d'une partie des Evêchés & des autres Bénéfices d'Angleterre en faveur des Conjurés.

L'assassinat

L'aſſaſſinat de Godefroi devant qui Titus Oates avoit dépoſé, arrivé peu de jours après, donna lieu aux ennemis des Catholiques de publier que c'étoit eux qui l'avoient fait faire, pour empêcher que la conſpiration ne fût découverte. Tout ce qu'on en put apprendre, fut que ce Magiſtrat étant ſorti de ſa maiſon le 17 Octobre, & ayant été vû en pluſieurs endroits, n'avoit pas paru depuis, & qu'on ne ſçavoit ce qu'il étoit devenu; que vers le ſoir, les nommés Promeley & Water, en allant à la Maiſon-Blanche, près de Windſor, avoient apperçu contre une haie une épée & un baudrier, avec un bâton & une paire de gans, à quoi ils n'avoient pas fait beaucoup d'attention; qu'étant arrivés à la Maiſon-Blanche, ils y avoient compté ce qu'ils avoient vû, & que le valet de l'Hôtellerie leur avoit conſeillé d'y retourner avec lui; que s'étant tranſportés ſur le lieu, ils y avoient retrouvé le baudrier, le foureau, le bâton & les gans, mais que l'epée n'y étoit plus; que le valet s'étant baiſſé pour prendre les gans, avoit apperçu dans le foſſé un cadavre percé d'une épée, & la tête couverte d'un manteau; que lorſqu'on lui avoit découvert le viſage, on l'avoit reconnu pour Godefroy;

Godefroy, & que l'on avoit trouvé de l'argent dans ses poches & des bagues à ses doigts; ce qui faisoit juger qu'il n'avoit pas été assassiné par des voleurs.

Dès que le Parlement fut assemblé, on regarda Oates comme le Conservateur du Royaume. Il fut examiné plusieurs fois, & il ajoûta toujours quelque nouvelle circonstance à sa dénonciation. Lorsqu'il vit que ce premier coup lui avoit réussi, il suborna Guillaume Bedelow qui, après avoir été assuré de sa grace, déposa qu'il avoit été de la conspiration, & dit que Godefroy avoit été assassiné par des Ecclésiastiques. La haine des Communes contre les Catholiques alla si loin, que soupçonnant le Duc d'Yorck de professer en secret cette Religion, elles dirent qu'il falloit l'exclure de la Couronne. Elles envoyerent à la Tour le Chancelier Joseph Villeanson, Secretaire d'Etat, sur ce qu'il étoit accusé d'avoir signé cent cinquante Commissions pour des Officiers Catholiques; quoiqu'il déclarât n'avoir rien fait que par ordre du Roi. Charles II le fit mettre en liberté, & en porta ses plaintes à la Chambre-Basse. Cela ne l'empêcha pas de demander avec empressement que Villanson fût puni; mais le Roi le défendit toujours

toujours, parce qu'en effet il étoit innocent. Tous les Catholiques furent obligés de prêter le ferment de Suprématie; le Duc d'Yorck en fut feul exempt par rapport à fa naiffance.

Charles voyant que le Parlement, non content d'avoir perfécuté les Catholiques, vouloit encore procéder contre la Reine & contre le Duc fon frere, le caffa & en convoqua un autre pour le mois de Mars fuivant. Cependant pour éviter que cette Compagnie ne fe portât à quelque violence contre le Duc d'Yorck, il obligea ce Prince de fe retirer à la Haye avec la Ducheffe fa femme. Le Comte de Schrewfbury voulant profiter de fon abfence, confeilla au Duc de Monmouth, fils naturel de Sa Majefté, de fe fervir de l'occafion pour s'affurer la fucceffion à la Couronne. Ce Duc fe laiffa perfuader, & pour être plus en état d'exclure le Duc d'Yorck, il publia & fit publier par fes Emiffaires, que le Roi avoit époufé fa mere, & qu'ainfi il étoit héritier préfomptif de la Couronne. Le Roi, pour détruire cet artifice, fit une déclaration contraire, portant qu'il n'avoit jamais eu d'autre femme que la Reine Catherine; ce qu'il certifia avec ferment à l'ouverture du Parment.

Cette

Cette Compagnie alors se porta avec plus de chaleur que la premiere fois contre les Catholiques ; elle impliqua dans la conspiration la Reine, le Duc d'Yorck, tous les Seigneurs Catholiques, & même les Lords Protestans qui paroissoient trop attachés aux intérêts du Roi. Le Comte Demby fut un des plus exposés à la mauvaise humeur du Parlement. Le Roi connoissant le dessein qu'avoit la Chambre-Basse de perdre ce Seigneur, accorda un pardon général à tous ceux qui étoient accusés d'avoir eu part à la derniere conspitation, & arrêta par ce moyen le cours des poursuites. Les Communes étoient trop animées pour en rester là ; quoiqu'elles n'eussent aucune preuve de ce que les dénonciateurs avoient avancé, mais seulement des soupçons très-vagues, elles vouloient que leur passion prévalût sur l'autorité du Roi, ce qui obligea ce Prince à proroger la vacance du Parlement jusqu'au mois d'Octobre, & depuis jusqu'à l'année suivante.

Les Parlementaires soupçonnoient le Duc d'Yorck d'être Catholique, parce qu'il avoit refusé de prêter le serment de Suprématie, & qu'il s'abstenoit de l'exercice de la Religion Protestante ; mais

mais comme ils craignoient qu'il ne voulût changer de Religion, quand il seroit parvenu à la Couronne, ils vouloient l'en exclure & mettre sur le Trône le Duc de Monmouth, pour ruiner entièrement le parti Catholique, avant qu'ils fussent obligés de reconnoître le Duc d'Yorck pour leur Roi. Charles qui s'apperçut de leur dessein, éloigna par cette raison l'entrée du Parlement; mais il fut enfin obligé d'en laisser ouvrir les séances au mois d'Octobre 1680, parce qu'il avoit besoin d'argent pour la conservation de Tanger, que les Maures menaçoient d'un siége. Les Communes montrerent tant d'emportement, que le Roi fut très mécontent de leurs demandes. Elles se plaignoient que le Roi donnoit toutes les charges qui venoient à vaquer à des Catholiques. Comme la Chambre-Basse étoit remplie de non conformistes, peu affectionnés à la Maison Royale & ennemis des Catholiques, elle se servit des moyens les plus violens pour impliquer le Duc d'Yorck dans la conspiration & pour le perdre. Elle eut recours aux faux témoins & aux suppositions; & n'ayant pû y réussir, elle demanda ouvertement son exclusion. Elle se servit du besoin que le Roi avoit d'ar-

gent

gent, pour l'y faire consentir ; & lorsque le Chancelier représenta au Parlement que si Sa Majesté n'étoit assistée, le Royaume en recevroit un grand préjudice, les factieux s'écrierent qu'il étoit préalable de pourvoir à la sûreté de la Religion, en excluant les Catholiques de la Couronne. Ils demanderent encore qu'on informât de nouveau sur la derniere conspiration, & qu'on achevât le procès des Seigneurs prisonniers dans la Tour. Pour éluder l'exclusion du Duc d'Yorck, on leur accorda les deux autres points. Les Communes donnerent aussi-tôt des ordres rigoureux contre les Catholiques, & commencerent à instruire le procès de Guillaume Howard, Comte de Stafford, accusé d'avoir voulu attenter à la personne du Roi, pour mettre le Duc d'Yorck sur le Trône & changer la Religion du Royaume. Ils établirent pour cet effet une Chambre ardente à Westminster, où ce Seigneur fut interrogé cinq fois en quinze jours. Le Chancelier Finck qui y présidoit se montra fort contraire à ce Seigneur, soit qu'il le crût réellement coupable, soit qu'il prétendît par cette conduite sévere gagner l'affection des Communes.

La

La Chambre-Basse lui donna seize Commissaires, & choisit ceux qui avoient témoigné le plus d'aversion pour les Catholiques; aussi parurent-ils plutôt ses Parties que ses Juges. Ils garderent si peu de mesure, qu'ils applaudissoient aux témoins qui le chargeoient le plus, & ne vouloient presque pas écouter ceux qui parloient à sa décharge. Il se défendit cependant si bien qu'il reprocha tous les témoins, & fit voir clairement la fausseté de leurs dépositions, par les circonstances du tems & du lieu; ce qui n'empêcha pas la Chambre-Haute, qui seule pouvoit le juger, de le condamner aux peines établies pour les crimes de haute trahison. De quatre-vingt-dix-sept Juges dont cette Chambre étoit composée, cinquante-trois opinerent à la mort, & quarante-quatre à l'absolution. Le Roi suspendit l'exécution de la sentence pendant dix-sept jours, pour tâcher de trouver quelque moyen de le sauver, mais il n'en put venir à bout. Ce Seigneur eut la tête tranchée dans la Place de la Tour, & il protesta sur l'échaffaut de son innocence, ajoutant que tout ce qu'on pouvoit lui reprocher, c'étoit que, s'il avoit trouvé l'occasion de rétablir

la

de rétablir la Religion Catholique dans le Royaume, il y auroit contribué de tout son pouvoir. An. 1687.

La Chambre Basse, après cette exécution, proposa de faire défenses à tous les débiteurs du Roi, de le payer sans une permission expresse du Parlement, & de permettre à ses créanciers de solliciter leur payement; ce qu'elle faisoit dans le dessein de réduire ce Prince à consentir, faute d'argent, à tout ce qu'on exigeroit de lui. Les Communes qui avoient tâché inutilement d'impliquer la Reine dans la Conspiration, proposerent son divorce, assurant que quand le Roi seroit marié à une autre Princesse dont il pouvoit avoir des enfans, elles se départiroient de l'exclusion du Duc d'Yorck. Le Roi qui connut leur artifice, fit avorter leur dessein dans sa naissance. On parla aussi beaucoup contre la Duchesse de Porstmouth, maîtresse du Roi, qu'on accusoit de favoriser la France contre les intérêts de l'Angleterre; mais elle para le coup, en feignant en public d'approuver tout ce que la Chambre-Basse faisoit contre le Duc d'Yorck, & témoignant que l'intérêt du Roi vouloit qu'il y donnât les mains, quoiqu'en particulier elle engageât ce Prince à soutenir son

An. 1687. frere avec vigueur. L'obstination des Communes fut si grande, que Sa Majesté, après avoir employé toute son adresse pour les faire départir du dessein qu'elles avoient d'exclure le Duc d'Yorck de la Couronne, cassa enfin le Parlement.

Il en convoqua un autre à Oxford pour le 21 Mars 1681. A l'ouverture des séances, après avoir représenté les raisons qui l'avoient obligé de casser les deux autres Parlemens, il proposa à l'Assemblée de prendre toutes les précautions nécessaires, pour empêcher le changement de gouvernement & de Religion, en cas que le Duc d'Yorck parvînt à la Couronne. Il espéroit détourner par-là les Communes du dessein qu'elles avoient d'en exclure ce Prince; mais par cette complaisance il ne fit qu'augmenter leur emportement. Leur violence ne put être réprimée, ni par les sages conseils de plusieurs Membres de la Chambre-Haute qui étoient bien intentionnés pour Sa Majesté, ni par les offres que le Roi fit faire à ceux qui paroissoient les plus contraires à ses intentions. Il fallut enfin en venir au reméde ordinaire, & casser ce troisiéme Parlement, huit jours après l'ouverture des séances.

Le

Le Roi croyant ramener à son devoir l'esprit farouche du Comte de Schrewsbury An. 1687. qui étoit toujours à la tête des Factieux, & qui ne pouvoit pardonner au Duc d'Yorck qu'il croyoit la cause de sa disgrace, le fit Président de son Conseil; mais voyant dans la suite qu'il persistoit toujours dans ses mauvais desseins, il l'en fit sortir, & donna sa place au Comte de Radnor. Cette seconde disgrace fit espérer à ses ennemis qu'ils viendroient à bout de le perdre. Smith & Imberville l'accuserent le 2 Juillet de haute trahison; il fut arrêté sur le champ & envoyé à la Tour. Le Juge de paix, le Maire & les Aldermans s'assemblerent le 24 Novembre, pour travailler à son procès, & ils nommerent douze Jurés du Comté de Schrewsbury, pour examiner si l'accusation étoit bien fondée. Ces Jurés entendirent les témoins en pleine Cour; mais quoique les charges fussent convaincantes, & qu'on eût trouvé sur la table du cabinet de l'accusé, un projet de ligue contre le Royaume & divers mémoires de cette nature écrits de sa propre main, ils ordonnerent que le Comte seroit élargi sous caution de sa bonne conduite à l'avenir. Le peuple qui le regardoit comme le protecteur de la Religion Pro-

testante, à cause de la haine qu'il avoit témoignée contre le Duc d'Yorck, apprit sa délivrance avec une joie qui éclata par toute la Ville. Il maltraita les témoins de coups & d'injures; & le Comte, au sortir de la prison, fut conduit à son Hôtel avec mille bénédictions & des cris d'allégresse. Le Comte se voyant si bien dans l'esprit du peuple redoubla ses cabales; il travailla à engager les Provinces à suivre l'exemple de la Capitale, & il engagea les Factieux à prendre des marques pour les distinguer.

Le Duc d'Yorck qui avoit été rappellé à la Cour par le Roi son frere, arriva peu de tems après à Londres, & après s'être arrêté quelque tems avec le Roi à Windsor, il s'embarqua pour passer en Ecosse, dans le dessein de ramener la Duchesse sa femme qui étoit restée dans ce Royaume. Son vaisseau ayant donné sur un banc de sable, s'ouvrit, & ce Prince fut contraint de se jetter dans l'esquif avec le plus de monde qu'il put y faire entrer. Il resta dans le vaisseau près de cent cinquante personnes, dont il ne s'en sauva qu'un petit nombre à la nage ou sur des planches. Milord Hyde, frere de sa premiere femme, s'étant jetté à la mer, se noya, & le Duc perdit tout

son

ſon équipage & ſa vaiſſelle d'argent. Ce Prince s'embarqua ſur un autre navire & gagna en diligence Edimbourg, afin d'arriver avant que la Ducheſſe eût ſçu la nouvelle de ſon naufrage. Il ne reſta guéres en Ecoſſe, & retourna à Londres avec la Ducheſſe ſa femme & la Princeſſe Anne ſa fille. Enſuite il alla trouver le Roi, ſon frere, & il en fut reçu avec toute l'affection imaginable.

Le Roi qui étoit fort mécontent de ce que les habitans de Londres s'efforçoient de faire élire pour Maire & pour Scherifs de cette année des gens notoirement Factieux, réſolut d'abolir les priviléges dont cette Ville abuſoit au préjudice de l'Etat. Il prit pour prétexte qu'on avoit levé de l'argent dans le marché public ſur ceux qui vendoient des denrées, ſans un Arrêt du Parlement, & qu'on avoit préſenté contre Sa Majeſté une Requête inſolente, par laquelle on l'accuſoit d'empêcher le cours de la Juſtice & de violer les Loix. On plaida de part & d'autre ſur cette queſtion pendant pluſieurs audiences; enfin les Juges prononcerent que la Ville étoit déchue de ſes priviléges, & que la Charte, où ils étoient contenus, demeureroit confiſquée au profit du Roi. Ce jugement

ayant rétabli ſon autorité, il fit élire un Maire & des Scherifs affectionnés à ſon ſervice. Les Factieux irrités de ce que la Cour avoit eu tout l'avantage dans cette occaſion, firent courir le bruit qu'un certain jour tous les Proteſtans devoient être maſſacrés, & la Religion Catholique rétablie. Sur ce prétexte, ils acheterent quantité de carabines & de cuiraſſes couvertes d'étoffe de ſoie, de poignards, & d'autres armes. Ils remplirent Londres de Libelles ſéditieux contre le Roi & ſes Miniſtres, qu'ils publioient être des Catholiques déguiſés; mais par la bonne conduite du Lord-Maire, tous les troubles furent appaiſés. Le Comte de Schrewſbury qui étoit le principal chef du parti, voyant les affaires prendre un train ſi contraire à ſes eſpérances, abandonna ſa maiſon & ſe cacha dans la Ville, tandis que ſes complices qui conféroient toujours avec lui, travailloient à faire réuſſir les meſures qu'ils avoient priſes enſemble.

Le Parlement, pour aſſurer la Religion Proteſtante & les anciennes Loix de la famille Royale, avoit ordonné que tous ceux qui avoient des charges & des emplois publics, tant en Angleterre qu'en Ecoſſe, prêteroient un ſerment ſolemnel, appellé le *Teſt*, & il en avoit fait dreſſer un

formulaire

formulaire qui avoit été agréé & qui étoit en uſage. Le Comte d'Argille qui étoit un des plus puiſſans Seigneurs d'Ecoſſe, pour gagner les Preſbytériens de ce Royaume dont le parti étoit fort puiſſant, les détourna de l'obéiſſance qu'ils devoient au Roi, & s'aviſa de changer la forme du Teſt. Il le remplit de clauſes & d'équivoques qui en rendoient l'obligation nulle, & il employa toute ſorte d'artifice pour faire agréer ce projet au Parlement. Mais les Membres de cette Aſſemblée qui étoient ſans paſſion, en reconnurent les défauts & le rejetterent. D'un autre côté, le Comte de Schrewſbury & ſes adhérans, voyant que la Charge de Maire de Londres ne pouvoit plus ſervir de prétexte à leur révolte, réſolurent de tuer le Roi & le Duc d'Yorck, s'ils ne pouvoient faire ſoulever le Royaume. Ils avoient quelque envie de ſe liguer avec le Comte d'Argille & avec les Mécontens d'Ecoſſe; mais la diſgrace de ce Comte les en empêcha. Le Duc d'Yorck & le Conſeil-Privé firent pourſuivre le dernier par l'Avocat du Roi devant la Cour Souveraine de Juſtice, pour avoir voulu changer la forme du ſerment en Ecoſſe, & le firent déclarer coupable de haute

trahiſon.

trahiſon. Après que la Sentence eut été prononcée, le Roi croyant le ramener à ſon devoir par la clémence, ſe contenta de confiſquer quelques Juriſdictions que ſes ancêtres avoient uſurpées ſur la Couronne, & de diſpoſer d'une partie de ſes biens, qui furent employés à payer ſes créanciers, & à dédommager ceux qui avoient été ruinés par lui ou par ſon pere, pour avoir été trop fidèles à Sa Majeſté. On donna même à la femme du Comte & à ſes enfans, la plus grande partie des biens confiſqués. Un procédé ſi honnête ne le toucha point; il trouva moyen de ſortir de priſon, & après avoir demeuré quelque tems caché dans les montagnes d'Ecoſſe, il paſſa à Londres, il s'y aboucha avec les Factieux, & les invita à s'unir avec ceux d'Ecoſſe, pour changer dans les deux Royaumes la forme du Gouvernement & attenter à la vie du Roi. Le Comte de Schrewſbury & ſes complices furent ravis de trouver le Comte d'Argille dans de pareilles diſpoſitions; & comme ils n'avoient tous qu'un même deſſein, la ligue fut bientôt conclue. Tous les Conjurés étoient Républiquains d'inclination, & dans leurs aſſemblées ſéditieuſes ils déclamoient ouvertement contre l'état Monarchique;

ils

ils faisoient courir quantité de Libelles diffamatoires contre le Roi & ses Ministres; ils s'assembloient de tous côtés à Londres & à la campagne; ils animoient le peuple à la révolte; ils prenoient des noms & des marques pour se reconnoître; ils envoyoient des Députés dans les Provinces pour les engager dans leur parti, & ils rendoient un compte exact de toute leur conduite au Comte de Schrewsbury.

Dans une de leurs assemblées, le Comte d'Argille proposa de faire soulever l'Ecosse, pourvû qu'on lui fournît trente mille livres sterlins. Comme cette somme étoit considérable, on lui demanda du tems pour la lever. Ce retardement l'embarrassa, & jugeant impossible de demeurer si long tems dans Londres sans être découvert, il passa en Hollande, d'où il ne laissa pas d'entretenir des correspondances avec les Conjurés. Le départ du Comte d'Argille fit résoudre Milord Schrewsbury à presser l'exécution de son entreprise, de crainte qu'elle ne se découvrît. Il pria le Duc de Monmouth de choisir un jour auquel on feroit soulever les deux Royaumes, & ils convinrent du quinziéme Novembre. Ce jour étant arrivé, les Provinces Occidentales d'Angleterre ne se trouverent pas

pas en état de ſe déclarer, ce qui obligea les Conjurés à différer encore. Le Comte de Schrewſbury déſeſpéré de ce retardement, & craignant à tout moment d'être découvert, paſſa en Hollande; il mena avec lui Walcot & Ferguſon, qui ayant publié un Libelle ſéditieux, avoient été décretés de priſe de corps. Ce Comte mourut peu de tems après à Amſterdam de chagrin de trouver tant d'obſtacles à ſes attentats.

Sa mort ne diſſipa point la Conjuration; les Conjurés au contraire en témoignerent encore plus d'ardeur. Ils s'aſſembloient en diverſes maiſons, afin qu'il fût plus mal aiſé de les ſurprendre. Après pluſieurs conférences, ils demeurerent d'accord qu'on ſe ſouleveroit en même-tems en Angleterre & en Ecoſſe; qu'on attaqueroit les deux Princes à la premiere occaſion favorable; qu'on ſe rendroit maîtres de la Ville de Londres; qu'on la diviſeroit en vingt-quatre quatiers; qu'on envoyeroit un de leurs chefs avec bon nombre de ſoldats pour s'en ſaiſir; qu'on amaſſeroit une ſomme conſidérable, ou des contributions que les Conjurés donneroient volontairement, ou de la taxe des cheminées, ou de l'impôt ſur les boiſſons, ou des revenus de la

Douane,

Douane, dont il étoit dû demie année ; du de l'argent monnoyé, de la vaisselle d'argent, & de tout ce qui se trouveroit chez les Banquiers, Orfévres & autres Bourgeois, tant de la Ville que des Faux-bourgs, & qu'on prendroit de force ou par emprunt ; que chacun se pourvoiroit d'armes, & que pour n'en point manquer, on se saisiroit d'abord du parc de l'artillerie, où étoit celle dont se servoient ordinairement les Bourgeois de Londres pour faire l'exercice ; qu'on engageroit les Matelots & autres gens de mer dans la conspiration ; que les Conjurés s'empareroient des Places publiques & des endroits les plus commodes, pour attaquer en même tems le pont de la Tamise, la place des Marchands, le Palais de Witheal & la Tour de Londres ; qu'une centaine de vieux Officiers qui avoient servi sous Cromwel, se mettroient à la tête du peuple, aussi-tôt qu'ils auroient pris les armes ; que cinq cens chevaux qui viendroient de la campagne, se saisiroient des avenues des principales rues ; qu'on prendroit tous les chevaux des carosses de louage, ceux qui servoient dans les hôtelleries & ceux des Gardes du Corps qui ne seroient pas de garde ; qu'on enfonceroit les portes

portes des Eglises, pour en faire des corps-de-gardes ou des écuries; que trois cens Ecossois promis par Ferguson qui étoit de retour de Hollande, s'avanceroient sous la conduite de douze Gentilshommes de la même nation, & seconderoient les Conjurés suivant le besoin. Comme leur principale intention étoit de surprendre la tour de Londres qui pouvoit leur servir ou leur nuire beaucoup, parce qu'il y avoit quantité de munitions de guerre, ils imaginerent divers stratagêmes pour s'en emparer. A la fin ils arrêterent, que vers les deux heures après midi un de leurs partis y entreroit à la file, sous prétexte d'aller voir les Lions de l'Arcenal; que les premiers s'arrêteroient à la maison du Vivandier qui est auprès de la derniere porte; que les autres viendroient en carosse, comme pour visiter les prisonniers; qu'alors ceux qui seroient chez le Vivandier, en sortiroient pour tuer les chevaux de carosse & pour les renverser sur le pont levis; que trois cens hommes qui seroient postés aux environs accoureroient pour les seconder, & tous ensemble feroient effort pour gagner la porte, & pour tuer Milord d'Armouth, Grand Maître d'Artillerie; enfin qu'ils

ieroient le Roi en venant de Newmar-
ket à Londres, & que pour cet effet les
Conjurés se mettroient en embuscade
dans le Château de Rie, appartenant à
Richart Rumbold, devant lequel Sa Ma-
jesté passoit ordinairement quand elle
faisoit ce petit voyage: mais l'incendie qui
arriva à Newmarket dans ce même tems,
rompit leurs mesures, parce qu'il fit par-
tir le Roi plutôt qu'il n'avoit résolu.

Les affaires étoient en cet état, & la Conjuration prête d'éclater, lorsque Josias Keeling se trouva si pressé des remords de sa conscience, qu'il se détermina à la révéler. Il fit sa déposition au Chevalier Jenkiens, Sécrétaire d'Etat; & comme son seul témoignage n'étoit pas suffisant, il fit recevoir, par le conseil de ce Ministre, Jean Keeling, son frere, dans le conseil des Conjurés. Celui-ci étant instruit de toutes les particularités, confirma ce que le premier avoit dit. Comme la déposition des deux freres portoit qu'il y avoit beaucoup d'armes cachée dans la maison de Milord Gray de Wart, avant que de rien entreprendre, on jugea à propos de s'éclaircir si cette circonstance étoit véritable. Un Juge de paix, & quelques autres Officiers, se transporterent chez lui, & y trouverent environ An. 1687.

An. 1687. environ cent mousquets neufs & quelques autres armes dont ils se saisirent aussi-bien que de sa personne. Il dit dans son interrogatoire qu'il n'avoit acheté ces armes qu'à dessein de les envoyer dans ses terres, pour se mettre en sûreté contre les desseins de ses ennemis. On feignit de le croire, & on le renvoya, après qu'il eut donné caution de sa bonne conduite, afin d'ôter tout soupçon aux autres Conjurés, dont plus de cinquante furent arrêtés en divers endroits du Royaume. Les plus coupables furent condamnés à mort, & le Comte d'Essex qu'on avoit mis dans la tour de Londres, s'étant enfermé dans sa chambre, se coupa la gorge avec un rasoir. A l'égard du Duc de Montmouth, après qu'il eut avoué son crime, le Roi exigea seulement qu'il sortît du Royaume; & ce Duc se retira à la Haye auprès du Prince d'Orange. Charles II. mourut peu de tems après, & le Duc d'Yorck son frere fut proclamé Roi sans aucun obstacle.

Ce Prince qui vouloit donner la liberté de conscience aux Catholiques, y travailla pied à pied. Il se contenta d'abord de faire dire la Messe publiquement dans Londres, parce qu'il apprit que le Duc de Montmouth vouloit encore soutenir

tenir ses prétentions. Ce Duc leva des troupes en Hollande, & les ayant embarquées sur des vaisseaux que la Princesse d'Orange lui fournit, il alla descendre en Ecosse avec le Comte d'Argille. Le Roi envoya des troupes au-devant d'eux : ils furent battus, faits prisonniers & décapités. La Princesse d'Orange qui avoit conçu de l'amour pour le Duc de Montmouth pendant son séjour en Hollande, fut extrêmement touchée de sa mort, & résolut de la vanger contre son propre pere. Les Mécontens, dont le nombre étoit augmenté considérablement, ayant appris les sentimens de cette Princesse, la firent agir auprès du Prince d'Orange. Comme il est difficile de rien refuser à une femme adroite & qui sçait prendre son tems, elle engagea son mari à l'entreprise qui éclata bientôt après que je fus arrivé à Londres. An. 1687.

Le Roi qui ignoroit leurs pratiques, contribua par sa conduite à faire réussir leurs desseins. Comme il lui étoit impossible de surmonter la haine que les Anglois avoient pour les Catholiques, il jugea qu'il étoit nécessaire d'établir puissamment son autorité, afin que personne ne pût s'opposer à ses ordres. Il fit pour cet effet de grands armemens par terre

An. 1687. & par mer, & remplit ses armées d'Officiers Catholiques qu'il dispensa des peines encourues pour n'avoir pas prêté le serment du Test. Il les admit aux principales charges de sa maison, leur donna des Gouvernemens & les fit entrer dans les Universités. Il envoya le Marquis de Castelmaine au Pape en qualité d'Ambassadeur d'obédience, & reçut un Nonce à Londres. Il y établit un Collége de Jésuites pour instruire la jeunesse, & obligea les Seigneurs Protestans à y envoyer leurs enfans. Il ôta aux principales Villes leurs chartes & leurs priviléges, & il y établit une Commission Ecclésiastique, pour connoître des abus commis au fait de la Religion. Le Prince d'Orange étoit informé par les Mécontens de toutes ces démarches; ils se servoient des Huguenots de France réfugiés en Angleterre pour lui en porter la nouvelle, parce qu'ils pouvoient aller & venir de Londres à la Haye, sans donner aucun soupçon. Le Maréchal de Schomberg qui avoit été au service du feu Prince d'Orange, ayant quitté la Cour de France, passa à Londres. Le Roi tâcha de l'arrêter par des bienfaits, & ne put l'empêcher de se jetter dans le parti des Mécontens. Il cacha néanmoins si bien

ses

ſes intentions, qu'on n'en eut aucun ombrage. Pour mieux cacher ſon jeu, il prit pendant quelque tems le commandement des armées de l'Electeur de Brandebourg, & ne ſe rendit à la Haye que lorſque tout fut prêt pour l'exécution de l'entrepriſe qui ſe formoit depuis ſi long tems. An. 1687.

Tout avoit réuſſi juſques-là au Roi d'Angleterre, & il n'avoit trouvé aucune oppoſition à ſes deſſeins; mais lorſqu'il voulut abolir le ſerment du *Teſt*, tous les Proteſtans ſe réveillerent. Il voulut faire publier dans tous les diocèſes la déclaration qu'il avoit faite pour la liberté de conſcience, & il convoqua le Parlement dans l'eſpérance de lui faire approuver la révocation de ce ſerment. Quelques Evêques obéirent à ſes ordres; mais l'Archevêque de Cantorbery & ſix de ſes Suffragans non-ſeulement refuſerent de publier la déclaration, mais encore lui préſenterent une Requête conçue en des termes peu reſpectueux. Le Roi irrité de leur déſobéiſſance, les fit arrêter, & les envoya priſonniers à la Tour. Ils furent amenés le lendemain au Conſeil du Roi, & on voulut les obliger de donner caution de ſe repréſenter. Ils répondirent qu'ils étoient d'un rang qui

An. 1688. les exemptoit de cette formalité établie seulement pour les personnes du commun ; qu'en qualité d'Evêques ils étoient Pairs du Royaume, & qu'ils n'avoient garde de faire une démarche qui les rendroit complices de toutes les nouveautés qu'il sembloit qu'on eût dessein d'introduire dans le gouvernement de l'Etat ; que bien loin de consentir qu'on y changeât la moindre chose, ils étoient obligés par leur serment & par leurs charges de s'exposer aux plus rudes traitemens, plutôt que de donner lieu par leur mollesse, qu'on pût les accuser d'avoir contribué à ce changement ; que d'ailleurs le bien de la Religion en dépendoit, & que la conservation de ce dépôt sacré leur étoit commise immédiatement après le Roi qui en étoit le véritable défenseur.

Les Juges surpris d'une réponse si vigoureuse, dirent qu'ils prissent garde à ce qu'ils faisoient, & que bien loin d'agir suivant les Loix qu'ils alléguoient pour leur défense, ils choquoient celle qui doit être la plus inviolable, sçavoir, l'obéissance que tous les sujets doivent à leur Prince légitime. On eut beau représenter à ces Prélats leurs véritables devoirs, ils furent toujours inébranlables, tellement

tellement qu'on les menaça de les juger dans toute la rigueur de la Loi. Ensuite on les fit retirer, pour délibérer sur leur réponse. Les sentimens ne furent point partagés : les Juges demeurérent d'accord unanimement, que ces Evêques s'étoient rendus coupables d'un crime qui approchoit de celui de haute trahison, & par conséquent qu'ils ne pouvoient avoir aucune indulgence pour eux, sans devenir leurs complices. Cependant quoiqu'ils trouvassent leur punition juste, ils appréhenderent d'exciter une sédition, en les retenant plus long tems prisonniers. Un d'entre eux voyant ses collégues balancer, leur remontra que l'impunité de ces Prélats alloit donner au peuple une audace qui pourroit avoir des suites fâcheuses, ce qui les détermina tous à suivre leur premier sentiment. Le Roi lui-même fut le premier qui, suivant sa coutume ordinaire, témoigna que rien ne l'étonnoit. On fit donc rentrer les Evêques, & on leur déclara qu'on alloit les renvoyer à la Tour, à moins qu'ils ne se rétractassent à l'heure même. An. 1688.

L'Archevêque de Cantorbery, comme le chef de tous, ayant regardé ses confreres pour reconnoître quels étoient

An. 1688. leurs ſentimens, répondit qu'ils étoient prêts de ſe rendre priſonniers, puiſque c'étoit la volonté du Roi & celle de ſon Conſeil. Lorſqu'on les vit ſi fermes dans leur réſolution, on les renvoya à la Tour; & on les embarqua pour cet effet dans le même batteau qui les avoit amenés, de peur qu'en leur faiſant traverſer la Ville, le peuple, en les voyant, ne ſe portât à quelque révolte.

Cette affaire fit grand bruit à la Cour, mais plus encore parmi le peuple. Cependant, quoique ces Prélats fuſſent plaints de tout le monde, perſonne n'oſa branler, & on ſe contenta de parler en leur faveur. Si perſonne n'eût travaillé à émouvoir les eſprits, tout ſe feroit fort bien paſſé, & les Evêques auroient été contraints d'obéir; mais les Mécontens allerent de maiſon en maiſon repréſenter aux grands & aux petits, que la Religion Anglicane alloit être abolie, ſi on abandonnoit ceux qui étoient opprimés, pour en avoir pris la défenſe. Les Miniſtres d'Etat même relâcherent beaucoup de leur zèle pour le Roi, & crurent avoir aſſez fait pour ſoutenir l'autorité Royale, ſur-tout dans un pays où elle n'eſt pas en ſi grande vénération, qu'on la puiſſe mettre au-deſſus des Loix.

Ils

Ils consentirent que les Evêques prissent des Avocats pour se défendre ; de sorte que la cause ayant été plaidée au Conseil du Roi avec beaucoup d'éloquence de part & d'autre, les Evêques furent relâchés sur leur caution juratoire, du consentement de Sa Majesté. On nomma ensuite 48 Juges, pour juger le fond du procès ; & comme ils étoient presque tous Protestans, ils déchargerent les Prélats de l'accusation. An. 1688.

L'armée dont Sa Majesté Britannique croyoit pouvoir être assurée durant la tenue du Parlement, témoigna qu'elle n'étoit pas disposée à seconder ses desseins. A la réserve des Officiers Catholiques dont le nombre étoit fort petit, il n'y en eut aucun qui approuvât la suppression du Test. Bien loin de s'en cacher, ils le publioient hautement ; & comme ils appréhendoient que, si le Roi pouvoit une fois l'abolir, il n'arrivât du changement aussi-bien dans le Gouvernement de l'Etat que dans la Religion, ils se servoient de ce prétexte pour cabaler. On cassa néanmoins quelques Officiers qui s'étoient expliqués trop clairement, & on donna leurs charges à des Catholiques.

La Cour ne réussit pas mieux dans les Provinces qu'à l'armée : les Commissaires

qui avoient été départis dans chaque Comté, pour disposer les esprits à l'abolition du Test, revinrent avec peu de fruit de leur voyage. Après qu'ils y eurent fait leur rapport, le Roi assembla son Conseil, où il fut résolu d'ôter les charges à tous ceux qui seroient contraires aux intérêts de Sa Majesté. Le Roi différa néanmoins l'exécution de ce dessein, jusqu'à ce qu'il fût plus assuré des troupes de la flote, étant impossible, sans leur secours, d'entreprendre un si grand ouvrage. Dans cette vûe, il ordonna qu'on dît la Messe sur les vaisseaux; mais il y eut un si grand obstacle de la part des Officiers de l'équipage, que les Prêtres qui étoient venus pour célébrer le service divin, furent obligés de se cacher: peut-être même les auroit-on jettés dans la mer, si les principaux Officiers qui conservoient toujours du respect pour le Roi, ne l'eussent empêché. Sa Majesté ayant appris cette mutinerie, en fut extrêmement irritée: la politique ne lui permettant pas de laisser agir son ressentiment, il voulut voir si sa personne n'opéreroit pas plus que ses ordres. Il alla lui-même sur la flote, & après avoir ordonné à tous les Officiers de marine de lui rapporter leurs Commis-

An. 1688.

sions,

ſions, comme s'il avoit voulu les examiner, il leur demanda s'ils prétendoient empêcher les Non-conformiſtes de jouir de la liberté de conſcience qu'il leur avoit accordée, ajoûtant qu'il ne leur avoit donné leurs emplois que dans la vûe qu'ils prêteroient main-forte à l'exécution de ſes ordres, ſans exception, lorſqu'il l'exigeroit. Un diſcours ſi fier les ſurprit : ils répondirent que quelque attachement qu'ils euſſent pour ſon ſervice & pour ſa fortune, ils n'étoient pas capables de rien faire contre leur conſcience. Cette réponſe ne ſatisfit pas le Roi. Il répliqua que ce qu'il leur demandoit, n'intéreſſoit point leur conſcience, puiſque les Non-conformiſtes étant ſes ſujets comme eux, ils ne devoient pas être traités moins favorablement ; que comme il ne vouloit rien innover dans la Religion Anglicane, ni troubler ceux qui la profeſſoient dans l'exercice de leur piété, il n'étoit pas juſte non plus que les Conformiſtes euſſent droit de violenter ceux qui avoient des ſentimens différens des leurs dans la pratique de leur Religion ; qu'il prétendoit venir dans deux jours entendre la Meſſe ſur ſes vaiſſeaux, & qu'il verroit s'ils ſeroient aſſez hardis pour y trouver An. 1688.

 à

s'élever avec lui, les autres pour l'éloigner des Provinces-Unies, parce que son ambition leur donnoit de l'inquiétude.

An. 1688.

Le Roi Très-Chrétien fut averti de ces préparatifs par le Comte d'Avaux, son Ambassadeur en Hollande, & sur le champ en donna avis à Sa Majesté Britannique. Ces deux Princes firent presser les Etats par les Ministres qu'ils avoient à la Haye, de s'expliquer sur les causes de cet armement, dans une saison où l'on avoit coutume de désarmer les vaisseaux.* Ils n'en purent tirer que des réponses vagues qui ne leur donnoient aucun éclaircissement. Les Etats assurerent les Ambassadeurs de France & d'Angleterre qu'ils vouloient observer religieusement la trève, & qu'ils n'avoient aucun dessein contre l'une ni l'autre Couronne. Le Roi de France ne s'y fioit point, & il sollicitoit Sa Majesté Britannique de prendre ses précautions; mais Jacques, que l'Empereur & le Pape avoient fait assurer que cet armement ne le regardoit en aucune maniere, ne crut pas s'en devoir allarmer. Il ne pouvoit d'ailleurs se défier du Prince d'Orange, qui l'avoit envoyé complimenter sur la naissance du Prince de Galles par Bensing, son favori; ce qui ne s'accordoit guéres

* C'étoit au mois d'Octobre 1688.

guéres avec les bruits qui avoient couru, que ſon gendre vouloit faire paſſer ce jeune Prince pour un fils ſuppoſé. De plus, comme le Roi d'Angleterre comptoit ſur la fidélité de ſes ſujets, il s'imaginoit avoir des forces ſuffiſantes, pour défendre ſon Royaume contre l'invaſion des étrangers. Il n'oſoit accepter les ſecours que la France lui offroit, de peur d'aliéner l'eſprit de ſes peuples, en leur témoignant de la défiance. Ce fut ſur ce fondement qu'il rappella Milord Preſton qui réſidoit auprès de Sa Majeſté Très-Chrétienne, & qu'à ſon arrivée à Londres il le fit mettre dans la Tour, pour avoir demandé du ſecours au Roi de ſon propre mouvement. An. 1688.

Lorſque tout fut prêt pour l'embarquement, le Prince d'Orange déclara ſon deſſein aux Etats; & il les engagea à publier un Manifeſte, par lequel ils prétendoient juſtifier le ſecours qu'ils lui donnoient pour envahir le Royaume de ſon beau-pere. On alléguoit pour prétexte, que le Roi d'Angleterre vouloit détruire dans ſes Etats la Religion Proteſtante, renverſer les Loix, & y établir un pouvoir arbitraire; qu'ainſi les Etats Généraux avoient beaucoup à craindre de l'union étroite de ce Prince

avec Sa Majesté Très-Chrétienne, l'intention des deux Rois étant de ruiner leur République.
An. 1688.

Les vents furent d'abord contraires aux desseins du Prince d'Orange ; ils le repousserent par deux fois dans le port de Scheweling, & firent ouvrir la frégate que montoit le Maréchal de Schomberg. Le Roi qui fut averti du départ du Prince d'Orange, se prépara à le recevoir, & mit en bon état toutes ses troupes de terre & de mer. Ses sujets paroissoient lui être fidèles, & dans la résolution de défendre l'entrée du Royaume aux étrangers. L'Archevêque de Cantorbery & plusieurs Evêques assurerent Sa Majesté Britannique des bonnes intentions du Clergé, & les principaux Seigneurs se rendirent auprès de sa personne. Le Roi, de son côté, pour détruire les mauvaises impressions que les Mécontens vouloient donner au peuple de sa conduite, fit publier une Déclaration portant que son dessein étoit de conserver la Religion Anglicane, en confirmant les actes d'uniformité, sans leur donner aucune atteinte; si ce n'est qu'il vouloit révoquer les clauses concernant les peines afflictives contre ceux qui, sans être pourvûs, ou sans demander à être pourvûs de béné-

fices ou de dignités Ecclésiastiques, exerçoient leur Religion au préjudice des mêmes actes d'uniformité. Sa Majesté déclaroit en outre qu'Elle consentoit que les Catholiques demeurassent incapables d'être membres de la Chambre des Communes. Le Roi fit encore quelques jours après une autre proclamation qui portoit, que le Royaume étant sur le point d'être attaqué par une Puissance étrangère, il ne vouloit pas implorer le secours de ses Alliés, & qu'il confioit la défense de sa personne & de ses Etats à la fidélité de ses sujets. Enfin ce Prince pour ôter toute sorte d'ombrage aux Protestans, détruisit en un jour tout ce qu'il avoit fait depuis son avénement à la Couronne, pour l'avancement de la Religion Catholique. Il fit publier une Déclaration, par laquelle il révoqua la Chambre Ecclésiastique, & cassa tous les jugemens qu'elle avoit rendus. Il rétablit le Collége de la Madeleine d'Oxford, comme il étoit avant toutes les nouveautés introduites au sujet du Docteur Francis que Sa Majesté y avoit placé, quoique Catholique. Le Roi ordonna que le Collége des Jésuites, fondé dans l'hôtel de la Savoye, demeureroit fermé; il rendit aux Villes les vieil-

An. 1688.

les

An. 1688. les Chartes qui leur avoient été ôtées; & pour ne rien laisser subsister de tout ce qui pouvoit servir de prétexte aux Factieux pour favoriser l'invasion du Prince d'Orange, il fit cesser le Service divin dans toutes les Chapelles, où depuis long-tems on disoit publiquement la Messe.

Rien n'avoit tant allarmé les Protestans, que la naissance du Prince de Galles dont la Reine étoit accouchée quelque mois avant l'embarquement du Prince d'Orange. Avant que ce Prince fut né, ils avoient au moins l'espérance qu'après la mort du Roi, la Religion Catholique seroit entièrement bannie du Royaume, parce que la Couronne auroit été possédée par des Princes Protestans, soit par la Princesse d'Orange, soit par la Princesse de Dannemarck sa sœur. Mais lorsqu'ils virent le Trône destiné à un jeune Prince, qu'on ne manqueroit pas d'élever dans la Religion Catholique, ils crurent ne devoir rien négliger pour l'exclurre, en publiant que c'étoit un enfant supposé. En appuyant cette imposture, ils comptoient non-seulement s'assurer du côté de l'avenir, mais encore favoriser l'entreprise du Prince d'Orange, sous prétexte de l'intérêt

térêt qu'il avoit d'empêcher qu'on n'ôtât à sa femme par une supposition de part, une Couronne qui lui appartenoit par droit successif, & qu'on ne renversât les Loix fondamentales d'un Royaume dont elle devoit hériter. An. 1688.

Don Pedro Ronquillo, Ambassadeur d'Espagne, qui entroit dans la Ligue, leur fournit plusieurs exemples tirés de l'histoire de son pays, pour justifier cette invasion. Il leur allégua que Henri IV, nommé *l'Impuissant*, ayant voulu faire régner après lui la Princesse Jeanne que la Reine, sa femme, avoit eue de Don Bertrand de la Cueva, son Majordome, & que le Roi avoit bien voulu reconnoître pour sa fille, dans le dessein d'exclurre de la Couronne la Princesse Isabelle sa sœur, les peuples informés de cette supposition s'étoient mutinés; mais que les Etats assemblés avoient déclaré Jeanne incapable de succéder à la Couronne, & avoient reconnu Isabelle pour héritière présomptive de Henry; Qu'Alphonse VII avoit été mis en possession des Etats de Castille & de Leon, du vivant de la Reine Urraca, sa mere, à qui la Couronne appartenoit parce qu'elle vouloit le dépouiller & mettre sur le Trône Don Pedro de Lara, son favori

favori ; Que Charles-Quint avoit été proclamé Roi d'Espagne après la mort du Roi Ferdinand, quoique la Reine Jeanne la folle, sa mere, fût encore vivante, parce qu'elle avoit été jugée incapable de régner ; Qu'enfin de nos jours, Alphonse VI, Roi de Portugal, avoit été privé du Trône & de la liberté, à cause de son incapacité, & le gouvernement du Royaume donné à Don Pedre son frere.

An. 1688.

Le Roi, pour détruire ces préjugés, assembla son Conseil le premier de Novembre 1688, & pria la Reine douairiere, veuve de Charles II, de s'y trouver. Tous les Pairs Ecclésiastiques & séculiers qui étoient à Londres, le Maire & les Aldermans y furent mandés. Les Seigneurs & Dames, & autres personnes qui avoient assisté à l'accouchement de la Reine y comparurent ; ils déclarerent par serment toutes les circonstances qu'ils sçavoient de la naissance du Prince de Galles, & l'on en dressa un acte qui fut signé de tous les témoins, ainsi que du Lord-Maire & des Aldermans.

Après avoir ainsi travaillé à détruire la calomnie de ses ennemis, le Roi songea à la repousser par la force, & il envoya sa flote au-devant de celle du

Prince d'Orange. Milord Darmouth qui la commandoit étoit fort bien intentionné, mais il trouva peu d'obéïssance dans les Officiers des vaisseaux. Ils lui déclarerent hautement, qu'ils ne combattroient point contre un Prince qui venoit défendre leur Religion. Le Prince d'Orange qui s'étoit remis à la voile, aborda par ce moyen sans obstacle à l'Isle de Wigt; & après s'y être rafraîchi quelques jours, il alla mouiller devant Excester. L'Evêque & les Magistrats assemblerent aussi-tôt le peuple pour l'exhorter à se maintenir dans la fidélité qu'ils devoient au Roi; ce qui anima tellement le Maire & le Corps de Ville, qu'ils firent brûler publiquement le Manifeste que le Prince d'Orange leur avoit envoyé, pour leur persuader qu'il n'en vouloit point au Trône, mais qu'il n'avoit pris les armes que pour maintenir la Religion Protestante, & faire assembler un Parlement libre qui empêchât l'établissement du pouvoir arbitraire. L'Evêque partit en même tems pour aller trouver le Roi, & l'informer de ce qui venoit d'arriver. Comme la Ville d'Excester n'étoit pas forte, elle n'osa soutenir un siége; elle ouvrit donc ses portes au Comte de Maklesfield & au Comte de

An. 1688.

Schrewſbury, fils de celui qui étoit
An. 1688. mort en Hollande, auſſi-tôt qu'ils ſe préſenterent, quoiqu'ils n'euſſent avec eux que deux eſcadrons. Le Prince d'Orange y entra le lendemain, & il tint une conduite bien oppoſée aux ſentimens exprimés par ſon Manifeſte. Il exigea tous les honneurs & tous les deniers Royaux; il défendit qu'on priât Dieu pour le Roi, & qu'on récitât des prières qu'on avoit compoſées pour lui. Le fils de l'Evêque fut empriſonné par ſes ordres, à cauſe du zèle que ce Prélat avoit témoigné pour ſon Prince légitime.

Le Roi de ſon côté fit marcher ſon armée vers Saliſbury avec une artillerie nombreuſe; & il garda pour la ſûreté de la Ville de Londres, & de la Maiſon Royale, les Gardes du Corps, deux Régimens d'Infanterie, & cinq Régimens de Cavalerie, ſous les ordres de Milord Craven qui devoit en avoir le commandement pendant l'abſence de Sa Majeſté. Milord Combury à qui le Roi avoit confié trois Régimens, ſe hâta de ſe mettre en marche, & feignant d'aller enlever un parti des ennemis, il s'alla rendre au Prince d'Orange, Milord Londlau voulut ſuivre ſon exemple, mais il fut arrêté par un parti qui battoit la campagne,

pagne & mené prisonnier à Bristol.

Le Roi qui ne vouloit pas donner An. 1688.
au Prince d'Orange le tems de se fortifier, partit de Londres le 28 Novembre, & se mit en chemin pour aller à Salisbury, où étoit le rendez-vous général des troupes. Le Prince d'Orange de son côté, après avoir établi à Excester des Commissaires pour lever le droit de l'Accise appartenant au Roi, se mit en marche pour l'aller combattre. Il fut rencontré en chemin par Milord Delamer, qui se jetta dans son parti avec cinquante Cavaliers bien montés. Le Roi se trouva fort embarrassé, lorsqu'il apprit toutes ces désertions; il délibéra s'il devoit continuer sa marche, ou retourner à Londres. Le péril étoit égal des deux côtés, puisqu'il pouvoit être trahi par les Bourgeois de cette Ville, aussi bien que par les soldats. Le Comte de Feversham qui avoit pris les devants avec son armée, lui dépêcha plusieurs couriers, pour lui donner avis qu'à l'exception de ceux qui étoient allés se rendre aux ennemis, tout le reste paroissoit affectionné à son service, & qu'au surplus il ruinoit ses affaires en différant le combat, parce qu'il donnoit au Prince d'Orange le tems de débaucher ses sujets & de rétablir son

armée qui étoit extrêmement fatiguée
An. 1688. de la mer. Cet avis pressant obligea le Roi de s'avancer pour donner bataille. Il arriva à Salisbury, sans que rien pût l'obliger à changer de dessein ; au contraire il y trouva des paquets du Comte Feversham qui lui confirmoient les mêmes choses qui lui avoient été mandées. Il continua donc sa marche pour s'aller mettre à la tête de ses troupes ; ce qu'il fit principalement par l'avis de l'Evêque d'Excester en qui il prenoit une extrême confiance, trompé par les marques de fidélité qu'il lui avoit données. Cependant ce Prélat qui s'entendoit avec la plûpart des Grands, de concert avec eux , avoit écrit au Prince d'Orange qu'il pouvoit faire avancer un parti jusqu'à un certain endroit, où il lui livreroitle Roi qui ne marchoit qu'avec une foible escorte. L'entreprise étoit si bien concertée, qu'il étoit impossible qu'elle ne réussît, si Dieu, protecteur de l'innocence opprimée, n'eût averti ce Prince par un saignement de nez du malheur qui l'attendoit. Pendant le retardement que cet accident lui causa, il s'apperçut que la plûpart de ceux qu'il avoit menés avec lui l'avoient quitté. De ce nombre étoient Milord Churchil , son

favori,

favori, & généralement tous ceux auxquels il avoit fait le plus de bien & sur lesquels il faisoit le plus de fond. An. 1688.
Après avoir rêvé quelque tems sur le parti qu'il avoit à prendre, il jugea plus à propos de s'en retourner à Londres, que de s'exposer à tomber entre les mains du Prince d'Orange; & il rebroussa chemin avec toute la diligence possible. La fortune qui avoit commencé à le persécuter, n'en demeura pas là. Tous ceux qui avoient comploté avec l'Evêque d'Excester, pour le livrer à ses ennemis, voyant leur coup manqué par sa retraite, leverent le masque, & passerent dans le camp du Prince d'Orange. Sa propre fille & le Prince de Dannemarck son gendre l'abandonnerent, & se déclarerent contre lui. Ils se joignirent avec les Rebelles, pour demander la convocation d'un Parlement libre, où l'on pût examiner la naissance du Prince de Galles & toutes les affaires concernant la Religion.

An. 1689.
Aussi-tôt que le Roi fut de retour à Londres, il s'enferma dans Withehall, & fit publier une Proclamation pour convoquer le Parlement le 25 Janvier 1689. Elle contenoit, entr'autreschoses, que Sa Majesté ayant rétabli les Villes & tous les

AN. 1689. Corps & Communautés du Royaume dans leurs anciennes Chartes, prérogatives & libertés, & ayant par ce moyen levé tous les obſtacles qui pouvoient troubler la liberté des ſuffrages dans l'élection des Députés au Parlement, Elle défendoit très-expreſſément à toutes perſonnes de la troubler, par menaces ni par aucunes voies de fait, leur ordonnant de ſuivre exactement la forme preſcrite par les Loix, & confirmée par l'uſage. Par la même Proclamation, le Roi, pour montrer l'envie qu'il avoit d'appaiſer les troubles de ſes Etats, conſentoit que ceux de ſes ſujets qui avoient pris les armes contre leur Prince & qui s'étoient joints à ſes ennemis, pûſſent élire des Députés à la Chambre des Communes, être élûs eux-mêmes, & y prendre ſéance en cette qualité ; comme auſſi que les Pairs qui, par cette même raiſon devoient être exclus de la Chambre des Seigneurs, y puſſent prendre leur place, déclarant que, pour plus grande ſûreté, il leur feroit inceſſamment expédier des lettres d'obligation du grand ſceau.

Le Roi fit encore plus : il voulut bien entrer en négociation avec le Prince d'Orange, & il nomma le marquis d'Halifax, le Comte de Nothingham & Milórd Godolfin

Godolfin pour conférer avec lui. Ces Députés partirent le 11 Décembre, & attendirent à Reading le retour d'un Trompette qu'ils y avoient envoyé, pour demander des passeports qu'ils reçurent le lendemain. Ils allerent trouver le Prince d'Orange à Langerford, & ils lui dirent que Sa Majesté ayant été informée qu'il n'avoit pris les armes que pour faire convoquer un Parlement libre, Elle avoit bien voulu donner cette satisfaction à ses peuples, quoique l'on n'en pût pas espérer un grand fruit pendant les troubles dont le Royaume étoit agité; que cependant, afin qu'on ne pût lui rien imputer, elle auroit bien voulu résoudre avec lui les sûretés qu'il falloit prendre, pour rendre les élections libres, & lui faire proposer que les deux armées se tinssent éloignées de Londres à la distance qu'on le jugeroit à propos, pour faire cesser toute appréhension. Le Prince d'Orange répondit qu'il désiroit, Que tous les Catholiques abandonnassent incessamment leurs Charges, & qu'ils fussent désarmés; Que toutes les proclamations publiées contre lui, ou contre son parti, fussent révoquées; Qu'on mît en liberté tous ceux du même parti qu'on avoit arrêtés, & qu'on lui donnât

An. 1689.

la

la garde de la Tour, de Tiburn & de quelque Forteresse sur la Riviere; Que si le Roi demeuroit à Londres pendant la tenue du Parlement, lui Prince d'Orange y pourroit venir aussi avec un pareil nombre de gardes que Sa Majesté; Que les armées des deux partis demeureroient à trente milles de Londres, & qu'on n'introduiroit aucun étranger dans le Royaume, principalement dans Porstmouth, sous prétexte d'en confier la garde à quelqu'un ou autrement.

An. 1689.

Une proposition si extraordinaire fit comprendre aisément au Roi, qu'il n'y avoit aucun accommodement à espérer avec le Prince d'Orange. Dès-lors il ne songea plus qu'à mettre en sûreté la personne de la Reine & celle du Prince de Galles, en les envoyant en France. Le Comte de Lauzun étoit arrivé en Angleterre: le bruit de la guerre qui alloit s'allumer dans ce Royaume l'avoit fait partir de Paris, pour aller offrir ses services à Sa Majesté Britannique, dont il étoit connu particulièrement. Le Roi Jacques ne voyant plus personne à la Cour à qui il pût se confier, jetta les yeux sur ce Comte pour remettre à sa conduite ce qu'il avoit de plus cher, & il en donna aussi connoissance à quelques-uns

ques-uns de ses domestiques qu'il jugeoit les plus affectionnés à son service. On mit pour cet effet des relais sur trois routes différentes, sous le nom du Comte de Lauzun. La Reine & le jeune Prince devoient s'aller embarquer à Douvres; mais cette Ville s'étant jettée dans le parti des Rebelles, il fallut prendre d'autres mesures. Riccio, domestique Italien de la Reine, fut chargé de l'évasion du Prince de Galles qu'on avoit fait revenir de Porstmouth, & qui étoit alors à Withehall. On le fit partir d'un côté le 19 Décembre au soir, pendant que la Reine sortoit de l'autre. Elle étoit seule avec le Comte de Lauzun & moi, & cette Princesse se rendit à pied au lieu où il avoit été arrêté que nous trouverions le Prince de Galles. Les carosses de louage dans lesquels la famille Royale devoit entrer, arriverent plus tard qu'on ne les attendoit, ce qui causa divers incidens, & obligea la Reine de marcher assez long-tems dans de fort mauvais chemins. Un homme qui sortoit d'un cabaret, ayant entendu des personnes qui s'avançoient dans l'obscurité de la nuit, alla pour les reconnoître avec une lanterne qu'il portoit. Riccio empêcha qu'il ne vînt à bout de son dessein: il fit exprès

An. 1689.

An. 1689. près un faux pas, pour se laisser tomber sur lui, & en tombant il éteignit sa lumiere. Cet homme s'étant mis en colere dit mille injures, & on eut beaucoup de peine à l'appaiser. Enfin les carosses arriverent, & on y monta. Le Comte de Lauzun se plaça dans celui de la Reine avec les pierreries de cette Princesse dont il étoit chargé : les Dames de sa suite entrerent dans celui du Prince de Galles ; Leiborne, Ecuyer de la Reine, Saint-Victor, Gentilhomme François, & moi suivions à cheval. A peine les carosses eurent-ils fait une demie lieue, qu'ils furent rencontrés par des Roulliers qui voyant un assez grand équipage, crurent que c'étoient des Catholiques qui fuyoient & qui emportoient l'argent du Royaume. Ils dirent qu'ils méritoient qu'on les assomât, & leur insolence auroit peut-être passé des paroles aux effets, si je ne les eusse abordés, avec les autres Cavaliers de l'escorte, dans une contenance qui leur en imposa. Ils ne dirent plus rien, & nous nous contentâmes d'avoir le passage libre. Il nous fut encore disputé quelque tems après dans un défilé, où un Chartier refusa de reculer, sous prétexte qu'il ne nouloit pas céder à des Catholiques. Pour

ne

ne pas incidenter & perdre ainsi le tems qui étoit précieux dans une semblable conjoncture, nous fimes prendre aux carosses le chemin par les terres, quoiqu'il fallût monter une éminence assez rude, & nous lui laissâmes le passage libre. Nous arrivâmes enfin où l'on devoit s'embarquer : tous ceux qui avoient accompagné la Reine, monterent ensemble dans un Yatch, dont le Capitaine, suivant les ordres qu'il en avoit reçus du Roi, devoit obéir au Comte de Lauzun. On avoit encore eu la précaution de joindre au Capitaine de vaisseau deux autres Capitaines Catholiques, qui en cas de trahison, se devoient rendre maîtres du bâtiment & en prendre la conduite. Saint-Victor, après avoir vû embarquer la Reine, la quitta pour en aller porter la nouvelle au Roi. An. 1689.

Notre navigation ne fut troublée par aucun fâcheux accident, & nous ne rencontrâmes autre chose qu'un vaisseau de guerre à l'ancre, que nous découvrimes de fort loin. Nous arrivâmes sur les cinq heures du soir à la hauteur des Dunes. Le gros tems ne nous permettant pas de faire voile, nous y mouillâmes afin d'y passer la nuit. Nous croyions le péril passé, lorsque nous entendîmes tirer

An. 1689. tirer deux coups de canon, ce qui nous donna quelque inquiétude. Ces deux coups marquoient la retraite de deux frégates Angloises, que Milord Darmouth avoit envoyées pour garder l'entrée de la Tamise, sur le soupçon qu'il avoit eu qu'on vouloit faire sortir le Prince de Galles du Royaume. Comme le son porte fort loin, on entendit aussi les cloches des frégates qui annonçoient la prière. A l'égard de la retraite, c'est l'usage de la mer de tirer un ou deux coups de canon, au lieu du tambour qu'on bat sur la terre, pour avertir les soldats de se retirer. Nous eûmes encore un autre péril à essuyer : il s'en fallut peu que notre bâtiment ne touchât à un banc qui n'en étoit plus qu'à dix pas. Ce malheur fut détourné par le secours d'un Maître de Paquebot qui se trouva là fort à propos, & qui nous servit de guide. Enfin après tous ces accidens, nous arrivâmes à Calais le 21 Décembre vers les quatre heures du soir. Lorsque la Reine fut débarquée, le Capitaine du bâtiment sur lequel nous étions venus lui dit qu'il l'avoit reconnue d'abord, & qu'il ne l'avoit pas voulu témoigner pendant le trajet. Comme toute la côte de France étoit avertie du départ de

cette

cette Princesse, & que même on y attendoit le Roi de la Grande Bretagne, toutes les garnisons étoient sous les armes, le canon pointé, & il y avoit quelques brigantins en mer pour favoriser la descente. La Reine partit le lendemain pour aller à Boulogne. Elle s'enferma dans le Couvent des Urselines, après m'avoir dépêché à la Cour, pour porter au Roi la nouvelle de son arrivée, & pour prier Sa Majesté de trouver bon qu'elle restât dans cette Ville, pour être plus près du Roi, son époux. An. 1689.

Je fus renvoyé sur le champ, & le Roi d'Angleterre arriva peu de tems après en France. Mais avant que de parler de ce qu'il y fit, il faut dire ce qui lui arriva à Londres depuis notre départ. Ce Prince cacha pendant tout le jour l'évasion de la Reine, en feignant qu'elle étoit indisposée & qu'elle ne vouloit voir personne, ce qui fit que l'on ne dépêcha aucuns navires après elle. Cependant ce Prince révoqua la Proclamation & les lettres circulaires qu'il avoit envoyées dans les Provinces, pour la convocation du Parlement. Ensuite, comme il avoit promis de nous suivre de près, il soupa en public, & feignant de se retirer, il se prépara à son voyage.

An. 1689. Il sortit de la Ville le 21 Décembre à deux heures après minuit, accompagné seulement du Duc de Barwick, son fils naturel, & de deux ou trois autres personnes.

Lorsque la nouvelle de son départ fut répandue dans la Ville, elle y causa une grande surprise. Les Seigneurs qui étoient restés dans Londres, s'assemblerent aussi-tôt dans la grande salle de la maison de Ville. Là ils firent une Déclaration portant, que dans le tems qu'on attendoit la convocation d'un Parlement libre que Sa Majesté leur avoit fait espérer, ils venoient d'apprendre qu'elle s'étoit absentée apparemment dans le dessein de sortir du Royaume; qu'ainsi ils étoient résolus de se joindre au Prince d'Orange, qui avoit exposé sa personne à divers périls & s'étoit engagé à une grande dépense, pour leur procurer l'assemblée de ce Parlement tant de fois convoqué & différé autant de fois, & pour les préserver par cette voye du Papisme & de l'esclavage; que suivant cette résolution, ils assisteroient ce Prince & concourroient avec lui pour faire assembler un Parlement qui pût mettre les Loix & les Libertés du Royaume hors d'atteinte, & conserver l'Eglise Anglicane

Anglicane dans sa pureté, laissant néanmoins aux Protestans Non-conformistes An. 1689.
la liberté de conscience, telle qu'ils la pouvoient raisonnablement souhaiter; que cependant, pour assurer le repos de la Ville, ils auroient soin de faire désarmer les Catholiques & arrêter les Prêtres, principalement les Jésuites. Cette Requête fut signée par les Archevêques de Cantorbery & d'Yorck, par six Evêques, & par vingt-deux Milords. Ils députerent quatre d'entre eux, pour porter cette Déclaration au Prince d'Orange, & sçavoir de lui ce qu'il y avoit à faire de plus. Le Corps de Ville suivit l'exemple du Clergé & de la Noblesse; il envoya douze Députes à ce Prince, pour lui donner les mêmes assurances. On vit bientôt après les rues pleines de séditieux qui couroient les armes à la main, pour piller les maisons des Catholiques, sous prétexte de les désarmer. Le caractère de Ministre public, que le droit des gens rend sacré chez les Nations les plus barbares, ne put garantir l'Hôtel de l'Ambassadeur d'Espagne de la fureur de ces mutins. Après y avoir commis mille insolences, ils emporterent ses meubles, sa nombreuse bibliotèque, & tout ce qu'il y avoit généralement dans sa maison,

An. 1689. maiſon, brûlant ce qui étoit de moins précieux & partageant le reſte entre eux. Quoique par la ſuite on n'eût fait aucune réparation à ce Miniſtre, il continua ſes fonctions auprès de ceux qui s'étoient emparé de l'autorité ſouveraine : ce qui ſurprit bien toutes les Cours.

Ceux qui s'étoient ingérés de prendre en main le Gouvernement depuis le départ du Roi, mirent dans la Tour Milord Lucas, pour y commander à la place du Colonel Schelton que ce Prince y avoit établi. Ils firent en même tems courir après ceux qui avoient voulu ſortir du Royaume pour ſe rendre auprès du Roi, & l'on ramena à Londres Milord Jeffreys, Chancelier d'Angleterre. On l'avoit trouvé à Wapping déguiſé en matelot, & on le conduiſit à la Tour. On apprit le lendemain par un Courier dépêché de Feversham par le Comte de Winchelſey, que le Roi n'avoit pû faire le trajet, & qu'il avoit été arrêté par des payſans ; ce qui empêcha le Prince d'Orange d'entrer dans Londres comme il l'avoit réſolu, & l'obligea de ſe retirer à Windſor. A l'égard du Prince & de la Princeſſe de Dannemarck, ils ſe rendirent à Oxford où ils

demeurerent,

demeurerent. On nomma des Commissaire pour aller à la Tour interroger Milord Chancelier & pour lui demander le grand sceau, à quoi il répondit qu'il l'avoit donné au Roi. En même-tems on conduisit à la Tour plusieurs personnes de considération qu'on avoit arrêtées, pour avoir voulu sortir du Royaume, & entre-autres les Comtes de Salisbury, de Peterborough & de Thanet. La joie que le peuple témoigna du retour du Roi, qui arriva à Londres le 26 de Décembre, faisoit juger qu'il étoit disposé à rentrer dans son devoir, & à fermer les portes au Prince d'Orange; mais la suite fit voir sa foiblesse & son inconstance. Avant que de rapporter ce qui se passa dans ce changement de fortune, il est àpropos de rendre compte de tout ce qui arriva à Sa Majesté Britannique depuis son départ de Londres.

An. 1689.

Le Roi étoit arrivé heureusement à Feversham & s'y étoit embarqué, sans y avoir été reconnu. Comme ce Prince entend fort bien la mer, parce qu'il y a commandé long-tems, il s'apperçut que le bâtiment sur lequel il s'étoit mis n'étoit pas assez lesté, ce qui l'empêchoit de pouvoir porter ses voiles. Ce contre-tems l'obligea de retourner à terre, pour

prendre du left. Or la plûpart des Ca-
An. 1689. tholiques cherchant alors tous les moyens de sortir du Royaume, pour éviter les persécutions auxquelles ils se voyoient exposés, aussi-tôt qu'il paroissoit quelques personnes inconnues sur le bord de la mer, on disoit que c'étoit des Papistes qui vouloient se sauver. Quelques Paysans ayant apperçu Sa Majesté Britannique donnant les ordres nécessaires pour mettre la chaloupe en état de la porter en France, en firent le même jugement, & s'attrouperent dans le dessein de lui faire insulte. Un homme de sa suite qui n'étoit pas aimé fut reconnu le premier, & le Roi peu de tems après. On l'obligea de rester à Feversham, & on donna avis de ce qui venoit d'arriver au Marquis de Worcester qui dépêcha un Courier au Prince d'Orange pour l'en informer. Cette nouvelle s'étant répandue, les Pairs assemblés ordonnerent au Comte de Feversham d'aller trouver Sa Majesté avec une Brigade à cheval, & aux principaux Officiers de sa maison d'aller recevoir ses ordres. Ces Officiers amenerent le Roi à Londres, où il entra aux acclamations du peuple qui fit des feux de joie en divers endroits. Le Prince d'Orange en fut bientôt informé;
&

& comme cette allégresse publique marquoit assez que tout ce qu'on avoit publié au désavantage du Roi, n'avoit point éteint dans le cœur de ses Sujets l'amour & l'estime qu'ils avoient toujours eus pour un si bon Prince, il crut devoir éloigner de leur vûe un objet qui rompoit toutes ses mesures. Il ne garda plus de bienséance, & il fit arrêter le Comte de Feversham que Sa Majesté lui avoit dépêché, pour lui donner part de son arrivée. Il envoya à Londres des troupes qui se saisirent du Palais de Withehall & de Saint James, & y établirent des corps de gardes. Ensuite il fit dire au Roi qu'il falloit, pour laisser la liberté entière au Parlement, qu'il se retirât à Hornes ou à Rochester. Le Roi choisit la dernière de ces deux Places. Il s'y rendit le lendemain par eau, accompagné des Comtes de Dumbarton & d'Arran, & ayant autour de sa personne plusieurs Seigneurs & quelques gardes du Prince d'Orange qui le gardoient à vûe, sous prétexte de lui faire honneur. Après le départ du Roi, le Prince d'Orange se rendit à Londres aux mêmes acclamations du peuple qui, quelques jours auparavant, avoit marqué tant de joie pour le retour de son Prince légitime.

An. 1689.

An. 1689. Il ne fut pas difficile au Roi d'Angleterre de sortir de Rochester: il n'avoit auprès de lui que sa garde ordinaire, celle que le Prince d'Orange lui avoit envoyée étant dans la Ville. Celui qui commandoit cette dernière, posoit seulement pour la forme deux sentinelles au logis de Sa Majesté; & il y a bien de l'apparence qu'ils n'avoient pas ordre d'empêcher son évasion. Le peu de précaution que les gardes prenoient pour l'observer, & l'avantage que le Prince d'Orange a sçu tirer de sa retraite, qu'il a fait passer pour une renonciation au Trône, ont donné lieu d'en juger ainsi. On lui avoit demandé un passeport pour quelques Catholiques qui vouloient sortir d'Angleterre, & il en avoit donné un en blanc. Ce passeport étant entre les mains du Roi, il fit retenir un petit bâtiment de pêcheur par un Capitaine Catholique de la Flotte Angloise qu'il avoit engagé à suivre sa fortune. Toutes choses étant prêtes pour son départ, il sortit de son appartement par une porte de derrière, & il entra dans ce petit bâtiment avec le Duc de Barwick & avec Biel, son premier Valet de Chambre, qui étoit à son service dès le tems qu'il n'étoit que Duc d'Yorck. Quoiqu'il

qu'il se fût un peu déguisé, il avoit ses propres cheveux, parce qu'ayant mis une perruque noire lorsqu'il s'étoit embarqué la première fois, il appréhenda que, s'il en portoit une de même couleur, ceux qui l'avoient déja vû sous ce déguisement ne le reconnussent. Il fut obligé d'attendre deux marées pour sortir de la Tamise, parce que le vent étoit contraire. Comme sur l'avis qu'on avoit eu en France de son départ de Rochester, on l'attendoit dans tous les ports, le Capitaine d'une frégate qui étoit à Ambleteuse envoya son Enseigne dans la chaloupe, pour voir s'il ne découvriroit point en mer quelque bâtiment qui pût lui en dire des nouvelles. Cet Officier ayant reconnu le bateau dans lequel étoit le Roi, cria d'abord, pour sçavoir si on ne lui apprendroit rien de Sa Majesté Britannique. Ce Prince fut le seul qui se montra, parce que tous ceux de sa suite étoient tellement incommodés de la mer, qu'aucun ne se trouva en état de répondre. Le Roi qui n'étoit pas connu n'osa pourtant pas se découvrir, qu'il ne vît à qui il avoit à faire : mais enfin ayant jugé par l'empressement que marquoit l'Officier à sçavoir de ses nouvelles, qu'il n'avoit que de bonnes

An. 1686.

 intentions

An. 1689. intentions, il s'ouvrit à lui & passa dans sa chaloupe. Il arriva sur les quatre heures à Ambleteuse, & après s'y être reposé quelques heures dans la maison d'un Ingénieur, il en partit pour se rendre à Boulogne. Il n'y trouva plus la Reine qui s'étoit mise en chemin pour se rendre à Saint Germain, le Roi très Chrétien y ayant envoyé les Officiers nécessaires pour composer sa maison. Le Roi d'Angleterre ne fit que dîner à Boulogne & alla coucher à Abbeville, d'où il se rendit aussi à S. Germain en deux jours.

Après avoir accompagné la Reine par-tout, je me rendis dans le sein de ma famille à Paris. J'y appris des particularités de la guerre qui commençoit à embraser toute l'Europe, & dont je n'avois rien sçu que confusément pendant mon séjour en Angleterre. Pour en bien entendre les motifs, il faut sçavoir la situation où se trouvoient auparavant toutoutes les Puissances Belligérentes, & je commencerai par la France qui fut presque seule en butte aux forces réunies de tous les autres Etats.

Situation des Etats de l'Europe avant la guerre de 1688.

La France étoit agitée au-dedans par le mécontentement des Huguenots, que le Roi avoit obligés d'abandonner leur Religion. Il y avoit long-tems

long-tems que Sa Majesté travailloit à extirper l'héréſie. On s'étoit d'abord contenté d'exclurre les Huguenots de toutes les charges & de tous les emplois; de leur ôter leurs temples; d'envoyer des miſſions dans toutes les Provinces pour les inſtruire, & de faire imprimer des livres pour combattre leurs erreurs. Mais quand le Roi vit que ces moyens n'étoient pas ſuffiſans pour ramener les Diſcoles, il révoqua l'Edit de Nantes, & défendit abſolument l'exercice du Calviniſme. Les Huguenots dont les affaires étoient en mauvais état, & qui étoient perſécutés par leurs créanciers, ſortirent du Royaume, emportant tout leur argent, & ce qu'ils purent de leurs autres effets. Les uns ſe retirerent en Suiſſe, les autres dans les Etats de l'Electeur de Brandebourg, & la plûpart en Angleterre. On eut beau mettre des gardes ſur la frontière, & punir de mort les guides qui les conduiſoient, le nombre des Réfugiés fut immenſe. Ceux qui étoient le plus à leur aiſe, & qui poſſédoient des immeubles dont ils ne pouvoient ſe défaire aiſément, ſubirent au moins en apparence la loi qu'on leur impoſoit, & abjurerent publiquement leurs erreurs. Mais la plûpart ou entre-

tenoient de ſecrettes correſpondances avec ceux qui s'étoient retirés dans les pays étrangers, ou ſouhaitoient dans le cœur qu'il pût arriver dans le Royaume quelque révolution qui leur donnât la liberté de profeſſer la Religion de leurs peres. Tel étoit l'état de la France au dedans : voyons ce qui ſe paſſoit au-dehors.

La paix de Nimegue n'avoit pas ſi bien réglé ce qui devoit appartenir à cette Couronne, qu'il n'y eût encore beaucoup de choſes qui demandoient des explications. L'Alſace ayant été cédée au Roi par le Traité de Munſter, & cette ceſſion ayant été confirmée par celui de Nimegue, le Roi avoit envoyé le Comte de Crecy à la diette de Ratisbonne, pour faire régler les dépendances du Comté d'Alſace, dont Straſbourg fait une partie ; & cet Ambaſſadeur avoit reſté trois ans à la diette, ſans pouvoir rien conclurre. Il avoit été facile au Roi de ſe faire faire raiſon par les armes dans le tems que toutes les forces Ottomanes venoient fondre dans la Hongrie & dans les pays héréditaires de l'Empereur. Mais Sa Majeſté ſe contenta de s'emparer de Straſbourg & des terres qui lui avoient été adjugées par la Cham-

bre

bre de réunion établie à Metz. Le Duc de Mantoue avoit vendu Cazal au Roi, & il avoit reçu la plus grande partie du prix ; cependant il ne vouloit pas livrer cette Place à Sa Majesté, sous prétexte que les autres Princes d'Italie ne vouloient pas le souffrir. Le Roi l'obligea à exécuter son Traité, comme cela étoit juste & naturel. Les dépendances des Places qui avoient été cédées à Sa Majesté dans les Pays-bas, n'étoient pas mieux réglées que celles de l'Alsace. Des Députés des deux Couronnes s'étoient assemblés à Courtray pour y parvenir ; mais les Espagnols ne cherchoient qu'à éluder la conclusion, jusqu'à ce que l'Empereur eût chassé entiérement les Turcs de la Hongrie, afin de pouvoir recommencer la guerre avec plus de succès. Le Roi s'étant apperçu de leur mauvaise foi, s'empara de Luxembourg, & il se contenta de cette Place pour toutes ses prétentions, quoiqu'elles fussent plus considérables. Il vouloit seulement fermer l'entrée de ses Etats à ses ennemis, pour les empêcher de recommencer la guerre. Les Espagnols ne pouvant se consoler de la perte de cette Place, reprirent les armes & engagerent tous leurs anciens Alliés à se joindre à eux.
Ils

Ils conurent bien-tôt les uns & les autres qu'ils ne pouvoient soutenir la guerre ; & ne pouvant consentir à une paix, par laquelle les Places dont Sa Majesté étoit en possession lui demeureroient, ils convinrent d'une trève de vingt ans que le Roi voulut bien leur accorder, afin qu'on ne pût pas l'accuser d'avoir empêché les progrès que l'Empereur faisoit contre les Infidèles. Ces progrès allerent si loin, que les Turcs furent chassés non-seulement de la Hongrie, mais encore de la Servie, de l'Esclavonie & de la Bosnie. La Transilvanie qui étoit tributaire de la Porte, se mit sous la protection de Sa Majesté Impériale ; & rien ne pouvoit empêcher les Allemands de pousser leurs conquêtes jusqu'à Constantinople, n'y ayant aucune Place forte qui pût les arêter. Cependant l'Empereur, au lieu de profiter d'une conjoncture si favorable, voulut faire la paix avec la Porte & se contenta de la Hongrie, afin de se mettre en état de recommencer la guerre contre la France. Dans plusieurs Assemblées tenues à Ausbourg & à Nuremberg, on avoit déja réglé la répartition des troupes que chaque Cercle & chaque Prince devoit fournir pour cette guerre. Pendant qu'on

prenoit

prenoit ces mesures dans l'Empire, Maximilien Henri de Baviere, Electeur de Cologne, se voyant dans un âge avancé & hors d'état de faire les fonctions de son ministère, choisit pour son Coadjuteur Guillaume Egon Prince de Furstemberg, Cardinal & Doyen de sa Cathédrale. Cette nomination fut admise par le Chapitre; mais le Pape, à la sollicitation de la Maison d'Autriche, refusa d'en délivrer les Bulles. L'Electeur étant venu à mourir pendant qu'on en sollicitoit l'expédition, le Chapitre s'assembla pour procéder à une nouvelle élection. Le Prince Joseph-Clement de Baviere, frere de l'Electeur, entra en concurrence avec le Cardinal de Furstemberg; mais comme il n'avoit pas l'âge porté par les Canons, & qu'il étoit déja attaché à deux autres Eglises, le Pape lui donna une Bulle d'éligibilité. Les Capitulaires ayant procédé à l'élection, le plus grand nombre de voix fut pour le Cardinal de Furstemberg. Mais quoique le Prince Clement n'en eût que le plus petit nombre, & que la plûpart des voix qui étoient en sa faveur pussent être raisonnablement contestées, il obtint aussi-tôt des Bulles de Rome. Le Roi qui étoit obligé de maintenir le Cardinal de Furstemberg,

berg, à qui on n'avoit refusé la Justice qui lui étoit dûe, que parce qu'il étoit dans les intérêts de la France, ne pouvoit donc se dispenser de prendre les armes, pour le mettre en possession de l'Electorat de Cologne, sans qu'on pût l'accuser de rompre la trève. A ce premier motif de rupture, il s'en joignit encore un autre. Monsieur avoit épousé Elisabeth Charlote, fille de Charles-Louis Comte Palatin du Rhin. Ce Prince étant mort, & Charles qui lui avoit succédé l'ayant suivi de fort près, comme il ne restoit plus d'enfans mâles de cette branche, Philippe Guillaume, Duc de Neubourg, fut mis en possession de l'Electorat; mais on ne pouvoit disputer à Madame les biens allodiaux qui étoient héréditaires, & la dot de la Princesse Charlote de Hesse-Cassel, sa mere. Le Roi, après avoir fait solliciter long-tems le nouvel Electeur de faire raison à Madame sur ses justes prétentions, voulut bien s'en remettre à l'arbitrage du Pape; mais il fut impossible d'obtenir un Jugement de sa Sainteté, ni d'obliger l'Electeur Palatin à rendre justice à Madame. Toutes ces considérations néanmoins n'auroient pas porté le Roi à la rupture, si Sa Majesté n'avoit pas été

bien

en instruite que l'Empereur & ses Al-
és traitoient la paix avec les Turcs, &
ue dès qu'elle seroit conclue, on lui dé-
areroit la guerre. Le Roi crut donc
ans ces circonstances devoir s'emparer
e Philisbourg, pour fermer à ses enne-
is le passage du Rhin. Mais dans le
ême tems qu'il se préparoit au siége
e cette Place, il fit offrir à l'Empereur,
il vouloit convertir la trève en une paix
erpétuelle, de la rendre à l'Evêque
e Spire à qui elle appartenoit, après que
s fortifications en auroient été rasées,
e même de restituer Fribourg à Sa Ma-
sté Impériale, après qu'on auroit dé-
oli les ouvrages que nous y avions
its, depuis que le Roi en étoit en pos-
ssion. On ne pouvoit assurément don-
er une plus grande marque de modé-
ation; mais ces offres ne furent point
cceptées.

L'Empereur Leopold Ignace qui ré-
ne aujourd'hui, avoit un fils âgé de
euf ans qu'il avoit déja fait couronner
oi de Hongrie. Il avoit dessein de lui
surer l'Empire : mais il s'y trouvoit de
randes difficultés, non-seulement par-
e qu'il n'avoit pas l'âge porté par les
onstitutions Impériales, mais encore
arce que les Electeurs & les premiers
de

choit néanmoins plutôt vers l'Electeur que vers lui ; parce que le Duc de Baviere ayant des Etats & des troupes, pouvoit donner seul un grand poids au parti qu'il embrasseroit ; au lieu que le Prince de Lorraine ne pouvoit offrir que sa personne. A ces considérations qui portoient l'Empereur à déclarer la guerre à la France, il s'en joignit encore une autre. Le Prince d'Orange qui cachoit le dessein qu'il avoit d'envahir l'Angleterre, & qui ne l'avoit communiqué qu'aux Princes Protestans, faisoit espérer une puissante diversion du côté du Rhin, où il promettoit d'appuyer fortement les intérêts du Prince Clement de Baviere contre le Cardinal de Furstemberg. Tous les Princes Catholiques donnerent dans le piége, & le Pape même fournit de l'argent pour appuyer une entreprise qui ne tendoit qu'à bannir la Religion Catholique d'Angleterre. Je ne doute pas que l'Empereur n'eût pénétré le véritable dessein du Prince d'Orange ; mais il y trouvoit également son avantage, tant parce que l'invasion que ce Prince méditoit romproit l'union qui subsistoit entre l'Angleterre & la France, que parce que l'Empereur en la favorisant, se reconcilioit avec les Electeurs Pro-
testans,

testans qui, charmés de voir leur Religion puissamment soutenue en Angleterre, seroient plus disposés à donner leurs voix pour l'élection du Roi des Romains en faveur de l'Archiduc Joseph, fils de Sa Majesté Impériale. Le Prince d'Orange faisoit encore entendre à l'Empereur & à son Conseil, que les Huguenots de France réfugiés en Angleterre & en Hollande, avec lesquels il entretenoit une étroite correspondance, l'assuroient que tous ceux qui étoient restés dans leur Patrie ne manqueroient pas de prendre les armes pour la cause commune, dès qu'ils seroient sûrs d'être soutenus. De-là les Ministres de l'Empereur concluoient assez conséquemment, que la France étant attaquée au-dedans ainsi qu'au dehors, par un si grand nombre d'ennemis, il étoit impossible qu'elle ne succombât. Voilà les apparences qui ont trompé l'Empereur & les Princes de l'Empire. Passons aux Couronnes du Nord.

Charles XI, Roi de Suede, s'étoit toujours bien trouvé de l'alliance que lui & ses ancêtres avoient eue avec la France. Le Roi de sa part avoit si fidèlement entretenu cette alliance, que dans la dernière guerre il sacrifia une partie de

ſes conquêtes, pour faire rendre à Sa Majeſté Suédoiſe tout ce qui lui avoit été pris par le Roi de Dannemarck & par l'Electeur de Brandebourg. Après la paix de Nimegue, le Roi de Suede ſe brouilla avec la France au ſujet de la ſucceſſion du Prince de Deux-Ponts. Quoique la méſintelligence eût toujours duré depuis, le Roi de Suede fit offrir au Roi Très-Chrétien de ſe liguer avec lui; mais l'avantage que l'on pouvoit retirer de cette nouvelle alliance ne ſe trouva pas aſſez conſidérable, pour balancer les inconvéniens qu'on en pouvoit craindre. Le Roi ſe trouvoit obligé de défendre le Roi d'Angleterre contre l'uſurpation du Prince d'Orange, & il étoit réſolu de ne point faire de paix que Sa Majeſté Britannique ne fût rétablie. Si dans la ſuite le Roi de Suede eût été dépouillé de ce qu'il poſſédoit en Allemagne par le Roi de Dannemarck & par l'Electeur de Brandebourg, la paix ſeroit devenue impoſſible, à moins que le Roi n'eût voulu l'acheter par le ſacrifice d'une partie de ſes conquêtes; parce que les Alliés n'auroient jamais pû conſentir à ces deux choſes en même-tems, à abandonner le Prince d'Orange; & à reſtituer au Roi de Suede ce qui lui auroit

été

été pris. Si le Roi de Suede s'étoit contenté, sans faire de diversion en attaquant l'Electeur de Brandebourg, d'envoyer des troupes au Roi, Sa Majesté les auroit payées bien cher & en auroit tiré peu de service, parce que les Suédois étant persuadés, comme l'étoient alors tous les Protestans, que la guerre qui se faisoit étoit une guerre de Religion, ils n'auroient combattu qu'à regret en faveur de la France qui vouloit détruire l'hérésie. Voilà ce qui fit refuser les offres de la Suede, & l'on a vû par la suite que les Alliés n'ont pas tiré un grand secours de cette Couronne.

Chrétien cinquiéme, Roi de Dannemarck, fit faire les mêmes offres à la France; mais il vouloit qu'on le dédommageât de la perte qu'il faisoit des droits du Sund. Or l'avantage que l'on pouvoit retirer de son alliance n'étoit pas assez considérable, pour l'acheter si chérement; outre que n'étant pas aussi puissant que le Roi de Suede, il lui seroit impossible de lui résister, quand il ne seroit pas secondé par l'Electeur de Brandebourg. On peut ajouter encore que la Princesse Anne d'Angleterre, sa belle sœur, étant présomptive héritière de cette Couronne, puisque le Prince d'Orange n'avoit point

 d'enfans,

d'enfans, il étoit à présumer que, si cette succession venoit à lui échoir, le Roi de Dannemarck, obligé d'assister le Prince George son frere romproit bientôt toutes ses liaisons avec la France: il n'y avoit donc pas moyen d'accepter ses offres.

Jean troisiéme, Roi de Pologne, connut bien peu ses véritables intérêts dans cette guerre. Il avoit conservé à l'Empereur sa Couronne, mais l'ingratitude de ce Prince avoit été si grande, qu'il avoit pratiqué les principaux Palatins de son Royaume pour le faire déposer, & il étoit le seul qui n'avoit tiré aucun fruit de la guerre contre les Turcs. Ces Infidèles lui offroient de lui rendre l'Ukraine & tout ce qu'ils avoient pris sur la Pologne, s'il vouloit faire sa paix particuliere avec eux. Il refusa des offres si avantageuses, & se laissa leurer par l'offre que lui fit l'Empereur de donner sa fille en mariage au Prince son fils, auquel il crut par cette alliance assurer la Couronne après sa mort.

Les Suisses furent sollicités par les Allemands de leur ouvrir un passage par leurs Villes forestieres, & de rompre avec la France. On prenoit les Protestans par l'intérêt de la Religion, & on

on tâchoit de leur donner de l'ombrage des fortifications que le Roi faisoit faire à Huningue à deux lieues de Bâle. Mais les Suisses ne se laisserent pas tromper par ces fausses maximes : ils sentirent bien qu'ils se priveroient des pensions qu'ils recevoient de la France, & qu'ils travailleroient eux-mêmes à forger les fers dont la Maison d'Autriche les auroit chargés, s'ils avoient ouvert un passage aux Impériaux. Ils sçavoient d'ailleurs que l'Empereur prétend toujours avoir le droit de Souveraineté sur leurs Cantons, & qu'ils possédent encore le Comté d'Hasbourg, dont la Maison d'Autriche est sortie. De plus, combien avoient-ils d'exemples des invasions que les Princes de cette Maison ont faites, sous prétexte de passage ou d'assistance ! Les Cantons, après avoir bien pesé des raisons si importantes, résolurent de garder inviolablement leur neutralité, & de fermer leurs passages à toutes les troupes étrangères.

Charles II, Roi d'Espagne, n'étant pas capable de gouverner les Etats par lui-même, s'etoit toujours abandonné à la conduite de la Reine sa mere, qui comme sœur de l'Empereur, étoit ennemie née de la France. Tant que la Reine Louise avoit vécu, elle avoit tâché d'em-

pêcher le Roi son époux de rompre avec cette Couronne; mais dès que ce Prince fut véuf, la Reine Douairiere le porta à se remarier avec une des filles du Prince Palatin : ainsi l'on peut dire qu'il suivoit tous les mouvemens de la Cour de Vienne.

Les Province-Unies qui ne se sont soustraites de l'obéissance du Roi Catholique, que par les secours qu'elles ont reçus de la France, n'ont pas été plutôt reconnues pour un Etat libre, qu'elles se sont engagées dans toutes les Ligues qui se sont faites contre cette Couronne. Elles se croyent d'ailleurs obligées de défendre les Pays-Bas Autrichiens, parce qu'elles les regardent comme une barrière contre les armes de la France. Mais dans cette guerre principalement, elles crurent devoir soutenir l'entreprise du Prince d'Orange, tant pour l'intérêt de la Religion, que pour donner de l'occupation hors de leurs Etats à l'ambition de ce Prince. Elles ne voulurent pas considérer que la guerre ruineroit leur commerce dont dépend toute leur puissance, & qu'elles seroient obligées de s'épuiser pour fournir de l'argent à leurs Alliés qui en manquent toujours.

Innocent XI qui tenoit alors le ſaint Siége, étoit né ſujet du Roi Catholique, étant fils d'un Marchand de Côme. Il avoit fait connoître en toute occaſion ſa partialité pour ſa Patrie, & ſon averſion pour la France. Le Duc d'Eſtrées, Ambaſſadeur de cette Couronne, étant mort à Rome, le Pape s'aviſa de diſputer au Miniſtre du Roi Très-Chrétien, les franchiſes dont les François avoient toujours joui dans leur quartier, & qui ſont l'unique marque de reconnoiſſance (aſſez foible) que nos Rois ayent jamais reçue du ſaint Siége, pour la donation que Charlemagne lui a faite de tous les Etats qui compoſent l'Etat Eccléſiaſtique. Innocent XI conteſta au Roi le droit de Régale, & refuſa des Bulles aux Evêques de France, ſous prétexte qu'ils avoient ſigné le fameux réſultat de l'Aſſemblée du Clergé au ſujet de ſon infaillibilité. Quoique le Roi eût tant de ſujet de ſe plaindre de ce Pontife, & qu'il eût de juſtes motifs de ſe faire faire raiſon par les armes, puiſque comme Prince temporel il avoit violé le Traité de Piſe, il reſpecta dans ſa perſonne le Vicaire de Jeſus-Chriſt, & il ſe contenta de faire connoître au Sacré Collége ſes droits & ſa modération.

La

La République de Venise qui avoit fait plusieurs conquêtes sur les Turcs, & qui se voyoit en état d'en faire encore de plus grandes, si l'Empereur eût continué contre eux la guerre avec la même chaleur, lui voyoit à regret tourner ses armes du côté du Rhin, & faisoit tous ses efforts pour le porter à la paix avec la France.

Charles-Victor Amedée II, Duc de Savoye, séduit par quelques Courtisans qui le vouloient gouverner, avoit refusé de faire le mariage que la Duchesse sa mere lui avoit voulu ménager avec l'Infante de Portugal; il sçavoit même mauvais gré à la Cour de France des soins qu'elle avoit pris pour le faire réussir. Cependant il avoit épousé depuis une des filles de Monsieur; il auroit dû par conséquent être dans les intérêts des Rois de France & d'Angleterre, dont l'un étoit son cousin-germain, & l'autre son oncle. Mais il étoit entré dans la Ligue contre ces deux Couronnes, dans l'espérance de recouvrer Pignerol, que son ayeul avoit vendue à la France, & d'avoir part aux conquêtes que les Alliés se promettoient de faire sur nous. En conséquence il avoit fait un Traité par lequel il se chargeoit d'attaquer le

Dauphiné, pendant que toutes les forces de la France seroient occupées en Allemagne & dans les Pays-Bas. Il prétendoit encore faire soulever les Huguenots du Languedoc & se joindre à eux ; mais le Roi ayant découvert ses desseins, le prévint, comme on verra dans la suite, & se rendit maître d'une partie de ses Etats. Tous les autres Princes d'Italie n'avoient point voulu prendre part dans cette guerre, & ne songeoient qu'à maintenir la paix & la tranquillité dans leurs Etats.

Don Pedre, Roi de Portugal, quoiqu'il eût recherché l'alliance de la Maison d'Autriche, en épousant une des filles du Prince Palatin, & qu'il eût dessein de marier l'Infante avec un des Princes ses beaux-freres, avoit résolu de garder exactement la neutralité. Voilà dans quelles dispositions étoient toutes les Puissances de l'Europe, au commencement de la guerre.

Lorsque le Roi eut résolu d'assiéger Philisbourg, il dit à Monseigneur qu'il l'avoit choisi pour exécuter ses desseins, & il ordonna au Duc de Beauvilliers de l'accompagner dans ce voyage, pour avoir soin de sa personne. Pendant que Monseigneur se disposoit à partir, pour ne point

point perdre de tems, le Maréchal Duc de Duras qui étoit alors en Franche-Comté, eut ordre de commencer le siége. Le Baron de Montclar partit de Strasbourg avec quelques Régimens de Cavalerie & de Dragons, & il investit la Place le 27 Septembre 1688. Le Duc de Duras arriva deux jours après. Philisbourg est situé au-delà du Rhin, à trois lieues au-dessus de Spire, le fleuve entre deux. Ses fortifications consistoient en sept bastions assez bas & sans orillons qui donnoient peu de prise au canon; il y avoit des demi-lunes aux endroits nécessaires, avec un ouvrage couronné, précédé d'un ouvrage à corne qui achevoit de remplir le terrein. Cette Place est d'ailleurs naturellement forte par sa situation, étant toute environnée de marais, si ce n'est au levant où se trouve une langue de terre longue seulement de deux cent pas, par laquelle on ne peut attaquer que deux de ses bastions. Au-delà du marais, on ne trouve presque de tous côtés que des bois. A gauche est le fleuve sur lequel est un Fort appellé le Fort du Rhin; c'est un ouvrage des Impériaux qui l'ont bâtie dans un terrein fort marécageux. Il commande le fleuve qui dans cet endroit est lar-

ge d'environ cent vingt-cinq toises, & dont la rive opposée est bordée de bois presque impénétrables. Ce fort est joint à la Ville par une chaussée de huit cent pas qui traverse le marais. Il y avoit sur le Rhin un pont de bateaux, dont la tête étoit défendue par un ouvrage en forme d'étoile à deux demi-bastions, & le milieu par un bastion entier.

Toutes les troupes qui devoient former le siége étant arrivées, la nuit du trois au quatre Octobre, on ouvrit la tranchée au Fort de l'autre côté du Rhin, & du côté de la Ville en deux endroits, au-dessus & au-dessous du fleuve. Le lendemain le Marquis d'Uxelles attaqua le Fort & l'emporta. On fit descendre sur le Rhin le canon qui arriva le six. Le même jour Monseigneur se rendit au camp, & alla loger au quartier général qui étoit à Oberhausen. On construisit au-dessus de Philisbourg un second pont de bateau qui servit pendant le siége à toutes les munitions de guerre & de bouche qu'on faisoit venir au camp. Le dix on dressa deux bateries de dix piéces de canon chacune ; & les assiégés firent plusieurs sorties. Les pluyes continuelles qu'il y eut retarderent extrêmement les travaux, & on fut obligé de

saigner

saigner le fossé, pour en faire écouler l'eau; on y jetta aussi quantité de fascines pour le combler. Par ce moyen on le passa, & l'on insulta l'ouvrage à corne l'épée à la main. Le Comte de Stharemberg, Gouverneur de la Place, voyant que le canon avoit ruiné presque tous les déhors, jugea que, s'il tardoit davantage à capituler, il couroit risque d'être pris d'assaut. Comme il avoit de grandes richesses dans la Ville, il fit charger tout ce qu'il avoit de plus précieux sur plusieurs chariots, pour être plus en état de se sauver en cas de malheur. On fut informé par un prisonnier des craintes du Gouverneur, ce qui fit presser les travaux. Aussi-tôt qu'on eut fait bréche à l'ouvrage couronné, on monta à l'assaut, & on l'emporta l'épée à la main. Le Comte de Stharemberg fut si étonné, quand il apprit que les François étoient maîtres de cet ouvrage, qu'il fit arborer le drapeau blanc & battre la chamade. La capitulation fut arrêtée le 30 Octobre, & le lendemain le Régiment de Picardie prit possession d'une des portes. Le Comte de Stharemberg en sortit en même-tems dans sa caleche, suivi de son Régiment qui étoit de douze cens hommes, & de quatre piéces de canon qu'on lui

avoit

avoit accordées. On trouva dans la Place cent vingt-quatre piéces d'artillerie, cent cinquante milliers de poudre, vingt-deux mille boulets, seize mille sacs de farine, avec quantité de provisions qui auroient suffit pour soutenir un long siége.

Pendant que Monseigneur étoit occupé au siége de Philisbourg, un Camp volant entra dans le Palatinat & s'empara de Kayserslautern, que les Romains appelloient *Cæsarea ad Lutram*. Cette Ville est la Capitale d'un Bailliage qui porte le même nom; elle est environ à une journée de chemin au-delà de la Saare, & à six lieues de Honbourg. L'Electeur Palatin, comme Seigneur de cette Ville, a séance aux Diettes Impériales dans le Collége des Princes; elle a quatre fois appartenu à l'Empire, & l'Electeur Palatin la tenoit alors par engagement. Cette conquête fut suivie de celle d'Eustat sur le Spirbach, & de Creutznach sur la Nave. Creutznach est la principale Ville du Comté de Spaheim, & elle est défendue par un Château.

Neustad, Spire & Wormes ne firent pas plus de résistance. Spire, en Latin, *Noviomagus Nemetum*, est une Ville du Palatinat, près du Rhin; elle est considérable

rable par la Chambre Impériale qui y est établie. Ce Tribunal est composé de quarante-un Juges, qui décident souverainement de toutes les affaires importantes. Les Archives de l'Empire sont aussi gardées dans cette Ville. L'Evêque de Spire est suffragant de Mayence, ainsi que celui de Wormes. Cette derniere Ville qui est dans le bas Palatinat, fut ruinée par Attila vers le cinquiéme siécle, & reprise depuis par Clovis : on la nommoit, du tems des Romains, *Colonia Vangionum*.

Hailbron fit un peu plus de résistance: le Baron de Montclar qui avoit été détaché avec quelque Cavalerie & des Dragons, pour courir le Nekre en remontant, se trouvant à la vûe de cette Place, la fit sommer de se rendre. Elle refusa d'abord d'obéir, & tira quelque volées de canon ; mais lorsqu'elle vit qu'on se préparoit à l'attaquer dans les formes, elle se rendit à composition. Hailbron, Ville impériale dans le Duché de Wirtemberg sur le Nekre, est entourée de murailles flanquées de bonnes tours & de larges fossés qui sont revêtus & pleins d'eau.

La Ville de Mayence effrayée de la prise de Hailbron, reçut aussi garnison

Françoise.

Françoise. Cette Ville qu'on appelle en Latin *Moguntiacum*, & dans la langue du pays *Mentz*, est située sur le confluent du Rhin & du Mein. Drusus, dont on montre le tombeau, eu est regardé comme le fondateur ou le restaurateur. Elle fut souvent ruinée par les Barbares sous l'Empire de Julien, & prise du tems de Valentinien, par *Rando* Capitaine Allemand. Elle fut érigée en Archevêché, en faveur de Boniface, Prélat Anglois, qui porta le premier ce titre. Attila l'ayant prise en 454, la fit raser, & Dagobert la rebâtit l'année suivante plus proche du Rhin. Charlemagne y jetta sur ce fleuve un pont, long de cinq cens pas, qui fut brûlé en huit cent douze. Willegise, Chapelain de l'Empereur Othon II, fut le premier Electeur de Mayence, & il donna sa voix pour l'Election d'Otton III, dont il avoit été Précepteur. Il fut aussi fait Chancelier de l'Empire, & depuis cette dignité est toujours restée attachée à cet Electorat. Le Diocèse de Mayence s'étend dans la Franconie, dans le Cercle des quatre Electeurs du Rhin, dans la Hesse & dans la Turinge.

Oppenheim, Bingen & Baccarack suivirent l'exemple de Mayence. Oppenheim

heim eſt ſituée près du Rhin, entre Mayence & Wormes : on prétend que ſa ſituation reſſemble à celle de Jeruſalem. Bingen n'eſt qu'un Bourg au confluent de la Nave avec le Rhin. Baccarack, *Ara Bacchi*, a tiré ſon nom des autels ſur leſquels on ſacrifioit à Bacchus. Cette Ville qui eſt ſur le Rhin, eſt défendue par un bon Château. Son territoire eſt renommé par ſes vins qui ſont les plus délicieux de toute l'Allemagne.

Il y avoit dans Heydelberg, Ville Capitale du Palatinat, une garniſon compoſée de trois cens hommes d'Infanterie & de deux Compagnies de Dragons. Ces troupes ſe ſouleverent contre leurs Officiers, pour n'avoir pas été payées depuis trois mois; & après que le Grand-Maître de l'Ordre Teutonique que l'Electeur ſon pere y avoit laiſſé en fût ſorti, ils jetterent leurs drapeaux. Le Baron de Monclar ayant eu avis de ce déſordre, s'en approcha & en prit poſſeſſion. Il n'y trouva que quarante Officiers ou Grenadiers, tout le reſte ayant déſerté. Cette Place eſt ſur le Nekre, à trois lieues de Spire, vers les frontières de la Suabe. Elle n'eſt pas fort ancienne, & elle tire ſon nom de deux mots Allemands de *Hidel.*, qui ſignifie Genièvre,

&

de *Berg*, montagne, parce que la colline sur laquelle elle est bâtie est couverte de ces arbustes. Cette étymologie est confirmée par les armes qui sont empreintes sur ses sceaux : elles portent un Lion qui a la tête armée d'un casque surmonté d'une branche de Geniévre, la pointe chargée d'un écu lozangé d'argent & de gueule. Heydelberg fut donné en 1225 en engagement par l'Evêque de Wormes, à Louis, Duc de Baviere, qui avoit été fait Comte Palatin par l'Empereur Frederic Barberousse. En 1688 le Nekre déborda d'une telle maniere, qu'il passa par-dessus le pont, & noya plusieurs personnes. Quatre ans après, on trouva une mine d'or près de la Ville. Robert le Roux, Comte Palatin, y fonda une Université en 1476, sous le Pontificat d'Urbain VI, & sous le régne de l'Empereur Venceslas. L'Electeur Frederic II en chassa tous les Catholiques en 1546. Cette Place est bien bâtie, & fortifiée régulièrement ; on y passe le Nekre sur un pont de bois. Une curiosité qu'on y voyoit, étoit une Tonne immense, ou l'on gardoit du vin de tems immémorial, parce qu'on la remplissoit à mesure qu'on en tiroit, sans la vuider. Elle avoit vingt-un pieds de

hauteur ſur trente-un de diamétre, & elle contenoit deux cent vingt tonneaux de jauge ordinaire. Les François l'ont briſée, après en avoir ôté deux cercles qui étoient de fer.

Monſeigneur ayant établi dans Philiſbourg Desbornes, à qui le Roi en avoit donné le gouvernement avant le ſiége, pour le récompenſer des ſervices qu'il avoit rendus à Landau où il commandoit, & ayant pourvû cette Place d'une forte garniſon, en partit pour aller aſſiéger Manheim, qu'il avoit fait inveſtir par le Baron de Monclar. Il arriva devant cette Place le 4 Novembre, & trouva que le Marquis de Joyeuſe l'avoit bloquée du côté occidental du Rhin avec douze cens chevaux : il fit en même-tems travailler à deux ponts de communication, l'un ſur le Rhin & l'autre ſur le Nekre. Cette Ville ſituée ſur le confluant des deux rivières, eſt fort moderne. Elle fut bâtie en 1590 par Philippe Adrien, qui ſe plaiſoit à chaſſer aux environs de cette plaine, comme on le voit par une inſcription qu'on lit ſur la porte du Nekre. Ce fut ſur ſon territoire que l'Empereur Gratien vainquit les Allemands & les Sueves, dans un lieu qu'Ammien Marcellin appelle *Leipodamin*. Les

rues

rues de Manheim sont bien allignées, & l'Hôtel de Ville est au milieu; on trouve au-devant une Place d'armes fort spacieuse. De la porte du Nekre, on parvient par une grande rue jusqu'à celle de la citadelle, appellée *Friderickbourg*, du nom de son fondateur: cette Citadelle est belle & fort logeable. Il y a devant la porte une esplanade d'une vaste étendue; la chapelle en est magnifique, d'une belle grandeur, & toute bâtie d'une pierre rougeâtre, assez agréable à la vûe. Les Catholiques & les Luthériens, dont les Places étoient séparées, y faisoient alternativement le service, & les Catholiques occupoient le côté de l'Evangile.

La tranchée y fut ouverte le huit, & deux jours après la Ville, voyant les batteries prêtes à tirer, se rendit. Le Gouverneur qui étoit dans la Citadelle, fit encore quelque résistance, & se laissa battre jusqu'au douze; mais il fut contraint d'accepter la capitulation que Monseigneur lui accorda. On trouva dans la Place soixante & douze piéces de canon, six mortiers, & quantité de munitions de guerre & de bouche. Monseigneur en donna le gouvernement à Sandricourt, Brigadier de Cavalerie, & fit avancer le Duc de Duras vers Fran-

kandal, que ce Général fit sommer par le Chevalier de Cormeilles. Le Comte de Wistgenstein qui y commandoit, étoit disposé à se rendre; mais le Major de la Ville l'en détourna. Monseigneur arriva le 15 à Obersheim, où l'on avoit marqué le quartier général; on ouvrit la tranchée le dix-sept; on jetta dans la Ville plus de deux cens bombes qui mirent le feu à la Maison de Ville, & un Temple de Luthériens fut entièrement brûlé, ce qui obligea le Gouverneur à capituler. La Place étoit réguliérement fortifiée, les déhors en étoient admirables & entretenus avec une propreté extraordinaire. Monseigneur, après avoir pourvû à la sûreté de ses dernières conquêtes, laissa ses ordres au Duc de Duras pour mettre les troupes en quartier d'hiver, & s'en retourna à Versailles.

Pendant que les François faisoient toutes ces conquêtes, les forces de l'Empereur étoient occupées contre les Turcs. L'Electeur de Baviere assiégea Belgrade le 10 Août, & se saisit des Fauxbourgs que les Infidèles avoient abandonnés. Il fit faire un pont de bateaux de douze cent pas de longueur pour la communication. La Ville haute & le Château

furent

furent pris d'affaut le 6 Septembre, & tous les habitans furent paffés au fil de l'épée; le Comte Guy de Stharemberg y fut laiffé pour Commandant.

Belgrade eft la Ville Capitale de la Servie. Elle eft bâtie fur la pointe d'une colline, au confluent de la Suabe avec le Danube; de forte que ces deux rivières entourent prefque de tous côtés fes murailles qui ont une double enceinte avec quantité de Tours: le feul endroit où elles ne font pas entourées, eft défendu par un Château de pierres de taille. Ses Fauxbourgs font fort vaftes, & elle étoit extrêmement fréquentée par les Marchands Turcs, Grecs, Juifs, Hongrois, Efclavons & autres. Les Latins l'appelloient *Alba-Græca*. Cette Place fut vendue par le Defpote de Servie à l'Empereur Sigifmond, Roi de Hongrie, & Soliman II la prit en 1521 fur Ferdinand avec Banialuc, ville Capitale de la Bofnie, où le Pacha faifoit fa réfidence.

L'Empereur ayant appris les progrès que les François avoient faits du côté du Rhin, y fit paffer la plus grande partie des troupes qui avoient fait la campagne de Hongrie, réfolu de s'en tenir fur la défenfive avec les Turcs, pour être en état de faire un plus grand effort du côté

du Rhin. Les affaires des Turcs étoient en si mauvais état, qu'ils étoient déterminés à faire la paix; ils avoient même envoyé deux Ambassadeurs, pour en faire des propositions à l'Empereur. Ce Prince différa long-tems à leur donner audience, parce qu'il vouloit sçavoir l'intention des Alliés; mais lorsque la guerre fut déclarée à la France, il se pressa de les écouter. On croyoit les Infidèles si abattus, qu'on s'attendoit à des propositions fort avantageuses; cependant ils n'offrirent d'abord qu'un partage égal des Places conquises dans la Hongrie & dans la Bosnie, dont les unes demeureroient à Sa Majesté Impériale, & les autres seroient restituées au Sultan. Dans une autre Conférence, ils firent espérer que le Grand-Seigneur pourroit consentir que les Princes & les Etats de Transilvanie fussent déchargés du serment qu'ils avoient fait autrefois à la Porte, & qu'ils demeurassent tributaires de l'Empereur & sous sa protection. Ils offrirent encore à la République de Venise les Isles & les Places qu'elle avoit conquises, mais ils ne proposerent rien pour la Pologne. Ce plan étoit bien différent des prétentions de l'Empereur qui vouloit conserver toutes

conquêtes, & que les Turcs lui payassent un tribut. La négocation s'étant rompue, le Grand-Vizir se mit en campagne l'année suivante d'assez bonne heure ; mais il ne fit rien d'important, ce qui fut cause que l'Empereur se contenta de lui opposer le Prince Louis de Bade, avec quinze ou vingt mille hommes.

An. 1689.

Les plus grandes forces de l'Empire s'étant rendues vers le Rhin, l'Electeur de Brandebourg qui commandoit une partie des troupes Protestantes assiégea Keiserwert, Ville de l'Electorat de Cologne, où le Cardinal de Furstemberg avoit mis une garnison Allemande, commandée par le Baron de Marcognet. Le Prince Charles de Lorraine, pour faciliter cette entreprise, passa en même-tems le Rhin avec quatorze mille chevaux, entre Endernach & Coblentz. Après que les bombes eurent ruiné la plûpart des maisons & que l'artillerie eut fait bréche, les Allemands qui étoient dans la Place ne voulurent pas attendre l'assaut, se saisirent de leur Gouverneur, & capitulerent malgré lui.

Le siége de Mayence ayant été résolu, Les troupes de Saxe & de Hesse-Cassel y arriverent les premières, s'y retranche-

rent,

An. 1688. rent, construisirent un pont sur le Mein au-dessous de leur camp, & ne firent pendant quelque tems que jetter des bombes dans les redoutes que les François avoient construites sur le Rhin. Le Prince Charles de Loraine ayant passé ce fleuve sur le pont de Rudesheim, s'approcha de la Ville qu'il fit investir le 17 de Juillet 1689. Le même jour le reste de l'armée Impériale traversa le même fleuve sur un pont construit à Wissenau; il fut suivi des troupes Saxones, à la réserve de quelques Régimens qui demeurerent de l'autre côté du Rhin & dans les Isles qui sont entre ce fleuve & le Mein. La Cavalerie de la Place fit d'abord deux vigoureuses sorties, où les Impériaux perdirent beaucoup de monde. Trois mille Paysans furent commandés pour travailler aux lignes de circonvallation, & on fit venir trente mille fascines pour se couvrir plus aisément. L'Electeur de Baviere, après avoir envoyé un détachement vers la forêt noire, vint joindre les Impériaux avec sept à huit mille hommes.

Pendant que le Prince Charles de Lorraine formoit le siége de Mayence avec les Electeurs de Baviere & de Saxe, l'Electeur de Brandebourg, avec ses troupes

pes

pes & celles de Munſter, inveſtit Bonn. Il y avoit dans la Place huit bataillons François & un Allemand, faiſant en tout ſix mille cinq cens hommes, huit cens hommes de Cavalerie en deux Régimens, & un de Dragons de quatre cens hommes. Outre cela chaque bataillon avoit une compagnie de Grenadiers de cinquante hommes. Le Baron d'Asfeld, qui s'étoit ſignalé en Suede, y commandoit dès le commencement du ſiége, & avoit mis dans une redoute, vis-à-vis de la place, cinquante hommes qui ſoutinrent deux aſſauts, & qui rentrerent enſuite dans la Ville. Le Commandant fut bleſſé à la tête, & ne laiſſa pas que défendre la bréche avec cinq ſoldats ſeulement qui étoient reſtés auprès de lui, après quoi il ſe retira. Les troupes qui étoient à Zulch pour tenir le pays qui eſt au-delà du Rhin à couvert des courſes de la garniſon de Bonn, voyant la redoute priſe, repaſſerent le fleuve. On dreſſa deux batteries de canon & de mortiers pour battre la Place de l'autre côté du Rhin, tandis que les troupes de Munſter & des détachemens de l'armée de Lunebourg & de Hollande l'attaquoient de notre côté avec ſoixante piéces de canon & douze mortiers. On tira dans

An. 1689.

An. 1689. dans huit jours sept mille bombes qui ruinerent la plûpart des maisons, sans néanmoins endommager les magasins, ce qui étoit le principal but des assiégeans. Le Baron d'Asfeld ne fut point étonné de tout ce fracas, & voyant que la Ville n'étoit plus qu'un monceau de pierres, il logea la garnison dans le dehors.

Les Impériaux ne réussirent pas mieux devant Mayence; leurs travaux alloient fort lentement, parce que les assiégés faisoient de fréquentes sorties, & ruinoient le jour ce qu'ils avoient fait la nuit. Ils en firent une, entre autres, le 22 Juillet, où les Allemands perdirent beaucoup de monde. Le Prince Frederic Palatin, qui étoit à la tranchée avec deux de ses freres, y fut tué d'un coup de fauconneau qui lui emporta la tête. Le Prince Charles de Lorraine prit son quartier derriere l'Eglise de Sainte Croix; l'Electeur de Saxe se logea sur les hauteurs de Wissenau, & les troupes d'Hanovre se logerent à la Chartreuse. Le Marquis d'Uxelles qui commandoit dans cette Place, se défendit jusqu'au 10 Septembre; & après avoir fait périr plus de vingt mille hommes des ennemis, il obtint une capitulation honorable. Il sortit le lendemain avec

six piéces de canon & quatre mortiers, & fut conduit à Landau. Après la prise de cette Place, le Prince Charles de Lorraine & l'Electeur de Baviere allerent joindre l'Electeur devant Bonn qui se défendoit encore. Le Baron d'Asfeld soutint le siége jusqu'au 12 Octobre, & sortit de la Place, tambours battans & enseignes déployées. Il mourut quelque tems après d'une blessure qu'il avoit reçue, ce qui fut une perte considérable. L'Empereur en fit une beaucoup plus grande en la personne du Prince Charles de Lorraine, qui mourut de maladie au commencement de l'année 1690. L'Electeur de Baviere qui commanda l'armée Impériale pendant la campagne de cette année, n'osa rien entreprendre, quoiqu'il fût bien supérieur en forces aux François. Monseigneur voyant qu'il demeuroit toujours au-delà du Rhin, passa ce fleuve, ruina tout le pays des environs, & détacha des partis qui allerent fourrager dans la forêt noire & jusqu'aux portes de Mayence, sans que les Impériaux fissent aucun mouvement; de sorte qu'il fit périr de misere plus de la moitié de l'armée ennemie, sans avoir hazardé ses troupes.

An. 1689.

Pendant

An. 1689. Pendant que l'Empereur réussissoit si mal du côté du Rhin, les Turcs qui avoient eu le loisir de réparer touts leurs pertes passées, firent des conquêtes considérables en Hongrie. Ils s'emparerent d'abord de Widno & de Nissa dans l'Esclavonie. Le Grand-Vizir Mustafa Coprogli assiégea Belgrade, & quelques bombes étant tombées sur le magasin des poudres, le firent sauter. Les Turcs profiterent de la consternation où cet accident avoit mis les habitans & la garnison; ils monterent à l'assaut, & entrerent par les bréches qu'on n'avoit pas eu soin de réparer depuis le dernier siége. Les Allemands firent peu de résistance, quoiqu'ils fussent au nombre de dix mille hommes. Il ne s'en sauva que trois cens avec le Gouverneur, tous les autres furent taillés en piéces. Le Grand-Vizir marcha ensuite vers Essek, dont il se rendit maître avec la même facilité, les Impériaux ayant abandonné la Place, sans avoir pû faire sauter les fortifications, suivant les ordres qu'ils en avoient reçus. Le Grand-Vizir prit ensuite la route de Bude qu'il prétendoit emporter avant la fin de la campagne.

Dans le même tems le Comte Tekeli, que

que le Grand-Seigneur avoit fait Prince de Transilvanie, entra dans cette Province avec un corps considérable de Hongrois mécontens, de Turcs & de Tartares. Après avoir batu & fait prisonnier le Général Heuseler qui commandoit l'armée Impériale, il somma les Etats de Transilvanie de le reconnoître pour leur Prince, ce qu'ils furent obligés de faire. Bientôt il se fut rendu maître d'une partie des Places, & les autres ne tarderent pas à lui ouvrir leurs portes.

An. 1689.

Le Roi n'avoit pas plutôt appris que le Prince d'Orange étoit passé en Angleterre avec les principales forces des Provinces-Unies, que, par une Déclaration du 12 Novembre 1688, il avoit permis aux Armateurs François de courir sur les vaisseaux Hollandois, & que le 26 du même mois il avoit déclaré la guerre à cette République. Il ne se fit rien de considérable pendant le reste de l'année, & on se contenta de reprendre quelques vaisseaux Marchands. L'année suivante (1689) les Etats ayant appris que le Maréchal d'Humieres étoit déja en campagne avec trente mille hommes, ordonnerent au Comte de Waldeck qu'ils avoient fait Général de toutes les troupes

troupes, depuis le départ du Prince
An. 1689. d'Orange, de les assembler promptement. Il partit pour cet effet de Maestrecht, & leur donna rendez-vous à Waeren. Il y joignit six mille Anglois que le Prince d'Orange avoit envoyés aux Etats, sous les ordres du Comte de Marlborough. Au commencement de la guerre, l'Espagne n'y avoit point pris de part; mais après la mort de la Reine Louise, le Roi Catholique qui n'étoit plus gouverné que par les créatures de la Reine mere, manda à Don Ronquillo, son Ambassadeur à Londres, de presser le Prince d'Orange de déclarer la guerre à la France; & au Marquis de Castanaga, Gouverneur des Pays-Bas Espagnols, de lever le plus de troupes qu'il pourroit, pour joindre à celles des Etats. Le Roi de France qui n'ignoroit aucunes de ces démarches, ordonna au Marquis de Feuquieres, son Ambassadeur à Madrid, d'offrir à Sa Majesté Catholique la continuation de la trêve, pourvû qu'elle voulût s'obliger à ne secourir directement ni indirectement ses ennemis, & de la presser de rendre promptement une réponse positive. Le Roi d'Espagne, au lieu de garder une neutralité raisonnable, résolut de favoriser

riser l'usurpateur d'Angleterre & de se joindre aux Protestans. Il fit toucher aux Agens du Prince d'Orange des sommes considérables, tant à Cadix qu'à Madrid; il reçut des garnisons Hollandoises & des troupes de Brandebourg dans les principales Places des Pays-Bas Espagnols, particulièrement dans Namur & dans Charleroi. Le Marquis de Castanaga fit par ses ordres solliciter les Etats, de faire avancer leur armée vers Bruxelles; enfin ce Prince ayant donné audience au Marquis de Feuquieres, ne voulut s'engager à donner aucune assurance pour l'observation de la neutralité, ce qui obligea le Roi de lui déclarer la guerre le 15 Avril 1689. Le Marquis de Castanaga fit publier une semblable Déclaration contre la France le 3 Mai suivant, sur les motifs les plus pitoyables. Il accusoit Sa Majesté Très-Chrétienne d'avoir enfraint tous les Traités faits avec l'Espagne; d'avoir attiré les forces Ottomanes à la destruction de la Hongrie, & d'avoir traversé la conclusion de la paix entre les deux Empires. Comme il ne pouvoit désavouer la Ligue faite avec l'usurpateur d'Angleterre, il prétendoit l'excuser, en disant que c'étoit pour assurer le repos de

An. 1689.

la

An. 1689. la Chrétienté. Le Roi fit bientôt connoître que les effets suivoient de près les menaces : il envoya en Catalogne le Duc de Noailles qui prit Campredon & quelques autres Places.

Depuis long tems les troupes Françoises étoient oisives dans les Pay-Bas ; les ennemis évitant le combat autant qu'ils pouvoient. On rencontra leurs fourageurs soutenus par six ou sept cens Fantassins qui avoient occupé une forge dans un fond, de sorte qu'on ne pouvoit aller à eux que par un défilé. Quelques escadrons commandés pour les charger, les obligerent de se retirer en désordre, & les poursuivirent si vivement, qu'ils ne purent sauver leur vie qu'en se retirant dans les bois ; plusieurs escadrons Hollandois qui étoient sur une hauteur, pour favoriser leur retraite, ayant voulu tenir ferme, furent attaqués par les François l'épée à main, & poussés jusqu'à Valconnot. Cette petite Ville est entre deux bois ; elle est ceinte de bonnes murailles & n'a que deux portes, mais l'armée ennemie étoit campée derrière une de ces portes. Le peu de résistance des Hollandois fit croire qu'on pouvoit l'insulter aisément. Les bataillons des Gardes Françoises & Suisses, la brigade de

de Champagne & d'autres corps furent commandés pour l'attaque qui se fit par trois endroits. Comme il y avoit douze cens hommes d'Infanterie dans la Ville, & que les ennemis qui étoient derriere, pouvoient les rafraîchir à mesure, la résistance fut très-grande. On faisoit grand feu sur les François qui étoient à découvert, non-seulement des crenaux, mais encore des deux bois. Il y eut dans cette action trois cens soldats de tués & presque autant de blessés; mais les ennemis en perdirent plus de neuf cens. Cependant, quoiqu'ils n'eussent pas lieu de se vanter d'avoir eu l'avantage, on fut très-fâché d'avoir exposé pour une bicoque quantité de braves Officiers qui y perdirent la vie. Les principaux furent de Lange, Chamillard, d'Affinat & de Rouville, Capitaines au Régiment des Gardes; le Marquis de Saint-Gelais, Maréchal de Camp; Dumetz & Tiercelin, Commissaires d'Artillerie. Le Bailli de Colbert, Colonel du Régiment de Champagne, mourut peu de jours après des blessures qu'il avoit reçues. Les ennemis ne tirerent aucun fruit de cette action; le reste de la campagne se passa sans qu'on entreprît rien de considérable de part & d'autre.

An. 1690

An. 1690. Les Etats Généraux prétendoient faire un grand effort l'année suivante. Dans cette vûe, ils avoient engagé l'Electeur de Brandebourg à passer dans les Pays-Bas, & à joindre ses troupes à leur armée. Le Maréchal Duc de Luxembourg, à qui le Roi avoit donné le commandement de la sienne, ayant été informé de leur dessein, & sçachant que le Comte de Waldeck attendoit l'armée de l'Electeur pour entreprendre le siége de Dinan, résolut de le prévenir, & de le combattre avant l'arrivée des Allemands. Ce Général vint passer la Sambre dans le Haynaut, pour joindre le corps que le Comte de Gournay commandoit, & il chercha à se poster entre le Comte de Waldeck & le détachement de l'armée de la Moselle, commandée par le Marquis de Bouflers. Il fit camper ces trois corps séparément, tant pour faciliter sa marche, que pour ôter aux ennemis la connoissance de ses forces, & il partit le même jour au soir avec le Duc du Maine, pour se rendre au camp de Rubantel qui commandoit le détachement de la Moselle, auquel il fit joindre celui du Comte de Gournay.

Après cette jonction, le Duc de Luxembourg marcha avec toute l'armée vers

vers la Sambre, où il arriva sur les sept heures du matin. Comme il n'y avoit pas encore d'Infanterie, il fit attaquer la redoute de la droite par les Dragons de Pomponne, qui, après avoir passé la rivière à la nage, l'emporterent l'épée à la main. L'ardeur de la Cavalerie fut si grande, que des Cavaliers du Maine & de Furstemberg, ayant vû ce qui s'étoit passé à la droite, conduits par quelques Officiers, emporterent de même la redoute de la gauche. Après qu'on eut passé la rivière, partie à gué, partie à la nage, Rosel & les Marquis d'Alegre & de Thoiras furent commandés avec leurs Régimens, pour aller investir Froidmont. Comme les pontons étoient demeurés derrière à cause des mauvais chemins, on jetta deux ponts sur la rivière, pour y faire passer le reste des troupes. Le Château de Froidmont ayant été battu de quatre piéces de canon, les troupes qui le défendoient se rendirent à discrétion. Le Duc de Luxembourg s'étant avancé avec les troupes qui étoient passées, pendant que le Duc du Maine avoit soin de faire passer le reste, fut averti qu'un corps des ennemis paroissoit. Ce corps étoit de trois mille chevaux détachés pour reconnoître

An. 1690.

An. 1690. les François. Dès qu'il les eut apperçus, il se retira derrière un défilé.

Le gros de l'armée ennemie prit sa marche du côté de Fleurus. Après avoir garni de Dragons les hayes du Village, les ennemis mirent devant eux un ruisseau assez difficile, dont les bords étoient relevés. Cette position avantageuse n'empêcha pas M. de Luxembourg de marcher à eux, & d'abord on s'apperçut qu'ils méditoient leur retraite. Ils avoient vingt-sept escadrons en bataille, & ils en firent passer deux entre les François & Fleurus. Cheladet eut ordre de les charger, ce qu'il fit avec beaucoup de vigueur. On fit plus de cent prisonniers, & beaucoup de leurs gens resterent sur la place. Le Comte de Berle y fut tué avec plusieurs Officiers de marque.

La Cavalerie Françoise poussa avec tant d'ardeur, qu'il y eut des escadrons qui ne s'arrêterent que fort près de la colonne ennemie qui étoit en halte sur le penchant d'une hauteur. Le Duc de Luxembourg prévoyant le désordre que pouvoit causer cet ardeur, fit retirer deux escadrons de Gendarmerie; & comme en ce moment la Cavalerie des ennemis marchoit en confusion aux François, il laissa au Comte de Marsin le soin de les soutenir, chargea le Duc du Maine de

former

former un seconde ligne derrière les deux escadrons de Gendarmerie, & prit ce qu il put de troupes, pour en former une troisiéme derrière celle du Duc du Maine. Les deux escadrons de Gendarmerie soutinrent l'effort de toute la Cavalerie ennemie avec une si grande valeur, que non-seulement ils l'empêcherent de passer, mais la repousserent plus de deux cens pas ; les ennemis s'arrêterent ensuite, & les trois lignes des François se retirerent au petit pas l'une après l'autre, sans que les ennemis songeassent à les suivre. An. 1690.

Le Duc de Luxembourg voyant que les ennemis recommençoient à marcher & à s'éloigner de lui par leur droite, fit camper l'armée du Roi à un quart de lieue de Fleurus, sa droite appuyée à la hauteur de la Sambre au chemin qui vient de Genap. Il n'avoit que de menus bagages avec lui, la difficulté des chemins l'ayant obligé d'envoyer les gros équipages à l'Abbaye d'Oigni, de l'autre côté de la Sambre, avec une garde de deux mille chevaux & de deux mille cinq cens Fantassins qui par cette raison ne purent se trouver à la bataille.

Le lendemain premier Juillet 1690, au point du jour, le Duc de Luxem-

An. 1690.

bourg s'apperçut que les ennemis étoient en bataille au-delà de Fleurus : leur droite apuyée à un Village ſur une petite hauteur, & leur gauche étendue dans la plaine, ſans être couverte du moindre rideau. Comme Fleurus étoit un peu éloigné de leur droite, ils l'avoient laiſſé devant eux, & s'étoient contentés d'occuper vers la gauche le Château de S. Amand qui eſt aſſez fort. Ils avoient mis auſſi du monde dans la Cenſe qui eſt entre le Château & le Village de S. Amand. Dans cette diſpoſition, ils avoient encore devant eux le ruiſſeau qui vient de Fleurus, & un autre venant de Saint Amand dans lequel celui de Fleurus ſe jette. La gauche des François ſe trouvant plus près des ennemis que la droite, elle marcha la premiere pour ſe poſter près de Fleurus où l'on jetta un gros corps d'Infanterie ; l'armée ſe mit en bataille en doublant toujours ſur cette gauche, & en s'étendant ſur la droite vis-à-vis de Saint Amand. La brigade de Champagne fut poſtée dans les hayes de ce village qu'elle occupa même dans la ſuite, pour empêcher les ennemis de s'en emparer. Il ne reſtoit pas aſſez de terrein pour former la premiere ligne & la ſeconde ligne d'Infanterie, parce qu'il

qu'il y avoit en cet endroit un fossé plein d'eau fort large, & très difficile à combler, & au-delà de petits marais, de fortes hayes,& des ravins qui avoient empêché de mettre l'armée régulièrement en bataille. Le Duc de Luxembourg jugea donc à propos, pour éviter ces mauvais chemins, de prendre plus sur la droite & d'aller aux ennemis par des passages qu'il avoit découverts, pour les attaquer par leur flanc. Pour couvrir ce dessein, il laissa les troupes qui faisoient tête aux ennemis, depuis Fleurus jusqu'à Saint Amand, dans la situation où elles étoient; elles y resterent toute la matinée en bataille, ce qui fit croire aux ennemis qu'on ne les attaqueroit point, ou qu'on les attaqueroit par-là. Ils commencerent à tirer le canon d'assez bonne heure, ce qui n'empêcha pas les François de faire tous les mouvemens nécessaires avec beaucoup de tranquillité. Ils s'étendirent toujours sur la droite. Les deux lignes de l'aîle droite marcherent en même-tems, & elles furent suivies par le reste de l'Infanterie qui auroit dû être postée au-delà de Saint Amand, si l'on n'eût pas changé, comme on fit, l'ordre de bataille.

An. 1690.

Cette marche n'étoit pas aisée, parce qu'il

An. 1690. qu'il falloit que la premiére ligne défilât toute entière par le Château de Ligny, où elle passa le ruisseau sur un pont que le Marquis de Montrevel & le Grand-Prieur de France y avoient fait établir. Les François, après avoir surmonté cette difficulté, eurent l'avantage de couler derrière une hauteur & de dérober par ce moyen leur marche aux ennemis, en quoi ils furent encore favorisés par les bleds qui étoient déja fort grands. Ils marcherent long-tems de cette manière, sans pouvoir trouver les Alliés, & quand ils furent près de la grande chaussée, ils rencontrerent un nouvel embarras. Au lieu de s'y mettre en bataille, comme ils avoient cru pouvoir le faire pour marcher de-là & prendre les ennemis en flanc, ils trouverent un ravin si profond & si large, que la premiére ligne fut obligée de marcher en colonne entre ce ravin & un étang, & que la seconde ligne passant au-dessus de l'étang, le laissa à gauche. Ils continuerent ensuite leur marche & allerent à la Cense, pour prendre les ennemis par derriere; ils appuyerent leur droite à cette Cense dans laquelle on jetta une partie des Dragons du Régiment du Roi, & la gauche de cette aîle de Cavalerie fut poussée jusqu'au

près

près des hayes de Saint Brice. Auſſi-tôt que les Alliés eurent apperçu les François près de l'étang, ils firent faire à leur ſeconde ligne un mouvement pour leur faire tête, & mirent leur Réſerve au milieu, pour leur ſervir de ſeconde ligne des deux côtés. An. 1690.

Le Duc de Luxembourg ayant remarqué dans cette ligne quatre bataillons des ennemis qui étoient devant ſa droite, en fit avancer quatre des Gardes pour les leur oppoſer; mais comme ces quatre Bataillons furent ſuivis du premier bataillon des Gardes-Suiſſes, il n'en fit entrer que trois dans la ligne, & il ordonna aux deux premiers bataillons des Gardes-Françoiſes de ſe poſter dans les hayes au-devant de la Cenſe de Chaiſeau avec quatre piéces de canon. Cependant comme la droite de ces deux bataillons auroit été à découvert dans la plaine, au moment qu'on auroit marché aux ennemis, le Marquis de Montrevel fut chargé d'en couvrir le flanc avec trois eſcadrons, qui ſe trouverent de réſerve. Cet Officier général en arrivant où il devoit les poſter, trouva des eſcadrons des ennemis ſi proches de lui, qu'il fut obligé de les charger. Il les battit, & ce fut la premiére action de la droite. Le Comte de

An. 1690. de Gacé, Maréchal de Camp, qui commandoit la ſeconde ligne, occupa en même-tems un grand vuide qui étoit entre la gauche de cette droite & le ruiſſeau de Saint Amand; il fut par ce moyen de la première ligne dans toutes les charges.

La Brigade de Champagne qui avoit ordre de ſortir du village de S. Amand, dès qu'elle verroit paroître le Comte de Gournay avec la Cavalerie de la droite & de la gauche, défila par la gauche de ce Village; & comme elle fut obligée, par la diſpoſition du terrein, de ſe mettre en bataille ſous le feu de la ligne des ennemis, elle le fit avec beaucoup d'intrépidité: le Comte de Saulx reçut en cette occaſion une bleſſure. Comme enſuite toute cette Infanterie devoit avancer, pour attaquer la ligne des ennemis, elle leur rendit entièrement inutiles les poſtes qu'ils avoient occupés, & l'Infanterie qu'ils y avoient jettée fut toute priſe à la fin de la bataille. Le canon des François commença à tirer avec beaucoup d'effet de pluſieurs batteries poſtées avantageuſement.

Le Comte de Gournay qui avoit ordre de paſſer le ruiſſeau & de commencer le combat, ayant apperçu notre Infanterie

terie établie dans les postes qu'on vient de marquer, marcha droit aux ennemis, avec toute la Cavalerie qu'il commandoit & le reste de l'aîle gauche; ce que fit aussi Rubantel avec les Brigades de Champagne & de Navarre. La droite fit le même mouvement, & ayant chargé en même tems, tout plia des deux côté, & l'avantage fut général aux deux aîles. Les Marquis de Vinans & de Ximenès, Maréchaux de camp, furent blessés à ce premier choc, & le Comte de Gournay y fut tué. Le Marquis de Vatteville, Maréchal de camp, en chargeant à la gauche de l'aîle droite, s'enfonça si avant dans un escadron ennemi, qu'il y fut pris & dégagé presque en même-tems par la Haze, Capitaine d'un Régiment de Cravates.

An. 1690.

Les ennemis avoient tellement pris l'épouvante, qu'on avoit déja gagné leur canon & un grand terrein, de sorte qu'il sembloit qu'il restât peu de chose à faire, lorsque le combat se renouvella d'un autre côté. Le Marquis de Montrevel étant allé remettre en ordre la seconde ligne des François qui s'étoit rompue par trop d'ardeur, se trouva à la gauche de l'aîle droite, dans le tems que trois bataillons des ennemis postés dans les hayes du Village

An. 1690. lage de Saint Amand faiſoient leurs efforts pour ſe retirer. Il les chargea vivement, leur tua quelque monde, & fit pluſieurs priſonniers ; les autres ſe retirerent en faiſant un grand feu. Un moment après, le reſte de l'Infanterie des ennemis qui s'étoit raſſemblée ſur le côteau vers Fleurus, parut ſur une hauteur formant une forte ligne. Elle avoit à ſa droite huit ou dix eſcadrons qui la vinrent joindre à la portée du piſtolet, de l'endroit où le Marquis de Lomaria remettoit en bataille les troupes qu'avoit menées le Comté de Gournay, & qui venoient ſe joindre à l'aîle droite. Quelques-uns de ces eſcadrons vinrent à la charge ; mais ayant été repouſſés, ils paſſerent par les intervalles de la ligne qui leur étoit oppoſée, en ſe retirant au trot & au galot par les derrieres des François, & ils ne parurent plus. La ligne de l'Infanterie des Alliés tenoit cependant encore ferme, & les bataillons paroiſſoient gros, parce qu'ils formoient un grand front, n'ayant que trois hommes de hauteur. Le Duc de Luxembourg donna ſes ordres pour leur oppoſer une ligne de même force, & la Brigade de Navarre fut la première qui arriva ; mais les ſoldats étoient tellement

eſſouflés,

effouflés, qu'il fallut leur laiſſer prendre haleine; outre qu'on ne pouvoit avec quatre bataillons de cette Brigade, attaquer toutes les lignes des ennemis. An. 1690.

Le Duc de Choiſeuil alla faire avancer les autres bataillons, & à meſure qu'ils arriverent, il les poſta à la droite des quatre premiers. Il en vint auſſi par la gauche qui furent mis en bataille derrière les bataillons des ennemis, laiſſant une ouverture entre l'Infanterie de la droite & celle de la gauche, pour faire paſſer de la Cavalerie qui pût entrer dans les bataillons, au moment qu'ils ſeroient chargés. Pendant ces diſpoſitions, le Duc du Maine vint avertir le Maréchal de Luxembourg que de nouvelles troupes ſe formoient devant lui à la gauche des ennemis; il fut chargé d'aller mettre en bataille ce qu'il pouvoit de la Cavalerie, & de s'étendre ſur la droite. Tandis qu'il exécutoit cet ordre, quelque Cavalerie des ennemis parut; mais après avoir fait ſa décharge, elle prit la fuite, ce qui n'empêcha pas le Duc du Maine de former ſes eſcadrons & de s'allonger ſur la droite. Comme l'Infanterie des François venoit de loin, il ſe paſſa beaucoup de tems avant qu'elle fût arrivée, ce qui obligea les premiers bataillons qui étoient

An. 1690. étoient postés de demeurer fermes en présence des ennemis, sans faire encore aucun mouvement. On fit alors avancer 6 piéces de canon, qui furent servies si heureusement, qu'elles firent de grandes breches dans les bataillons des Alliés, mais sans que ce grand feu pût les obliger à se rompre. Lorsque toute l'Infanterie du Roi fut arrivée, on recommença le combat. Le bataillon de Vermandois qui se trouvoit alors le plus à portée, se mit à la droite des ennemis, & les chargea de manière que la manche droite de Vermandois, attaqua la manche droite des Alliés, & que les piquets de sa manche gauche les pénétrerent par le flanc. Quadt qui étoit avec quelques escadrons sur la gauche, profita de cette conjoncture & entra dans les bataillons.

La petite ligne d'Infanterie qui avoit été formée derrière celles des ennemis, s'avança dans le même tems, & défit entièrement cinq bataillons de leur droite, dont la plûpart des soldats resterent sur la place. Cependant comme leur gauche tenoit encore ferme, le Marquis de Coaslin s'avança avec son Régiment pour la rompre; & ayant rencontré en chemin un escadron des ennemis, il le chargea & le battit. Le Marquis de Marsilly qui étoit entré

entré avec un autre escadron dans leur ligne, acheva de la mettre en désordre. Il ne restoit aux ennemis qu'une espèce de Réserve placée sur la hauteur, & composée de huit ou dix escadrons soutenus par six bataillons : le Duc du Maine l'attaqua avec les cinq escadrons qu'il avoit poussés sur la droite, pendant que le Comte de Gacé fit ataquer les bataillons par la Brigade de Stouppe. Cette Réserve fit peu de résistance : le plus grand feu fut du côté de la Gendarmerie, à la tête de laquelle le Duc du Maine chargeoit un escadron des ennemis ; mais comme, pendant cette attaque, ce corps fut exposé au feu des bataillons ennemis qui le prirent en flanc, le Comte de Jussac, premier Gentilhomme de la Chambre & Gennois son Aide de Camp ; les Marquis de Villarceaux, de Sallart & de Verderonne, & le Chevalier de Soyecourt y furent tués. Dès que ces bataillons eurent pris la fuite, on ne vit plus paroître d'ennemis, & les François demeurerent maîtres du champ de bataille. An. 1690.

Les Alliés ne furent pas plus heureux sur la Mer qu'ils l'avoient été sur terre. L'armée navale du Roi commandée par le Comte de Tourville, Vice-Amiral

Amiral de France, sortit de la rade
An. 1690. de Brest le 23 Juin 1690, composée de soixante & quinze vaisseaux de ligne, de vingt brulots, de six frégates, & de vingt bâtimens de charge, avec ordre d'entrer dans la Manche, de chercher les flotes combinées d'Angleterre & de Hollande, & de les suivre dans tous leurs ports, même jusques dans la Tamise.

Les vents ne permirent pas à cette flote d'approcher des côtes d'Angleterre avant le 29, qu'on reconnut les Sorlingues. Le 30, les vents étant venus à l'Ouest, elle entra dans la Manche, & à midi elle se trouva vis-à-vis du Cap Lézard. On apprit par un bâtiment Anglois qui s'en alloit en Portugal & qui avoit été pris par le vaisseau *le Marquis*, qu'on attendoit l'amée navale des ennemis à Plimouth. Le Comte de Tourville détacha quatre vaisseaux pour aller reconnoître ce port, & leur donna ordre de le venir joindre sur la route que l'armée faisoit vers le Cap Goustar. Ces navires n'ayant rien trouvé, rejoignirent le même jour la flote qui continua sa route, & arriva le premier Juillet vis-à-vis de Torbay. Là le Comte de Tourville fut informé que les ennemis avoient

mouillé

mouillé dans la rade de Sainte Helene de l'Isle de de Wich; il se disposa donc à les aller attaquer, & il détacha les quatre meilleurs voiliers de l'armée, pour les aller reconnoître.

Vers les quatre heures après midi, ces vaisseaux firent signal qu'ils voyoient les ennemis; & l'armée continuant à faire force de voiles, se trouva le lendemain 2 Juillet à une lieue & demie de l'Isle de Wich. Deux de ces vaisseaux rapporterent que les ennemis étoient mouillés à la rade de Sainte Helene, sur une seule ligne, au nombre de cinquante-trois vaisseaux; mais le vent que notre armée navale avoit eu favorable jusqu'alors, étant devenu contraire, elle fut obligée de mouiller.

Le 3, à quatre heures du matin, elle mit à la voile au commencement du flot, pour s'avancer avec la marée du côté des ennemis, autant que le vent contraire pouvoit le permettre; mais la flote des Alliés appareilla de son côté pour s'éloigner de la nôtre. Elle fut jointe le 4 dans sa route par huit vaisseaux de guerre Hollandois, par quelques brulots & par des bâtimens de charge. Le cinq, le vent devint favorable, & on se préparoit à attaquer l'ennemi; mais

An. 1690. comme il changea peu de tems après, le Comte de Tourville retint le vent, & en cet état demeura en présence des ennemis jusqu'à la nuit.

Le 6, au commencement du flot, l'armée du Roi remit à la voile, quoique le vent fût toujours favorable aux ennemis qui faisoient tout leur possible pour en conserver l'avantage & pour gagner le pas de Calais. Le Comte de Tourville, pour leur ôter cette retraite qui auroit empêché le combat, prit le parti de courir une bordée jusque sur les côtes de France, espérant y trouver le vent plus favorable, & pouvoir en revirant se mettre entre Calais & les ennemis. Il arriva le huit vis-à-vis de Fecamp, à huit lieues au large, d'où il revira de bord & mit le cap au Nord vers les côtes d'Angleterre, le vent étant toujours à l'Est Nord-Est.

Le 9 au soir, il reconnut les ennemis à quatre lieues au vent, & le 10 il les vit à la pointe du jour venir sur l'armée du Roi avec le vent & la marée. Il fit le signal pour mettre l'armée en ordre de bataille, & donna l'avant-garde à l'escadre du Comte de Château-Regnaud, qui se trouva plus près des ennemis d'une lieue que le reste de l'armée. Toute la

flote

flote fut en ligne sur les huit heures en très-bon ordre, & tous les vaisseaux se mirent alors en état d'attendre les ennemis, n'ayant les huniers qu'à mi-mât. Vers les dix heures, étant à la portée du canon, ils commencerent le combat. Les Hollandois commandés par l'Amiral Everten avoient l'avant-garde; ils étoient par le travers de l'escadre du Comte de Château-Regnaud & d'une division de l'escadre du corps de bataille. An. 1690.

Le Vice-Amiral rouge d'Angleterre combattit avec ses vaisseaux la division du corps de bataille, où étoit le Comte de Tourville, & l'Amiral Herbert, avec le reste des vaisseaux de l'escadre rouge & toute l'escadre bleue, s'attacha à la derniere division de l'escadre du corps de bataille de l'armée du Roi, & à l'escadre de l'arriere-garde commandée par le Comte d'Estrées.

Les Hollandois combattirent avec beaucoup de fermeté; mais ils furent mal secondés par les Anglois, dont la plûpart, & sur-tout l'Amiral Herbert, éviterent avec un grand soin de se mettre côte à côte des grands vaisseaux. Le combat dura de cette sorte, depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures & demie du soir. Les Hollandois voyant

 l'avant

An. 1690. l'avant-garde de l'armée du Roi en état de les mettre entre deux feux, furent forcés de se laisser tomber par le travers du corps de bataille ; ainsi ce corps n'ayant plus à combattre les Anglois, qui s'étoient retirés de bonne heure, maltraita tellement les vaisseaux Hollandois, qu'il les mit tout à la fois hors d'état de naviger & de combattre. Ils furent obligés de se retirer de la ligne par le moyen de leurs chaloupes, ce qu'ils firent à la faveur du calme qui seul les sauva. Sans cette précaution, si le vent eût duré encore une demie heure, ils seroient tombés au milieu des vaisseaux du Roi. L'Amiral Herbert ayant vû retirer le Vice-Amiral rouge, prit aussi le parti de s'éloigner, tandis que le Vice-Amiral bleu combattoit toujours avec beaucoup de valeur l'arrière-garde de l'armée du Roi ; mais voyant à la fin deux de ses vaisseaux démâtés de tous mâts, il fut obligé de se retirer comme les autres.

Un vaisseau Hollandois de soixante-huit piéces de canon, nommé *le Fresland*, se rendit au *Souverain*, commandé par le Marquis de Nesmond. Le Comte de Tourville y fit mettre le feu, après en avoir retiré l'équipage qui se trouva ré-

duit à six-vingt hommes, le surplus de trois cens cinquante dont il étoit composé ayant été tué. Les ennemis perdirent encore ce jour-là deux brulots, coulerent un de leur vaisseau à fond, & en firent brûler un autre. La nuit étant venue, le Comte de Tourville donna toute son application à observer les ennemis, afin de profiter du premier vent favorable pour tomber sur eux, & achever la défaite entière de leur flote, ou de les obliger au moins d'abandonner le grand nombre de leurs vaisseaux démâtés avec lesquels il leur étoit impossible de conserver l'avantage du vent.

An. 1690.

Le lendemain 21, les ennemis brûlerent encore trois de leurs vaisseaux, dont l'un étoit un Contre-Amiral de quatre-vingt piéces de canon, & les deux autres de soixante & dix; & ils en coulerent deux à fond. Le 22, l'armée navale continua de poursuivre les ennemis si vivement, qu'ils laisserent en arrière sept de leurs vaisseaux démâtés. Le Comte de Tourville s'étant apperçu que ces sept vaisseaux faisoient route pour gagner Porstmouth, détacha le Marquis de Villete avec dix des siens pour les couper, ce qui fut fait de manière qu'on les obligea d'échouer

entre le Cap de Beneziers & celui de
An. 1699. Ferley.

Le lendemain 13 Juillet on détacha quelques vaisseaux pour aller canonner les vaisseaux échoués ; les ennemis, pour nous prévenir, mirent le feu à deux de ces vaisseaux. Le 14, ils en brûlerent deux autres, & le lendemain encore deux. Le septiéme, qui étóit un Vice-Amiral de Hollande, s'échoua de la pleine mer dans une petite rivière, près de Beneziers, d'où il ne put se relever. La flote du Roi ne souffrit d'autre perte dans ce combat, que des manœuvres coupées & des coups de canon dans le corps des vaisseaux, à la réserve du *Terrible* commandé par le Capitaine Panetier qui eut la poupe emportée par une bombe. La flote ennemie au contraire fut tellement délabrée qu'elle n'osa plus tenir la mer, & qu'elle ne remit à la voile qu'après que celle du Roi se fût retirée.

L'armée de terre des Alliés ne se trouvoit pas en meilleur état. Quoiqu'ils eussent été joints par l'Electeur de Brandebourg, ils n'oserent rien entreprendre, & ils éviterent le combat que les François leur présenterent plusieurs fois. Cependant les troupes d'Allemagne ruinoient tellement le Pays, qu'ils firent beaucoup

beaucoup plus de mal à ceux qu'ils venoient ſecourir, que ne leur en auroient pû faire les François. Tel fut le ſuccès de la dernière campagne dans les Pays-Bas.

An. 1690.

Affaires d'Angleterre.

Le Prince d'Orange eut plus de bonheur en Angleterre; mais pour reprendre la ſuite des affaires de ce Royaume où j'en ſuis reſté, il faut remonter à l'époque de l'évaſion du Roi Jacques II. Cette évaſion produiſit différens effets dans les trois Royaumes. En Irlande où le nombre des Catholiques excede beaucoup celui des Proteſtans, les peuples réſolurent de demeurer fidèles à leur Prince. Le Comte de Tirconel, Vice Roi de cette Iſle, fut charmé de les trouver dans cette diſpoſition; il fit une revûe de tous les Catholiques capables de porter les armes, dont le nombre montoit à plus de cent mille, & en ayant choiſi vingt-cinq mille qu'il jugea plus capables de ſervir que les autres, il les fit armer, & en compoſa un corps d'armée. Il déſarma en même-tems tous les Proteſtans, de crainte qu'ils ne formaſſent quelqu'entrepriſe contre les intérêts du Roi. Cependant comme il manquoit de chevaux pour monter la Cavalerie, il en fit demander aux Proteſtans, en leur offrant de

An. 1690. de leur en payer la valeur, & sur le refus qu'ils en firent, il les prit d'autorité.

En Ecosse où les Presbytériens sont le plus grand nombre, ils furent ravis du changement qui venoit d'arriver, espérant que le Prince d'Orange qui étoit Arminien, & par conséquent d'une secte peu différente de la leur, les protégeroit. Le Duc de Gordon, Gouverneur du Château d'Edimbourg, fut le seul qui demeura fidèle au Roi. Il s'enferma dans le Château, résolu de s'y défendre jusqu'à l'extrémité, après y avoir fait entrer des munitions de guerre & de bouche.

En Angleterre, les Seigneurs Ecclésiastiques & Séculiers qui avoient pris en main le Gouvernement, dès la première fois que le Roi s'étoit absenté, s'assemblerent dans le lieu où les Pairs ont accoutumé de tenir leurs séances pendant la tenue du Parlement. Par un acte signé de tous, ils résolurent de prier le Prince d'Orange de prendre l'administration de l'Angleterre & de l'Ecosse, pour conserver la Religion & les Loix du Pays, ainsi que pour réduire l'Irlande qui ne vouloit pas concourir avec les deux autres Royaumes. Ils le prierent

aussi

aussi par un autre acte d'expédier des lettres circulaires signées de sa main, pour la convocation d'une assemblée qui auroit la même forme que le Parlement. Le Prince d'Orange comprit bien que ces Seigneurs ne pouvant être considérés que comme des particuliers, ils n'avoient pas le pouvoir de lui remettre entre les mains le gouvernement, & que lui-même n'ayant aucun caractére, il n'étoit pas endroit de convoquer cette Assemblée. Cependant, afin qu'il parût que ce qui se feroit à l'avenir se faisoit par l'autorité & du consentement des trois Etats du Royaume, il manda au Palais de Saint James où il logeoit, parce qu'il ne vouloit pas encore occuper celui de Withehall, ceux qui avoient été députés pour la Chambre des Communes aux Parlemens tenus sous le regne de Charles II, avec les Aldermans & le Conseil de Ville. Lorsqu'ils furent arrivés, il les pria d'examiner ce qu'il falloit faire dans la conjoncture présente, & de lui adresser leurs avis. Ils s'assemblerent le même jour à Westminster dans la Chambre où les Communes tiennent leurs séances, & ils choisirent Henri-Powle, pour leur Président. Ils eurent beaucoup de peine à se déterminer sur la réponse

qu'ils

qu'ils devoient faire au Prince d'Orange; & ne se trouvant pas assez éclairés pour décider une matière si délicate, ils manderent les plus habiles Jurisconsultes de Londres à qui ils proposerent la question. Ces Docteurs leur dirent que le Roi seul ayant droit de convoquer le Parlement, & toutes les délibérations de cette assemblée n'ayant aucune force qu'après avoir été confirmées par le Prince, ils ne pouvoient rien faire de soutenable dans une assemblée illégitimement convoquée; que les Comtés ne pouvoient élire de Députés, qu'après en avoir reçu le pouvoir du Roi; qu'enfin le Prince d'Orange, qui n'étoit ni Régent ni Protecteur, ne pouvoit leur donner ce pouvoir. Quand les Docteurs se furent retirés, les Factieux chercherent dans les Registres du Parlement quelque exemple qui pût autoriser ce qu'ils vouloient faire; & n'y ayant rien trouvé qui les satisfît, ils eurent recours à l'Ecosse. Ils virent que, sous le regne de Charles premier, il s'y étoit fait une assemblée d'Etats sans l'autorité du Roi, à laquelle on avoit donné le nom de *Convention*, & résolurent de l'imiter. Ils formerent ensuite une adresse, par laquelle ils prierent le Prince d'Orange de se

ſe charger de l'adminiſtration du Royaumes, & de pourvoir à la ſûreté de l'Irlande, juſqu'à l'aſſemblée de la Convention réſolue pour le premier de Février 1689. Cette adreſſe lui fut préſentée par leur Orateur.

Le Prince d'Orange ayant accepté les offres des Seigneurs & des Communes, ordonna un détachement de neuf mille hommes pour paſſer en Irlande, nomma des Commiſſaires pour gouverner l'Ecoſſe, & alla à la Tréſorerie pour prendre poſſeſſion de l'argent qui étoit entre les mains des Officiers du Roi. On y trouva quatre cens mille livres ſterlins, dont une partie fut employée à payer les troupes de Sa Majeſté, pour les engager dans la révolte. Milord Herbert fut déclaré Amiral des flotes Angloiſe & Hollandoiſe qui ne compoſerent qu'un même corps, & Milord Darmouth eut le commandement d'une eſcadre qui devoit agir pendant l'hiver. Quant à l'adminiſtration de la Juſtice, on confirma les Juges de tous les Tribunaux dans la fonction de leurs Charges, juſqu'à ce que la Convention en eût diſpoſé autrement. On arrêta quelques perſonnes qui n'étoient coupables d'autres crimes que d'avoir voulu demeurer fidèles au Roi; on déſarma les Catholiques, & on pilla leurs

leurs maisons. Cependant on travailla dans les Comtés à élire les Députés qui devoient composer la Chambre des Communes dans la Convention ; mais comme ils étoient la plûpart Presbytériens, les Evêques en prirent l'allarme, & demandérent la permission de s'assembler en particulier avec les Députés du Clergé, ce qui leur fut refusé. On tâcha d'ébranler la fidélité du Comte de Tirconel, à qui on dépêcha le Comte d'Hamilton, pour l'exhorter à concourir avec les autres Protestans à la conservation de la Religion Anglicane dans les trois Royaumes ; mais il répondit, qu'ayant été établi par le Roi Gouverneur de l'Irlande, il ne pouvoit recevoir des ordres que de lui, & qu'il étoit résolu de se maintenir dans son Gouvernement, jusqu'à ce qu'il sçût les intentions de Sa Majesté dont il auroit soin de s'informer.

Les Seigneurs & les Gentilshommes Ecossois qui se trouvoient alors à Londres, s'assemblerent à Withehall pour délibérer sur ce qu'ils avoient à faire dans cette Révolution générale, & ils élurent le Duc d'Hamilton pour leur Président. Quelques-uns proposerent de convoquer une Convention en Ecosse, semblable à celle dont on alloit faire l'ouverture

verture en Angleterre, & cependant ils prierent le Prince d'Orange de prendre le gouvernement du Royaume. Cette proposition fut combattue avec tant de chaleur par le Comte d'Arram & par le Chevalier Makenzie, que plusieurs autres s'étant rangés à leurs avis, on se sépara sans rien conclurre. Le Prince d'Orange ayant été informé de ce qui s'étoit passé à cette Conférence, employa divers moyens pour gagner ceux qui lui avoient été contraires, & en débaucha quelques-uns; de sorte qu'en une seconde séance, il fut résolu qu'on lui offriroit le gouvernement de l'Ecosse jusqu'au 24 Mars prochain, pendant lequel tems on délibéreroit, si l'on devoit convoquer une Assemblée des Députés de ce Royaume.

L'ouverture de la Convention d'Angleterre s'étant faite le premier Février 1689, les Pairs s'assemblerent à Westminster dans le lieu destiné à la Chambre-Haute. L'Archevêque de Cantorbery qui devoit y présider, suivant l'usage, refusa de le faire, & le Marquis d'Halifax fut élû pour remplir sa place. A l'égard de la Chambre des Communes, elle confirma Powle dans la même fonction. On proposa d'abord dans cette

Assemblée

Assemblée de nommer des Commissaires pour l'administration de la Chancellerie de ce Royaume ; mais il s'y trouva de grandes difficultés, parce qu'il falloit faire un nouveau sceau, & que, suivant les Loix du Royaume, c'étoit un crime de haute trahison d'avoir part directement ou indirectement à cet attentat contre l'autorité Royale. Pour y trouver quelque expédient, il fut résolu que les deux Chambres s'assembleroient & conféreroient ensemble.

Aussi-tôt que le peuple d'Edimbourg eût appris ce qui s'étoit passé à l'Assemblée que les Ecossois avoient tenue à Londres, il témoigna l'aversion qu'il avoit pour la Religion Catholique & pour tout ce qui en approchoit. Il pilla les maisons de tous ceux qui passoient pour Papistes, & plusieurs Ministres de la Religion Anglicane furent enveloppés dans ce désordre, sous prétexte d'abolir entièrement le Papisme & l'Episcopat, pour rétablir l'ancien *Convenant* d'Ecosse. Cette émotion populaire embarrassa le Prince d'Orange. Quoique les Factieux eussent agi conformément à ses intentions secrettes, il n'osa les approuver, pour ne pas fortifier les soupçons que plusieurs avoient déjà, que dans le

tems

tems qu'il feignoit d'avoir pris les armes pour la défense de la Religion Anglicane, il vouloit l'abolir aussi-bien que la Religion Catholique, afin d'établir celle qu'il professoit. D'ailleurs il étoit à craindre que les Ecossois, qui ne s'étoient pas encore déclarés en sa faveur, ne prissent en particulier des mesures pour se mettre en République, s'il vouloit punir leurs emportemens.

Les Communes d'Angleterre, de leur côté, mirent en délibération, si on devoit pourvoir au gouvernement de l'Etat en l'absence du Roi, & en quelle manière on le pouvoit faire ; ce qui donna lieu à de grandes contestations. Plusieurs des Députés prétendirent qu'ayant prêté serment au Roi, ils ne pouvoient rien entreprendre contre son autorité souveraine, sans violer leur serment & renverser les Loix fondamentales de l'Etat. Ce raisonnement, quoique solide, ne fut point goûté, & il fut conclu à la pluralité des voix, que le Roi Jacques, ayant renversé autant qu'il lui avoit été possible les Loix fondamentales d'Angleterre, & ensuite abandonné le Royaume, il avoit laissé par sa retraite le Trône vacant. On mit ensuite en délibération, si un Catholique pouvoit régner en Angleterre,

gleterre, puisque la Religion Catholique étoit incompatible avec le serment de Suprématie établi par Henri VIII, & la négative passa. On proposa encore, s'il étoit plus avantageux que le Royaume fût gouverné par un Régent ou par un Roi, & l'on arrêta qu'il falloit conserver la forme ordinaire du Gouvernement.

Après que le Trône eut été déclaré vacant par les deux Chambres, on songea à le remplir, & on mit en délibération si l'on devoit proclamer le Prince & la Princesse d'Orange, Roi & Reine d'Angleterre. Cette proposition fut rejettée d'abord; mais ensuite l'usurpateur ayant gagné quelques voix, il fut résolu qu'il seroit proclamé Roi & couronné avec la Princesse sa femme, & qu'on dresseroit un nouveau serment de fidélité, que les Seigneurs & les Communes seroient tenues de leur prêter. Ce nouveau serment étoit conçu en ces termes.

Je promets sincérement, & je jure que j'obéirai fidèlement à leurs Majestés, le Roi Guillaume & la Reine Marie. Ainsi Dieu me soit en aide.

Au lieu du serment de Suprématie, on en substitua un autre en cette forme. *Je jure que j'abhorre, déteste & renie de tout mon cœur cette impie, hérétique & damnable*

damnable Doctrine, qui enseigne que les Princes excommuniés, & dépouillés par le Pape par ou toute autre autorité qui dérive du Siége de Rome, peuvent être déposés, & mis à mort par leurs Sujets. Je déclare aussi qu'aucun Prince étranger, qu'aucun Prélat, Etat, ni Potentat, ne doit avoir aucune Jurisdiction, supériorité, prééminence ou autorité Ecclésiastique ni temporelle dans ce Royaume.

On mit ensuite en délibération en quelle forme seroit faite la Proclamation, & il fut résolu que le Prince & la Princesse d'Orange seroient proclamés Roi & Reine, à condition que le Prince exerceroit toute l'autorité Royale; & qu'en cas que la Princesse d'Orange mourût sans enfans, la Couronne appartiendroit à la Princesse Anne & à ses enfans, & à leur défaut, à ceux du Prince d'Orange, en cas qu'il en eût d'une femme légitime.

Ce Prince voyant toutes choses disposées suivant ses désirs, manda la Princesse sa femme, pour qu'elle vînt prendre part aux honneurs qui lui étoient destinés. Elle partit de la Brille où elle s'étoit embarquée le vingt-deux Février, & elle arriva le même jour à Londres. Le lendemain les Députés des deux

Chambres présenterent à cette Princesse & à son époux, dans la salle des Banquets, l'Acte par lequel ils avoient été déclarés Roi & Reine d'Angleterre. Ce fut alors que le Prince d'Orange levant le masque, & oubliant les protestations qu'il avoit faites par son Manifeste, de ne point en vouloir au Trône, accepta sans hésiter la Couronne qui lui fut offerte. Incontinent après, le Roi d'Armes & les Hérauts publierent la proclamation à Withehall, à Westminster & devant le Temple. Aucun Evêque & aucun Duc n'y assisterent, à l'exception du Duc de Nortfolk qui ne pouvoit s'en dispenser à cause de sa charge de Comte-Maréchal. Dès que la proclamation fut faite, le Roi remplit toutes les charges vacantes: il fit le Comte de Devonshire, Grand-Maître de sa Maison; Milord Benting, premier Gentilhomme de sa Chambre; le Marquis d'Halifax, Garde du Sceau privé; le Comte de Damby, Président du Conseil; le Comte de Schrewsbury & William Temple, Secretaires d'Etat; & il établit un nouveau Conseil, composé des Seigneurs qu'il crut les plus attachés à ses intérêts.

Le Roi Jacques II, ayant appris que la plus grande partie de l'Irlande étoit réduite sous son obéissance, résolut de passer

ser dans cette Isle, pour rassurer les Catholiques par sa présence & achever de soumettre les Protestans. Il voulut que le Comte de Lausun l'accompagnât dans ce voyage, & le ilsît Chevalier de la Jarretiere, pour lui témoigner sa reconnoissance par cette marque d'honneur. Le Roi Très-Chrétien lui donna le Comte d'Avaux, pour être chef de son Conseil, afin que ce Ministre eût soin de l'informer de tout ce qui seroit néçessaire pour l'entière réduction de cette Isle. Jacques II partit de Paris le 28 de Février, & arriva à Brest le 5 Mars. Ce Prince apprit par le retour de la frégate nommée *le Soleil d'Afrique*, qu'on avoit envoyée pour aprendre des nouvelles d'Irlande, que le Comte de Klenkarden avoit défait les Protestans; qu'une partie étoit demeurée sur la place, & qu'on avoit fait deux mille prisonniers. Ces nouvelles l'obligerent de presser son départ, & il s'embarqua le 7 de Mars sur le vaisseau nommé *le François*, commandé par le Capitaine Panetier. On ne put mettre à la voile que le 17, avec une escadre composée d'onze gros vaisseaux, de quatre frégates de trente six piéces de canon & de trois brulots. Cette escadre arriva au port de Kinsal le 22 du même

mois, & elle mouilla le long de la Forteresse où le Régiment du Comte de Tirconel étoit en garnison. La joie des peuples fut si grande à l'arrivée de leur Prince, que plusieurs se jetterent à l'eau, pour avoir le plaisir de lui rendre les premiers leurs hommages. Les Protestans ne songerent qu'à se retirer à l'autre bout du Royaume, tant pour éviter la punition que méritoit leur désobéissance, que pour tâcher de se saisir de quelque poste d'où ils pûssent recevoir du secours d'Angleterre. Le Roi Jacques alla descendre à la Forteresse où il coucha. Elle défend fort bien l'entrée du port à droite, & le côté gauche est défendu par de bonnes batteries à fleur d'eau, audessus desquelles on voit un Château bâti à mi-côte. Ce Château n'est fortifié que d'ouvrages de terre, mais sa situation est si avantageuse, qu'il seroit facile d'en faire une bonne place d'armes.

Le Comte de Tirconnel ne vint pas recevoir le Roi au débarquement, parce que sa présence étoit nécessaire pour maintenir l'armée dans le devoir. Le Roi après avoir demeuré deux jours à Kinsal, en partit pour aller à Cork, où le Comte le vint trouver accompagné de ses Gardes & de cent Gentilshommes qui

qui prirent occasion de venir saluer Sa Majesté. Le Comte de Tirconel alla au lever du Roi qui l'ayant apperçu, s'avança vers lui jusqu'à la porte de sa chambre, & l'embrassa. Il lui donna les louanges que méritoient ses services, & lui dit qu'il le faisoit Duc, en attendant qu'il pût lui donner des marques plus solides de sa reconnoissance. Le Roi se rendit ensuite à Dublin, pour y assembler le Parlement. Cette Capitale du Royaume est sur la rivière de Liff, qu'on y passe sur quatre ponts de pierre. Il y a un Port où se font les embarquemens pour l'Angleterre. L'embouchure de la rivière est couverte de quelques hautes montagnes qui s'avancent dans la mer en forme de promontoire. La marée remonte jusqu'à Dublin, où les grosses barques arrivent. Il y a de grandes Places dans la Ville & un bon Château.

Le Roi, après avoir réglé quelques affaires à Dublin, & donné les ordres nécessaires pour la convocation du Parlement, résolut de faire un voyage dans le Nord de l'Irlande, pour dissiper par sa présence les restes du parti Protestant. Les Rebelles se voyant poussés, se jetterent dans Londondery qu'il fallut assiéger dans les formes. Le Roi prévit

bien que ce siége seroit de longue haleine, & s'en retourna à Dublin, après en avoir laissé la conduite à Maumont qui avoit sous lui le Chevalier d'Hamilton & le Duc de Barwick. Pendant ce siége, le Prince d'Orange envoya en Irlande quinze cens hommes qui s'approcherent de Londondery. Ils firent sçavoir aux habitans qu'ils venoient pour les défendre contre les Catholiques, & en conséquence ils demanderent qu'on leur remît le gouvernement de la Ville; mais les habitans n'ayant pas jugé à propos de dépendre d'eux, ils se rembarquerent. Maumont ayant été tué d'un coup de mousquet, le Chevalier d'Hamilton prit la conduite du siége.

Tandis qu'il attendoit les choses nécessaires pour battre la Place, le Parlement commença ses séances à Dublin. On y déclara l'Irlande indépendante de l'Angleterre & de l'Ecosse; on y cassa l'acte du Parlement d'Angleterre, confirmé par Charles II à son rétablissement, en faveur des Protestans Anglois, à qui Cromwel avoit donné les biens des Irlandois Catholiques, & on ordonna que chacun rentreroit dans son ancien patrimoine. En même-tems on régla pour Sa Majesté un subside de vingt mille livres sterlin par mois. On suppri-

ma l'appellation devant les Tribunaux d'Angleterre, des Sentences rendues par les Cours de Justice d'Irlande, & l'on déclara que les Actes du Parlement d'Angleterre ne pourroient avoir force de Loi à l'égard des Irlandois. Ensuite on passa des Actes pour rétablir la liberté de conscience; on ordonna que toutes les espèces étrangères auroient cours dans le Royaume, & qu'on feroit le procès à tous ceux qui s'étoient révoltés contre le Roi & qui étoient sortis de l'Isle sans sa permission.

Le Roi de France ayant appris les bonnes dispositions où étoient les Irlandois, & voulant leur procurer les moyens de se maintenir dans la fidélité qu'ils devoient à leur Prince légitime, leur envoya des troupes commandées par le Marquis de Gassé qui s'embarquerent à Brest le 6 Mai. La flote Françoise étant arrivée à Kinsal, fut attaquée pendant le débarquement par la flote Angloise que commandoit l'Amiral Herbert. Mais les Anglois furent poussés jusques vers leurs côtes; leur Amiral fut démâté de son mât d'artimont & presque désemparé, & on leur prit sept vaisseaux. Six autres qui s'étoient séparés de leur flote, & qu'on avoit cru long-tems perdus à Londres,

dres, vinrent devant Londondery. Le Chevalier d'Hamilton pour empêcher qu'il n'entrât du ſecours dans la Ville, & pour fermer la rivière, fit faire une eſtacade dans l'endroit le plus étroit, qui avoit néanmoins cent toiſes de face & huit braſſes de fond. Cette eſtacade étoit défendue par des redoutes & par des batteries à fleurs d'eau. On fit encore entre ces redoutes des retranchemens aſſez profonds, & on y logea des Mouſquetaires : ces retranchemens enfiloient l'eſtacade, & n'en étoient qu'à la portée de piſtolet. Enfin on conſtruiſit une autre eſtacade plus avancée de la même manière, avec de pareils retranchemens. Ces ouvrages produiſirent l'effet qu'on en attendoit, parce qu'on ne pouvoit y arriver que vent arrière, & qu'ainſi le retour en auroit été impoſſible. Le Major général Cork étant parti avec un ſecours conſidérable, ne put s'introduire dans la Place. Il demeura pendant quatre jours à l'ancre expoſé au feu du canon du Fort de Kilmore ; & ayant fait reconnoître la rivière, il trouva qu'on avoit enfoncé au milieu du courant entre les deux eſtacades, de grands bateaux remplis de pierres. Ainſi après avoir tenté pluſieurs fois inutilement de paſ-

ſer,

ſer, il remit à la voile.

Pendant que le Roi Jacques travailloit à s'aſſurer toute l'Irlande, le Prince d'Orange faiſoit la même choſe à l'égard de l'Ecoſſe. Il convoqua à Edimbourg une Convention ſemblable à celle d'Angleterre, & l'ouverture s'en fit le 14 Mars, vieux ſtyle, & le 24, ſuivant notre manière de compter. Le premier ſoin de cette Aſſemblée fut de travailler à faire ſortir le Duc de Gordon du Château. On envoya les Comtes de Tewdalle & de Lotheart, pour le ſommer de ſe rendre. Il différa pendant quinze jours de rendre réponſe, dans l'eſpérance que le parti du Roi ſe fortifieroit. Après pluſieurs remiſes, il déclara que Sa Majeſté étant paſſée en Irlande, il étoit réſolu de lui conſerver ce poſte. La Convention lui envoya des Hérauts revêtus de leurs cotes d'armes, pour le ſommer de nouveau d'obéir, à peine d'être déclaré coupable de haute trahiſon. Sa réponſe ayant été conforme à la première, les Hérauts le proclamerent, dans la grande Place, Traître au Roi, avec défenſes à toutes perſonnes d'avoir aucune communication avec lui.

Le même jour, Milord Craven remit à la Convention une lettre que le Roi

avoit

avoit écrite aux trois Ordres du Royaume, avant que de partir de Brest, & ensuite une autre du Prince d'Orange. Après la lecture de ces deux lettres, on résolut de répondre favorablement à celle du Prince d'Orange; mais la réponse ayant été dressée, les Evêques & plusieurs Pairs séculiers refuserent de la signer. Comme un acte si important devoit être signé par tous les membres de l'Assemblée, pour couvrir ce défaut, on ordonna que le Président le signeroit au nom de toute la Convention. On marquoit par cette lettre au Prince d'Orange, qu'on étoit disposé à faire l'union de l'Ecosse & de l'Angleterre, comme il témoignoit le souhaiter; on le qualifioit de Roi d'Angleterre, & on le traitoit de Majesté. La plûpart des Royalistes s'étant absentés, ceux qui resterent dans la Convention déclarerent le Trône vacant de la manière suivante.

» Les Etats du Royaume d'Ecosse
» déclarent, que le Roi Jacques II fai-
» sant profession de la Religion Papiste,
» s'est attribué le pouvoir Royal, & a
» agi comme Roi, sans avoir prêté le ser-
» ment requis par les Loix; qu'il a, par
» l'avis de méchans Conseillers, ren-
» versé

» versé la constitution fondamentale du » Royaume ; qu'il a changé une Monar- » chie légale & limitée, en un pouvoir » arbitraire & Despotique, & qu'il la » gouvernée à la ruine de la Religion » Protestante, en violant les Loix & la » liberté de la Nation, & en détruisant » toutes les forces du Gouvernement: en » quoi il a fortfait, & pourquoi le droit » de la Couronne & le Trône sont de- » venus vacans. »

La Convention en conséquence reconnut le Prince & la Princesse d'Orange Roi & Reine d'Ecosse, & les fit proclamer à de certaines conditions contenues en dix-sept articles. On nomma ensuite des Commissaires, pour leur aller offrir la Couronne à ces conditions. Le Vicomte de Dundeé qui s'étoit absenté, entra à la tête de cent chevaux dans la Ville de Perth, où il surprit les Barons de Blair & de Pork, qui avoient levé à leurs dépens des troupes de Cavalerie pour le Prince d'Orange. Il fit toute cette Cavalerie prisonniere, & se servit des chevaux pour monter quelques volontaires qui l'avoient suivi à pied. Il s'empara aussi de tout l'argent qu'il trouva dans la Ville, disant aux Magistrats qu'il en rendroit compte au Roi Jacques,

son

ſon véritable maître. Pluſieurs Dames d'une qualité diſtinguée donnerent encore au Vicomte juſqu'à léurs pierreries, pour lui faciliter les moyens de groſſir ſon armée.

Pendant que Dundée ſignaloit ſon zèle pour le Roi Jacques, la Convention employoit la force pour obliger le Duc de Gordon à rendre le Château d'Edimbourg. Ce Château fut entièrement détruit par les bombes, & le Duc futobligé de ſe loger dans les caves avec toute la garniſon. Bientôt les munitions commencerent à lui manquer, & les aſſiégeans ſe logerent au bord du foſſé. Cependant il fit encore une aſſez longue défenſe, parce qu'il avoit des intelligences dans la Ville qui l'informoient par de certains ſignaux de tout ce qui s'y paſſoit. Mais ceux de ſon parti qui furent arrêtés, découvrirent les moyens dont on ſe ſervoit pour lui faire ſçavoir les choſes dont la connoiſſance lui étoit néceſſaire. On profita de leurs inſtructions pour lui faire de faux ſignaux qui l'obligerent de capituler. Il demeura priſonnier avec ſon Lieutenant, & la garniſon eut la liberté de ſortir avec épées & bagages. Le Vicomte de Dundée ſe maintint pendant quelque tems avec le

ſecours

ſecours des Montagnards qui s'étoient déclarés pour le Roi, & il défit le Général Makey que la Convention avoit envoyé pour le combattre; mais ayant été tué, les Montagnards furent contraints de demeurer ſur la défenſive & de ſe retirer dans leurs montagnes. Le Duc de Gordon voyant la plus grande partie de l'Ecoſſe ſoumiſe au Prince d'Orange, fit ſon accommodement avec lui, & par ce moyen obtint ſa liberté.

Lorſque tout fut diſpoſé à Londres pour le couronnement de ce Prince & de la Princeſſe ſa femme, la cérémonie en fut faite le 20 Mars par l'Evêque d'Exceſter qui, pour récompenſe de ſa trahiſon, avoit été fait Archevêque d'Yorck: l'Archevêque de Cantorbery ayant refuſé d'y prêter ſon miniſtère, quoiqu'on l'eût menacé de le dépoſer & même de le mettre en priſon. On fit prêter au Prince & à la Princeſſe d'Orange les ſermens accoutumés; & comme pluſieurs des Pairs attachés au parti du Roi Jacques s'étoient abſentés, le Prince d'Orange en créa d'autres pour remplir leurs places. Le Prince George de Dannemarck fut fait Duc de Cumberland; le Marquis de Wincheſter, Duc de Bolten; Benting Comte de Portland;

le

le Vicomte de Falcomberg fut créé Comte du même nom ; Milord Mordant, Comte de Montmouth ; Milord Montaigu, Comte de ce nom ; Milord Churchil, Comte de Marlborough ; Sidney Vicomte, & les Lords Lumley & Cholmondley dont les titres étoient en Irlande, Comtes des mêmes noms. Milord Jeffreys, Chancelier de ce Royaume, qui étoit depuis long-tems prisonnier dans la Tour, y mourut de chagrin ou de quelque poison qu'on lui donna. Comme le Prince d'Orange avoit déja dispofé de fa charge, & fait faire de nouveaux Sçeaux, fa mort ne caufa aucun changement. L'Envoyé de Brandebourg fut le premier qui complimenta le Prince & la Princeffe d'Orange fur leurs nouvelles dignités. Le Roi Catholique ne fut pas fi prompt à reconnoître cet ufurpateur: ce n'eft pas qu'il n'eût les mêmes fentimens ; mais comme la France ne lui avoit pas encore déclaré la guerre, & qu'il craignoit une rupture, il garda quelque ménagement. Il écrivit au Roi & à la Reine de la Grande Bretegne, pour leur faire part de la mort de la Reine fon époufe, & il ne fit pas la même civilité au Prince d Orange ; ce qui fut caufe qu'il ne prit pas le deuil de cette

cette Princesse, quoique la Reine Douairiere lui en eût donné l'exemple.

Le Prince d'Orange, à la sollicitation des Hollandois, pressoit depuis longtems la Convention de consentir qu'il déclarât la guerre à la France. Aussitôt qu'il eut obtenu son consentement, il fit publier cette Déclaration, où l'on disoit : » Que depuis la trève dont il se » prétendoit garant comme Roi d'Angleterre, Sa Majesté Très-Chrétienne » avoit pris plusieurs Places appartenantes à l'Empereur & à l'Empire ; qu'il » étoit par conséquent obligé de défendre » ses Alliés attaqués par la France ; que » les François avoient établi la pêche dans » le Niew-Friesland, ou la Nouvelle » Frise, sans la permission du Gouverneur qu'ils avoient coutume de demander, avant les changemens arrivés » en Angleterre ; que le Roi Très-Chrétien s'étoit mis en possession des Isles » Caraïbes appartenant à cette Couronne, de la nouvelle Yorck & de la Baye » d'Hudson ; que les Armateurs François » avoient pris plusieurs vaisseaux portant pavillon Anglois ; que le Roi Très-Chrétien avoit défendu à ses Sujets » d'acheter plusieurs marchandises dont » ils se fournissoient ordinairement en » Angleterre ;

» Angleterre ; qu'il avoit augmenté les
» droits d'entrée, & qu'on avoit con-
» traint en France plusieurs Marchands
» & Matelots Anglois d'abjurer leur
» Religion.

Les deux Chambres de la Convention eurent une grande contestation au sujet de la succession à la Couronne, en cas que la Princesse de Dannemarck vînt à mourir sans enfans. Il s'agissoit de décider, si la Duchesse d'Hanovre, comme Protestante, y seroit appellée, au préjudice de la Duchesse de Savoye qui devoit la précéder selon l'ordre naturel. Les Seigneurs jugerent que cet ordre ne pouvoit être interverti, & les Communes se déclarerent en faveur de la Duchesse d'Hanovre. Après plusieurs Conférences entre leurs Députés, il fut résolu que les deux Chambres mettroient leurs raisons par écrit, pour être examinées avec plus d'attention. La naissance d'un fils, dont la Princesse de Dannemarck accoucha le 3 Août, fit surseoir à l'examen de cette matière, parce que le cas auquel on vouloit pourvoir, se trouvoit par ce moyen plus éloigné.

Le Prince d'Orange qui craignoit de perdre l'Irlande, y envoya le Maréchal de Schomberg avec un puissant secours,

ce

Ce Maréchal mit à la voile le 20 Août, & aborda le lendemain à Banger dans le Comté de Down. Il s'avança du côté de Nury pour se saisir de ce poste trop mal gardé par les Irlandois qui se retirerent, après avoir mis le feu à la Ville. Il envoya ensuite des troupes vers Dundale, à quinze ou seize milles d'une plaine, où les troupes du Roi Jacques devoient s'assembler. Comme la saison étoit fort avancée, & qu'il étoit fort difficile de continuer le siége de Londondery, à la vûe du Maréchal de Schomberg qui avoit presque autant de troupes que les assiégeans, on résolut d'abandonner cette entreprise; après quoi les deux partis mirent leurs troupes en quartier.

Comme les Alliés du Prince d'Orange le pressoient d'achever de réduire l'Irlande, afin de pouvoir tourner ses armes contre la France, il résolut de passer lui-même dans cette Isle, avec les principales forces de l'Angleterre. Après avoir fait déclarer la Princesse d'Orange Régente pendant son absence, il alla s'embarquer à Higlatte le 10 Juillet 1690; il ne put mettre à la voile que le 22, & arriva le 24 à Cariefergus. Il fit aussi-tôt publier une amnistie géné-

rale en faveur des Irlandois qui viendroient se ranger dans son parti, ce qui en attira quelques-uns. Ce Prince ensuite ayant résolu de combattre l'armée du Roi Jacques, se porta du camp d'Ardée vers Drogueda, & trouva les ennemis campés le long de la rivière de Boyne. En attendant que son *Infanterie* & son artillerie fussent arrivées, il fit reconnoître & sonder quelques gués qui furent trouvés très-difficiles à passer. Il fit ensuite camper son armée à la portée du canon de celle du Roi, & dans ce mouvement il fut blessé à l'épaule, ce qui ne l'empêcha pas, après avoir fait mettre le premier appareil à sa blessure, de rester encore quatre heures à cheval. Le même jour M. de Schomberg fut commandé avec la Cavalerie de l'aîle droite, deux Régimens de Dragons, & une brigade d'Infanterie, pour passer la Boyne à des gués éloignés de deux ou trois milles. Il les trouva défendus par huit escadrons, qui après quelque résistance, furent renversés, ce qui facilita le passage de la rivière. Le Prince d'Orange la fit aussi passer à ses troupes en trois endroits differents où elle étoit guéable. Le choc fut rude en cet endroit, & le Maréchal

An. 1690.

de

de Schomberg y fut tué ; mais on n'est pas bien d'accord sur les circonstances. An. 1690.
Les uns disent que ce fut au passage de la rivière; d'autres soutiennent, qu'ayant été rencontré par trente-cinq Gardes du Corps du Roi qui poussoient au travers d'un Village, il reçut en même-tems un coup de pistolet dans le corps, & un coup de sabre sur la tête qui le renversa mort par terre.

La consternation fut égale dans les deux armées. Les Irlandois voyant le Prince d'Orange passé, crurent qu'il n'y avoit plus de sûreté pour la personne du Roi, & lui conseillerent de repasser en France, ce qu'il fit. Les Anglois de leur côté crurent la blessure du Prince d'Orange mortelle, & le bruit de sa mort se répandit dans toute l'Europe. Cette nouvelle réveilla le parti du Roi dans Londres, & donna lieu à plusieurs Seigneurs de se déclarer. La Princesse d'Orange les fit arrêter, & même le Comte de Clarendon son oncle. Le bruit qui se répandit peu de tems après de la défaite de la flote d'Angleterre, fit mutiner le peuple, & obligea cette Princesse à mettre en liberté ces mêmes Seigneurs. Dès que le Prince d'Orange fut guéri de sa blessure, il résolut d'assiéger Li-

 merik

An. 1690. merik, Place importante, & qui pouvoit couper les secours aux Irlandois.

Limerik est la Capitale du Comté du même nom, l'un des sept Comtés dont est composée la Province de Munster. Elle est assez avant dans les terres, & située sur la rivière de Shannon qui la sépare en deux Villes jointes par des ponts de pierre. Sa situation est avantageuse; mais les fortifications n'en étoient pas fort considérables, la muraille n'étant que de pierres séches sans être terrassée; & les ouvrages peu réguliers & anciens. Le Prince d'Orange la fit investir le 19 Août, & dès le soir il fit dresser deux batteries, l'une au Fort de Cromwel de cinq piéces de canon, & l'autre de quatre du côté de l'ouvrage à corne. La tranchée fut ouverte le 27, & la redoute fut attaquée le 30 par Milord Douglas avec un détachement de Danois, & des troupes de Brandebourg. Ils furent reçus avec tant de valeur, qu'ils furent contraints de se retirer; cependant ils l'emporterent dès le lendemain. Le premier de Septembre ils mirent dans cette redoute une batterie de six piéces de canon, pour ruiner les tours & battre les murailles en bréche. Cinq jours après la contrescarpe fut emportée.

Les

Les assiégeans monterent ensuite à la bréche, mais ils furent repoussés avec perte. La nuit du huit au neuf ils abandonnerent leurs travaux, & retournerent occuper les mêmes postes qu'ils avoient pris entre les deux bras de la rivière de Shannon, lorsqu'ils avoient bloqué la Place. Le 10, le Duc de Tirconnel & le Comte de Lauzun y firent entrer un grand convoi de munitions avec douze cens hommes, ce qui fit perdre aux assiégeans l'espérance de réduire cette Place. Le Prince d'Orange partit le même jour pour aller à Dublin, & l'armée commença de décamper après avoir perdu plus de sept mille hommes & quantité de braves Officiers. Quelque tems après le Prince d'Orange s'embarqua pour repasser en Angleterre, & laissa le commandement de l'armée au Prince de Solmes, qui prit en peu de tems Kinsal & Cork. Le Comte de Lauzun ne tarda pas à repasser aussi en France avec les François, les Irlandois ayant témoigné qu'ils avoient assez de forces pour se défendre seuls contre ce qui restoit dans leur Isle des troupes du Prince d'Orange. Ainsi finit cette campagne qui ne fut pas heureuse pour le Prince d'Orange, puisqu'il y perdit, avec l'élite An. 1690.

 de

An. 1690. de ses troupes, le Maréchal de Schomberg dont les conseils étoient d'un si grand poids, & le Duc de Grafton, fils naturel du feu Roi d'Angleterre, Prince considérable par sa naissance & par sa valeur. D'un autre côté, sa flote se trouvoit alors extrêmement endommagée, & il se voyoit contraint, pour appaiser les Hollandois, de faire le procès à l'Amiral Herbert; ce qui commençoit à lui attirer la haine de tous les Officiers. Le nombre des Mécontens d'ailleurs augmentoit tous les jours en Angleterre & en Ecosse, parce qu'il étoit obligé de surcharger les peuples d'impôts, pour rétablir ses armées de terre & de mer. Telle étoit la situation de ce Prince à la fin de 1690.

Etat de la Cour de Rome.

Il ne me reste plus qu'à jetter un coup d'œil sur la Cour de Rome, ensuite je passerai à la guerre du Piedmont.

Le Pape Innocent XI étant mort le 12 Août de l'année précédente (1689), aussi-tôt qu'on eut achevé ses obséques, les Cardinaux entrerent dans le Conclave. Sur l'avis qu'en eut le Roi, il fit partir le Duc de Chaunes avec les Cardinaux François, pour aller remplir la fonction d'Ambassadeur extraordinaire pendant le Conclave, & celle d'Ambassadeur d'o-

bédience

bédience auprès du Pape qui seroit élû.
Le Cardinal d'Estrées chargé du vœu An. 1690.
de la Cour de France, à son entrée dans le Conclave, représenta aux Cardinaux qu'ils ne devoient point élire aucune des Créatures du défunt Pape, de crainte que celui qui seroit élû ne suivît les maximes de son prédécesseur, ce qui pourroit troubler le repos de l'Italie. Ce motif fit beaucoup d'impression, & l'on jetta les yeux sur le Cardinal Ottoboni, Créature d'Innocent XI, mais qui étant Vénitien n'avoit aucun attachement aux Couronnes, & qui d'ailleurs ayant passé par toutes les charges, avoit beaucoup de capacité. Aussi-tôt que les Cardinaux François furent arrivés, toutes les Cabales se réunirent en sa faveur, & on résolut de l'élire, sans attendre l'arrivée des Cardinaux Espagnols. Il reçut l'adoration des Cardinaux, & prit le nom d'Alexandre VIII. Le Roi lui fit la politesse de lui céder les franchises, & le Pape, par représailles, donna le chapeau à Janson de Fourbin, Evêque de Beauvais, sur la nomination du Roi de Pologne, (Michel) confirmée par son successeur (Jean III). L'affaire des Bulles qu'Innocent XI avoit refusées aux Evêques de France, est une des premières qui

An. 1690. qui ont été traitées sous le nouveau Pontificat. La Cour de Rome voudroit que le Clergé se départît de ce qu'il a statué dans sa fameuse Déclaration de 1681, touchant l'infaillibilité du Pape, & les négociations commencées pour accommoder cette affaire, ne seront peut-être pas si-tôt finies. Attendons-en l'événement, & reprenons ceux de la Guerre.

Aussi-tôt que le Roi eut appris que le Duc de Savoye avoit conclu un Traité avec le Prince d'Orange & les autres Alliés de l'Empereur; & que par ce Traité il s'obligeoit à attaquer le Dauphiné & la Bresse, pendant que les forces de France seroient occupées en Allemagne & dans les Pays-Bas; Sa Majesté donna ordre au Marquis de Catinat, Gouverneur de Cazal, d'entrer dans le Piedmont avec son armée, & de demander au Duc de Savoye, pour sûreté de sa parole, (en cas qu'il fût dans le dessein d'entretenir la neutralité), qu'il reçut garnison Françoise dans Verue & dans la citadelle de Turin. Le Duc, pour gagner du tems, feignit d'abord de vouloir accepter cette proposition. Il marqua ensuite de la répugnance à livrer la Citadelle de Turin. Le Roi, pour le mettre entièrement dans son tort, lui fit proposer

proposer de donner, au lieu de cette Place, Pignerol & Suze dans le Piémont, & Montmélian dans la Savoye. Sa Majesté lui fit même dire que, s'il aimoit mieux confier la garde de Verue & de la Citadelle de Turin à la République de Venize, elle y consentoit, à condition que les Vénitiens lui remettroient ces mêmes Places entre les mains, au cas que le Duc de Savoye joignît ses troupes à celles de ses ennemis, & que l'Empereur, ainsi que le Roi Catholique, s'obligeroit à ne rien entreprendre en Italie : convention dont le Pape, la République de Venise, & le Grand Duc de Toscane seroient garans. An. 1690.

Le Duc de Savoye, loin de vouloir donner au Roi aucune sûreté pour l'observation de la neutralité qu'on lui demandoit, employa au contraire les Barbets qui sont établis dans la vallée de Luzerne, quoique Protestans, à garder le passage des montagnes. En conséquence sa Majesté ordonna au Marquis de Catinat & à M. de S. Ruth, d'attaquer les Etats du Duc ; l'un du côté du Piedmont, l'autre par la Savoye, ce qu'ils exécuterent en même-tems. Le Marquis de Catinat s'empara de Colliours, & obligea les Barbets qui l'occupoient avec quel-

quelques troupes réglées de se retirer.

An. 1690. Le Marquis de S. Ruth, étant entré en Savoye avec les troupes de Dauphiné qu'il commandoit, soumit à l'obéissance du Roi Chambery & Annecy. Chambery est la Capitale de la Savoye & le siége du Parlement: Annecy est une assez grande Ville où a été transféré l'Evêché de Geneve, depuis que les Protestans se sont emparé de la Ville Episcopale.

Le Marquis de Catinat voyant qu'il étoit impossible de faire subsister son armée qui étoit renfermée entre les montagnes & le Pô, jugea à propos de donner bataille au Duc de Savoye qui avoit une armée égale à la sienne. Mais comme les ennemis étoient retranchés, il falloit les attirer en rase campagne, pour les combattre avec moins de désavantage. Dans cette vûe, ce Général qui étoit campé à Oiselli, en délogea le 17 Août à la pointe du jour, & marcha droit à Saluces. Sa marche fut belle & sans confusion, parce que le Pays qu'il avoit à traverser est plus ouvert que le reste du Piedmont. Il cotoya toujours le Pô qui étoit entre lui & la Ville; & comme ce fleuve qui descend des montagnes est guéable par-tout, il le passa à deux heures après midi, sans aucun obstacle, dans

l'espace

l'espace d'une demie heure. A l'approche des François, les ennemis abandonnerent le Fauxbourg & se retirerent. An. 1690.

Saluces, Ville Capitale du Marquisat de ce nom que Henri II échangea contre la Bresse, est sur le penchant d'un côteau au pied des montagnes. Quoique cette Place ne soit pas fortifiée, la situation en est avantageuse & le Château est assez bon. Le Duc de Savoye y avoit mis près de quatre mille hommes de milice, qui joints aux Bourgeois pouvoient la défendre quelque tems.

Le Marquis de Catinat, après l'avoir reconnue, fit occuper les hauteurs qui l'environnent, d'où quelques paysans faisoient un grand feu, & on les approcha de fort près. Ce fut là que le Marquis de Vieuxpont, à qui Monsieur le Duc avoit donné son Régiment, & qui arrivé seulement de la veille en poste avoit été reçu le matin, fut tué sur la Place. Le Marquis de Château-Regnaud y reçut un coup de mousquet au travers du corps, & la nuit qui survint fit cesser le combat. Le Marquis de Catinat ayant appris le lendemain que le Duc de Savoye s'avançoit pour lui faire lever le siége, abandonna l'attaque de Saluces & marcha droit à lui. Il n'y avoit pas de

tems

An. 1690. tems à perdre : le dessein des ennemis étoit de se poster entre Pignerol & notre armée, leur droite appuyée aux montagnes & leur gauche au Pô, & de se retrancher si bien, qu'il auroit fallu les forcer dans leurs retranchemens, ou mourir de faim, si on manquoit de prendre la Ville. Le Marquis de Catinat qui pénétra leur dessein, fit toute la diligence possible. Il fut occupé jusqu'au lendemain dix heures du matin à ranger son armée en bataille, & marcha ensuite fièrement à l'ennemi.

Le Prince de Robec Brigadier, qui commandoit l'Infanterie de l'aîle gauche, commença le combat, & attaqua vigoureusement des maisons où les ennemis s'étoient retranchés. Ils s'y défendirent très-bien, aidés de l'avantage du lieu, & la victoire fut balancée quelque tems ; mais l'artillerie la détermina en faveur des François. De Cizy qui la commandoit, mena le canon si près des ennemis, qu'il les déconcerta & les força de quitter ce poste. D'un autre côté le Marquis de Grancey, Brigadier de l'aîle droite, trouva un marais bordé de gros bataillons soutenus de la Cavalerie Piémontoise ; il se mit dans la boue jusqu'au ventre, & passa appuyé sur un laquais

qui

qui fut tué en lui donnant la main. Lorsqu'il fut au-delà du marais, il cria aux soldats : *Je vais bien voir si je suis aimé.* A ces mots, chacun le suivit, & passa malgré l'incommodité de l'eau & le feu des ennemis qui se retirerent en désordre. Il n'y eut pas un seul bataillon oisif & qui ne renversât tout ce qui lui étoit opposé. Il est vrai que quelques escadrons ne firent pas bien leur devoir, mais cette mollesse fut bien tôt réparée par la valeur & la bonne conduite des Généraux. Le Marquis de Catinat se trouva partout, & remporta une victoire complete. Il renvoya tous les prisonniers de conséquence sur leur parole, & prit grand soin de faire panser les blessés, sans songer à lui-même. Les ennemis laisserent deux mille morts sur la Place, & il y eut douze cens prisonniers: ils perdirent onze canons, de douze qu'ils avoient, & on ne put retrouver le douziéme.

An. 1690.

Dans le même tems, le Marquis de S. Ruth soumit à l'obéissance du Roi toute la Savoye, le Fossigny & le Chablais. Aussi-tôt qu'il approcha de Turin, les habitans lui envoyerent les clefs de la Ville. Ce Général entra ensuite dans la Tarentaise qu'il réduisit avec la même

An. 1690. facilité, tandis que le Marquis d'Herbeville, Gouverneur de Pignerol, s'empara de la Ville & du Château de Ville-Franche en Piémont. Le Marquis de S. Ruth défit après cela quelques troupes, entre Conflans & Mouster dans la Tarentaise, & fit prisonnier le Marquis de la Salle qui les commandoit; puis il se rendit maître de Miolans que les ennemis abandonnerent.

Comme la saison étoit déja fort avancée, le Marquis de Catinat entra dans le Briançonnois, fit défiler sa Cavalerie pour aller en quartier d'hyver, & envoya l'Infanterie du côté de Suze. Il fit sur sa route un détachement du Régiment de Gerzé, pour aller reconnoître les Barbets & d'autres troupes Piémontoises qui étoient retranchés au Col de Fenestrel. Ce détachement les attaqua avec tant de vigueur, qu'il les obligea de se retirer en désordre. On alla ensuite en attaquer d'autres qui étoient postés dans des gorges, d'où ils furent pareillement chassés.

M. de Catinat, en se retirant, s'avança cependant vers Suze, tenant toujours la droite pour empêcher les secours, & le Marquis de Larray marcha avec un autre détachement, pour combattre les

ennemis qui étoient sortis de la Place, pour en occuper les avenues; mais ils prirent la fuite à son approche. Lorsqu'il fut à une lieue de Suze, il apprit que la Ville & le Château s'étoient rendus, & que les troupes qui étoient dedans, au nombre de plus de quatre mille hommes, s'étoient sauvés à la faveur de la nuit, à la réserve de six cens hommes qui étoient restés dans la Citadelle. Les Magistrats lui apporterent les clefs l'après-dînée, & on fit entrer un bataillon du Régiment de Saulx, avec quelques autres troupes. Ceux qui étoient restés dans la Citadelle, firent un grand feu de canon & de mousqueterie; mais lorsqu'ils virent les batteries dressées & prêtes à tirer, ils demanderent à capituler, & obtinrent des conditions honorables. An. 1690.

Suze est une Place fort importante sur le haut du Mont Cenis. Par sa Prise, on se rendit maître de la route de Turin, de Verue & d'Yvrée, & l'on assura les passages de Briançon, en ôtant aux Barbets leur retraite.

FIN.

TABLE

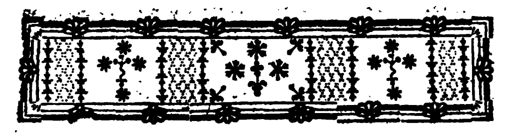


TABLE
DES MATIERES

*Contenues dans le troisiéme Volume des Mémoires de M. * * * pour servir à l'Histoire du XVIIe. Siècle.*

A

E

C

D

E

F

Galles

G

H

I

J

K

L

O

P

S

Stharemberg

T

Ligue

Weitzen,

Y

Z

Fin de la Table du troisiéme & dernier Volume.





